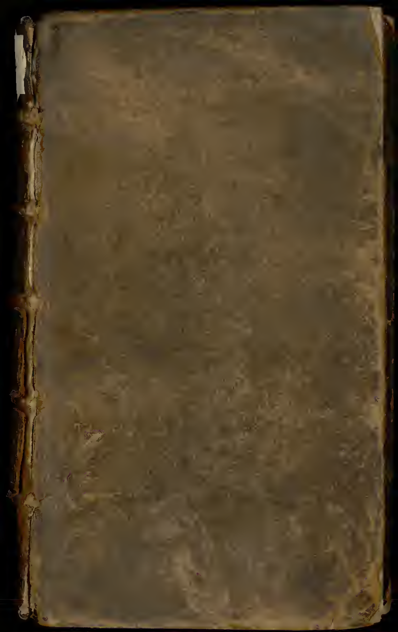
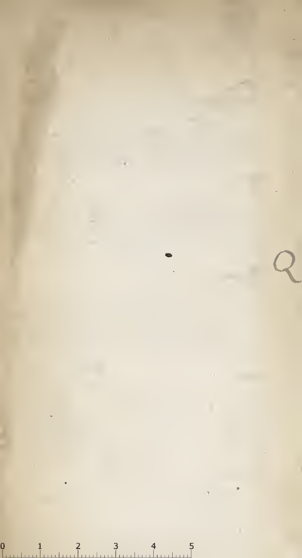




REPONSE A LA DISSERTATION SUR LA GOUTTE.

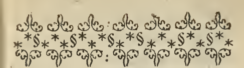
*Par M *** Docteur en Medecine.*

Ozon

A PARIS,
Chez DANIEL HORTHEMELS, ruë S. Jacques, au Mécénas.

M. DC. XC.
Avec Privilege du Roy.





PREFACE.

La coutume demande que j'ajoûte ici une Préface, dans laquelle je fasse connoître les motifs qui m'ont porté à entreprendre ce petit ouvrage : c'est une chose qui me reste encore à faire, puisque dans le commencement j'ai rendu raison de la methode que j'y ay gardée.

Il est vrai que la premiere ébauche a esté faite dans la seule veuë de me divertir avec

mes amis des pensées plaiſantes qui m'eſtoient venües dans l'eſprit en liſant une explication auſſi fantaſque, & auſſi burleſque que celle qui nous a eſté donnée des cauſes de la goutte : ce n'eſt pourtant pas là le motif qui me les a fait mettre en ordre, & qui m'a determiné à les faire imprimer.

Quoiqu'on puiſſe s'aſſeurer de la bienveillance d'un Lecteur à qui on aprête à rire, je n'eſtime pas qu'il fuſt bienſeant à un homme d'une profeſſion auſſi ſerieuſe que la mienne de ne ſe point propoſer d'autre fin, & ſur tout de le faire aux dépens d'autruy. Ce qui m'a donc

engagé à travailler à cette Réponse, & à lui faire voir le jour, ç'a esté le caprice & la bizarrerie étrange où l'on est aujourd'hui sur le fait de la Medecine.

Il n'y a pas longtemps qu'on adoroit pour ainsi dire les Medecins, & qu'ils estoient receus chez les malades avec autant de joye & de veneration que le Messie : on suivoit leurs avis avec tant de religion & de scrupule, qu'un malade trembloit en executant l'ordonnance de son Medecin qui lui avoit dit de se promener dans sa chambre quelques allées & venües, si par malheur il n'avoit pas de-

terminé ſi c'eſtoit en long, ou en large ; & s'il falloit ſaler un œuf, ou un boüillon, le malade ne ſe trouvoit pas en ſeureté ſi le Medecin n'avoit laiſſé par écrit le nombre & la quantité des grains de ſel qui devoient faire cet aſſaiſonnement : enfin n'eſtoit pas bien mort qui n'eſtoit mort dans les formes.

La medaille eſt aujourd'hui bien renverſée, on a bien changé de ſentiment & de methode : il ſuffit d'eſtre veritablement Medecin pour n'avoir plus aucun credit auprés des malades, & pour y eſtre bien receu il faut eſtre étranger, inconnu, ſans érudition, & ſans aucune

connoissance des Langues & des belles Lettres, en un mot n'avoir rien de tout ce qui fait un Medecin : Pourvû qu'on promette hardiment la santé par le moyen de quelque vieille recepte vantée sous le nom fastueux de secret (quoique le plus souvent mal entendüe, & encore plus mal pratiquée) qu'on marchande, & qu'on vende à haut prix une vaine esperance de guerison, & qu'on se fasse payer à beaux deniers comptans avant de mettre la main à l'œuvre, cela suffit, on est plus habile & plus capable qu'il ne faut ; sans cela fussiez-vous plus sçavant qu'Hyppocrate, vous n'y enten-

dez rien : c'est là le seul & le veritable moyen de se mettre en vogue, & la maniere de pratiquer la Medecine qui est maintenant en credit & à la mode. Et comme si l'étude & la science rendoient la connoissance des maladies & des remedes plus difficile & plus obscure, l'ignorance & le manque de litterature sont devenus le caractere du Medecin, & les Lettres patentes qui lui donnent droit d'entrée chez les malades ; desorte que plus un homme a de sçavoir & d'acquit, moins est-il favorablement écouté.

Illusion fatale & déplorable! Les cloches de toutes les Eglises

de Paris ont beau ſonner pour les morts que l'impudence meurtriere d'une infinité de Charlatans de l'un & de l'autre ſexe, & de toutes conditions, precipitent tous les jours dans le tombeau, leur bruit non plus que les cris des veuves & des orphelins ne ſont pas aſſez éclatans pour faire ouvrir les oreilles à ceux qui ſont menacez de la même tempeſte: on ſe plaiſt ſi fort à eſtre abusé, qu'il ne faut pas moins que la mort d'un pere ou d'une mere, d'un mary ou d'une épouſe &c. pour détruire dans un eſprit la folle prévention où l'on eſt aujourd'hui en faveur de tant de faux Mede-

cins de toutes especes, qui naissent tous les jours dans Paris comme des champignons, & qui y sont reverez comme des Æsculapes, quoiqu'ils n'ayent autre chose du Serpent (sous la figure duquel cette fausse Divinité fut autrefois receüe & adorée dans Rome) que le venin qu'ils portent par tout, au lieu de remedes & d'antidotes.

Je n'ay pas pretendu remedier à un abus si grand & si pernicieux par ma Réponse à la Dissertation ; il faut quelque chose de bien plus fort qu'un Livre pour rapeler à la raison & au bon sens tant de personnes si opiniatrement obstinées : il n'y a

point d'apparence d'une guerison si prompte & si facile, si ce n'est que la sagesse de nôtre grand Monarque (qui ne veille pas moins à procurer toute sorte de biens & d'avantages à ses sujets, qu'à reprimer l'audace d'un nombre infiny d'ennemis liguez, que sa pieté & son Zele pour la veritable Religion lui ont attirez sur les bras) estant enfin informée des malheurs que cause un si grand desordre, & qui s'augmentent de jour en jour, apporte enfin les remedes necessaires pour purger la Capitale de son Royaume de cette maudite vermine qui l'afflige & la desole.

L'ouvrage dont j'ay fait la

critique, ne part pas d'un Auteur du caractere & de la classe de ceux dont j'ay fait la peinture : s'il est capable de produire un mauvais effet, ce ne peut estre que parceque le merite & la probité de celui qui l'a composé seconderoient en quelque maniere le ridicule entestement dans lequel on vit aujourd'hui.

En effet, comme je l'ay remarqué, les remedes qu'on y propose ne peuvent avoir ces succez terribles & effrayans que produisent les preparations arsenicales & autres poisons dont se servent la plûpart de nos ignorans Empyriques & Charlatans; & la peine qu'on trouveroit à

les mettre en pratique rebutteroit bien-tôt la delicateſſe & l'inconſtance ordinaires de nos malades, qui aiment bien mieux tout riſquer en recourant à ces empoiſonneurs, que de donner à la nature le temps de ſe rétablir par les ſoins methodiques, & par les remedes ſalutaires des plus ſages & des plus ſçavans Medecins.

Mais comme on eſt infatué & follement prévenu en faveur de tout ce qui nous flatte d'une gueriſon prompte & certaine, il ſe pourroit faire que quelques gens ſe laiſſaſſent aller aux exagerations & aux promeſſes exceſſives de nôtre Auteur; d'au-

tant plus volontiers que sa science, sa vertu & son caractere exigeroient une plus grande credulité, & une plus prompte obeïssance dans les choses qui regarderoient son ministere.

Je sçay bien encore un coup, que cette erreur ne coûteroit pas la vie aux credules, mais il pourroit au moins les détourner de la recherche des veritables secours, & des remedes salutaires & profitables : c'est pourquoi j'ai crû qu'ayant fait sur son ouvrage quelques reflexions qui me paroissoient capables d'empêcher ce mal, j'aurois tort de les tenir secrettes ; & c'est ce qui m'a engagé à les mettre en lu-

miere. Voilà quel a esté le motif de mon entreprise.

Ie souhaitte que quelqu'un plus éclairé que moy veüille se donner la peine de combattre les abus plus importans qui déshonorent la Medecine : ce seroit asseurement le plus grand & le plus signalé service qu'on luï pûst rendre, aussi bien qu'au public qui en souffre un si grand dommage.

I'avoüe que ce ne seroit pas le profit des veritables Medecins, puisque rien ne leur fournit tant de pratique que la mauvaise conduite des malades, & l'ignorance & la temerité de ceux qui s'ingerent de faire la Me-

decine ſans avoir les talans neceſſaires pour l'exercice d'un Art qui demande tant de penetration d'eſprit, tant de probité, de prudence & de lumiéres.

Mais cette conſideration, au lieu de les détourner d'une ſi noble entrepriſe, doit davantage exciter leur Zéle, puiſque rien ne doit eſtre ſi déſintereſſé que la pratique de cette Science, qui eſt toute de charité; & qu'il eſt bien plus glorieux aux miniſtres de cet Art de prévenir la naiſſance des maladies par leurs conſeils, que de les guerir lorſqu'elles ſont arrivées.



RE'PONSE A LA DISSERTATION SUR LA GOUTTE.

QUOYQUE le merite extraordinaire de la perſonne à qui vous avez dedié vôtre Diſſertation ſur la goutte, ait êſté le motif qui vous a le plus engagé à y travailler, ceux neantmoins qui en veulent tirer quelqu'avantage, ne ſont pas pour cela diſpenſez de vous en marquer leur reconnoiſſance, ſur tout de ce que vous avez bien voulu la donner au public : C'eſt pour-

quoi souhaittant autant que qui que ce soit d'en profiter, je ne veux pas estre assez incivile pour oublier à joindre mes complimens à une infinité d'autres que vous devez avoir receus d'un chacun il y a longtemps.

Les douleurs de la goutte ne me font prendre aucune part aux moyens que vous donnez de la guerir & de s'en preserver, puisque je n'en ai jamais eu la moindre attaque, & que si les principes sur lesquels vous établissez vôtre systéme sont aussi certains que je souhaitterois qu'ils le fussent, je n'ai aucun sujet de craindre cette maladie; car j'ai cette grace à rendre à la nature de m'avoir pourveu d'un nez disposé de telle maniere qu'il me suffit pour la respiration, sans que pour la rendre plus libre, soit en veillant, soit

en dormant, j'aye besoin d'ouvrir la bouche.

Un motif plus honnête m'a mis la plume à la main, & me fait esperer que vous recevrez plus favorablement ce petit écrit que je prens la liberté de vous adresser. Je suis Medecin, & si zelé pour ma profession que j'ai toûjours regardé avec beaucoup d'estime, & avec une extréme veneration ceux qui employent heureusement leurs veilles & leur étude à enrichir de remedes salutaires un art si beau & si necessaire au genre humain.

Aprés cette declaration & sur l'importance de la découverte que vous avez mise au jour, vous pouvez juger quels sont mes sentimens en vôtre faveur, & quelle estime j'aurai pour un ouvrage lequel doit tant apporter de joye à ceux qui dans l'exercice de la

Medecine se sont proposé pour fin premiere & principale de leurs soins & de leurs travaux la guerison & le soulagement des malades.

Pour moi je les ai toûjours tellement envisagez, que je n'ai jamais rien souhaitté d'avantage que de voir la pratique de la Medecine plus seure, plus courte & plus facile que les anciens ne nous l'ont laissée ; mais comme ordinairement on n'apprehende rien plus que de ne pouvoir obtenir ce que l'on desire avec plus d'empressement, ma passion pour ce bonheur public m'a toûjours fait entrer dans une certaine défiance de toutes les grandes promesses dont on nous flate sur ce sujet : il faut même que je vous avoüe que je ne me suis pas tout-à-fait reposé sur les vôtres, & que la crainte que vous n'eussiez pas esté si

heureux que vous vous l'imaginez dans la recherche des cauſes de la goutte, m'a fait trouver quelques difficultez dans vôtre ouvrage.

Toutes vos expreſſions ſont ſi nettes & ſi agréables, qu'on ne peut douter de la beauté de vôtre genie, & dans chaque endroit il brille un certain air ſi enjoüé qui fait ce qu'on appelle un galant homme, que j'ai jugé que vous ne ſeriez pas d'humeur à vous fâcher, ou à trouver mauvais que vôtre diſſertation n'eût pas eſté receuë d'un chacun ſans contredit, & que vous ſouffririez volontiers qu'on vous proposât les difficultez qui auroient pû tenir l'eſprit en ſuſpend, & l'empêcher de convenir de vos principes, & d'admettre les conſequences que vous en tirez.

J'aurois encore pû me flatter de

ne rien faire en cela qui ne vous deût estre agréable, sur la passion qu'ont la plûpart des Auteurs de voir leurs ouvrages attaqués & combattus ; parce que l'effet le plus ordinaire des critiques est d'en relever le prix, & de leur donner plus de cours & de debit.

Deux raisons m'empêchent d'avoir cette pensée, la premiere parce que je vous crois d'un merite qui vous met fort au dessus de cette petite vanité, en second lieu, parceque l'applaudissement general qu'a receu vôtre ouvrage, est un bouclier impenetrable à toute censure & critique, qui le met à couvert de toutes les difficultez qu'on pourroit vous opposer ; si bien que quand j'aurois esté assez juste & assez clairvoyant pour y découvrir quelqu'endroit foible ou défectueux, il ne serviroit que d'ombre pour relever l'éclat & la beauté

de tant de choses qui le rendront toûjours tres-recommandable ; à quoi je dois ajoûter que je n'ai ni assez de nom ni assez de talent pour esperer que ma critique soit du nombre de celles qui font d'avantage considerer les Livres qu'elles attaquent : au contraire j'ai tout lieu de craindre que comme il est de certaines victoires qui déshonorent un Héros, celle que vous remporteriez en la détruisant ne vous la fasse regarder comme indigne de replique, & aussi incapable de contribuer à vôtre gloire, que d'apporter du profit à vôtre Imprimeur.

Cette seule consideration obligeroit un autre à garder le silence, & à redoubler plûtôt son application, & les efforts de son esprit, pour penetrer dans les mysteres qu'il ne peut aisément comprendre, que de s'exposer à n'estre point

écoûté, ou à eſſuyer une réponſe qui découvre la foibleſſe de ſon genie.

Mais pour moi, quoiqu'il m'en puiſſe arriver, je ne puis me contenir : la connoiſſance d'une choſe ſi importante, & juſqu'à preſent inoüye parmi tout ce qu'il y a de ſçavans, me charme de telle maniere, que je croirai toûjours l'avoir acquiſe à trop bon marché, ſi j'en ſuis quitte pour un peu de confuſion : car dautant que parmi mes doutes il s'en pourra trouver qui auront fait peine à d'autres qu'à moi, j'eſpere de vôtre humeur courtoiſe & bien-faiſante, que la veüe d'obliger plus d'une perſonne à la fois me procurera la grace d'un éclairciſſement de vôtre part, pour laquelle je vous aſſeure de toute la reconnoiſſance poſſible de la mienne.

Trouvez bon, s'il vous plaît, qu'a-

vant d'entrer en matiére, je faſſe quelque reflexion ſur le titre que vous avez donné à vôtre Livre, puiſqu'il en doit eſtre le racourci, & le miroir fidele des choſes qui y ſont traitées ; car je ne vous crois pas du caractere de ces Auteurs dont parle Horace, leſquels comme s'ils s'eſtoient épuiſez dans les inſcriptions pompeuſes & magnifiques de leurs ouvrages, n'y font rien moins paroître que ce qu'ils avoient promis.

Quid tanto dignum feret hic promiſſor hiatu,
Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.

Par le titre de vôtre Diſſertation, vous promettez *d'y découvrir la vraye origine de la goutte, & d'y donner le moyen aſſeuré pour s'en garentir.* Voilà certainement une

belle & grande promesse, & dont l'accomplissement vous doit attirer beaucoup de loüanges; car si Dieu dans les saintes Ecritures commande expressement qu'on porte honneur & respect au Medecin pour le secours & l'assistance qu'on en reçoit dans le besoin, vous allez estre infailliblement regardé comme cet arc que Dieu fit autrefois paroître dans le Ciel pour marque de sa reconciliation avec les hommes, ou comme un Ange tutelaire extraordinairement envoyé pour les délivrer d'un des plus rudes fleaux dont il ait jamais affligé les pécheurs.

La goutte avoit toûjours esté regardée comme la maladie la plus cruelle, la plus opiniâtre & la plus rebelle aux forces de la Medecine, jusques-là qu'on l'appelloit l'opprobre des Medecins, parceque c'estoit comme un écüeil, con-

tre lequel les plus experimentez venoient faire naufrage : mais aujourd'hui elle est devenuë par vôtre aide la plus traitable & la plus aisée à guerir. Il n'y avoit point de remedes si violens, si désagréables & si fâcheux dont on ne fist choix, & qu'on n'acceptât tres-volontiers pour se délivrer d'un ennemi si dangereux, & qui faisoit si peu de tréve. Noüs avons veu les personnes les plus sensuelles & les plus intemperées s'abstenir de toutes sortes de mets pour ne vivre que de lait ; que dis-je ne vivre que de lait ? Combien y en a-t-il aujourd'hui qui s'assujettissent à boire tous les jours leur urine pour se défaire d'une maladie si douloureuse & si importune ? Bon Dieu, quelle joye vôtre Dissertation leur donnera en leur annonçant qu'elle contient & qu'elle leur apporte le seul & le veritable secret de les guerir !

Veritablement quand vôtre Livre parut, l'esperance que j'eus que venant d'une personne de vôtre caractere il ne promettroit rien que de certain, me fit concevoir beaucoup de joye pour quantité de personnes dans la santé desquelles je m'interesse : je vous avouë neantmoins que cette esperance & ce plaisir furent traversez par la crainte que vos remedes ne fussent ou trop difficiles à preparer, ou trop désagréables & malaisez à prendre.

Je me representois le nombre presqu'infini de gens, qui (aux dépens & au malheur du public) se mêlent aujourd'hui de faire la Medecine (parmi lesquels il s'en trouve de vôtre estat) & qui se vantent d'avoir trouvé des remedes infaillibles pour toutes sortes de maux ; de l'or potable, des panacées, des poudres, des eaux, des syrops, des élixirs & quantité d'autres, mais

dont ils se reservent la connoissance, & dont la preparation (à ce qu'ils disent) est si longue & si difficile, qu'il est impossible à tout autre qu'à eux d'en venir à bout : si bien qu'on connoît dans la suite que toutes leurs promesses n'estoient qu'un leurre pour engager les simples à donner plus volontiers dans le panneau.

Pardonnez-moi, je vous prie, si d'abord j'ai apprehendé, sur la simple lecture de vôtre Livre, que vous ne fussiez du nombre de ces charlatans, dont le monde & sur tout Paris se voit aujourd'hui si infecté : J'ai bien esté remis de ma crainte, & ma surprise a esté sans pareille, quand j'ai appris que la facilité du remede que vous proposez estoit si grande, qu'il estoit au pouvoir d'un chacun de le mettre en pratique, & que pour se guerir & preserver

de la goutte,il ſuffiſoit de s'empécher de dormir la bouche ouverte. Quoi, diſois-je, pour ſe guerir d'un des plus grands de tous les maux, il ſuffira de ne plus faire la grimace en dormant? ô l'admirable remede! ô l'heureuſe découverte!

En effet, Monſieur, liſons-nous que les Apollons & les Æſculapes ayent jamais tant fait pour s'attirer de l'encens, & pour meriter qu'on leur érigeât des Temples & des Autels? Conſtamment, Monſieur, ſi les effets répondent à vos promeſſes, vôtre modeſtie aura bien à ſouffrir; elle ſe verra expoſée à de rudes attaques; car ou il faut que les gouteux ſoient la race du monde la plus ingrate & la plus meconnoiſſante, ou il vous ſera impoſſible d'empêcher qu'on ne vous éleve des ſtatuës.

Mais de grace, faites-vous s'il vous plaît violence, & que les honneurs dont vous devez estre accablé n'arrêtent point vôtre charité, & ne vous détournent pas de continuer vos reflexions; car si vous avez bien pû trouver un moyen si facile de guerir certainement une maladie si rebelle & si farouche, que ne doit-on point attendre de vos découvertes? Et ne peut-on pas se promettre que si vous continuez à travailler aussi heureusement, vous pourrez dans la suite aisement surmonter les autres maladies, & guerir les hydropisies, les paralysies, les apoplexies, les coliques nephretiques, & autres de pareille nature, par le jeu, la danse & la musique, ou enfin par quelqu'autre moyen aussi agreable & aussi plaisant, mais que mon imagination bien moins feconde

que la vôtre ne me sçauroit representer ?

Il est temps que nous passions du titre au corps de l'ouvrage, aussi-bien suis-je dans une impatience extréme de remplir l'attente dans laquelle il m'a mis, & je brûle d'apprendre la chose du monde la plus belle, & qui trouve moins sa pareille dans toute la Medecine. J'espere d'en venir à bout par le secours des éclaircissemens que j'attens de vôtre humeur honnête & obligeante.

Cependant afin d'estre plus court dans la suite, permettez-moi d'estre ici un peu plus long que je ne souhaiterois, & pour m'expliquer avec vous avec netteté & methode, trouvez bon que je reduise vôtre ouvrage à certains chefs pour vous proposer mes doutes sur chacun.

Vous entreprenez deux cho-

ſes dans vôtre Diſſertation.

La premiere eſt de découvrir certainement les cauſes de la goutte.

La ſeconde eſt de donner un moyen certain & indubitable de la guerir & de s'en preſerver.

Vous pretendez avoir fait l'un & l'autre par la voye d'une experience tres-certaine, & qui s'accorde parfaitement avec la raiſon.

Vous faites auſſi diſtinction de deux ſortes de gouttes, vous voulez que l'une ſoit chaude & l'autre froide.

Vous croyez que la cauſe de la premiere eſt le ſang des arteres qui eſt porté & ramaſſé dans les jointures, & pour expliquer ſon effuſion ou tranſport dans ces parties, vous vous ſervez de trois differentes ſuppoſitions, dans chacune deſquelles la cauſe ou oc-

casion principale est la mauvaise maniere avec laquelle on respire l'air, c'est à dire quand on l'attire dans le poulmon par la bouche, & non par le nez.

Vous reconnoissez pour cause de la goutte froide une pituite, visqueuse & salée qui décend de la teste, & coule goutte à goutte le long des membranes jusqu'aux jointures.

Quant aux remedes que vous employez, j'en remarque qui peuvent passer pour estre de vôtre invention, parmi lesquels vous n'en estimez point de meilleur & de plus important que de corriger le vice de la respiration, c'est à dire de faire ensorte de respirer par le nez, & non par la bouche. Les autres sont assez communs, & se trouvent dans les Auteurs qui ont traité de cette maladie.

Pour donner donc quelqu'or-

dre à ce que j'ai deſſein de vous propoſer, je vous ſuivrai le plus exactement qu'il me ſera poſſible, & me renfermerai dans les quatre propoſitions ſuivantes, auſquelles ſe termineront les doutes que j'ai ſur vôtre ouvrage.

1°. Que rien n'eſt plus foiblement eſtabli, & moins fondé ſur l'experience, que ce que vous avancez pour prouver les cauſes & la validité des remedes de la goutte, deſquels vous croyez eſtre l'inventeur.

2°. En tout ce que vous avez dit des cauſes de la goutte, il ne paroît rien, ou tres-peu de choſe de nouveau, encore ce peu ſe trouve-t-il dépoüillé de toute vrai-ſemblance & de toute preuve.

3°. La diviſion que vous avez faite de la goutte, en celle qui eſt chaude, & celle qui eſt froide,

n'eſt point du tout juſte.

4°. Les remedes que vous propoſez ſont de tres-peu de conſequence, & ne ſont pas capables d'apporter un grand ſoulagement.



§. I.

Rien n'eſt plus foiblement établi, & moins fondé ſur l'experience, que ce que l'Auteur de la Diſſertation avance pour prouver les cauſes de la goutte, & la bonté des remedes dont il ſe croit l'inventeur.

ON eſt ſi ſouvent trompé par les titres ou inſcriptions des Livres, qu'on a tres-juſte raiſon de ſe toûjours défier de ne rien moins trouver dedans que ce qu'ils promettent plus poſitivement de nous apprendre; & comme le temps eſt la choſe du monde la plus precieuſe, c'eſt le bien menager que de ne lire que les Livres dont on peut tirer quelque

ſecours pour avancer dans les ſciences. Il eſt certain d'ailleurs que parmi le grand nombre de Livres qui paroiſſent tous les jours, il y en a bien plus de méchans que de bons. Ainſi on doit craindre ſur toute choſe de quitter ceux-ci pour prendre ceux-là : cependant c'eſt un mal dont on a bien de la peine à ſe parer.

Car perſonne n'écrit qui n'ait envie d'eſtre leu, & dans cette veuë chacun fait ce qu'il peut pour attirer la curioſité du lecteur, qui n'a d'ordinaire que trop de panchant à ſe laiſſer entraîner par les belles promeſſes qu'on lui fait, s'imaginant toûjours que ceux qui écrivent les derniers lui abregeront le chemin des ſciences par le choix qu'ils auront fait de ce qu'il y aura de meilleur dans les Auteurs les plus renommez, ou par l'é-

clairciſſement des difficultez qui auroient pû l'arrêter, & retarder le profit qu'il ſe propoſe d'en tirer.

C'eſt dans cette crainte que je ne lis aucun Livre nouveau, que je ne ſçache auparavant, autant qu'il m'eſt poſſible, ſi j'y trouverai quelque choſe qui réponde à mon attente, & qui me puiſſe tenir lieu du prix du temps que j'employerai à ſa lecture. Pour cela je ne m'en rapporte pas tout-à-fait au ſentiment d'autrui, tout le monde n'eſtant pas capable de porter un juſte jugement du merite d'un Livre.

En effet chacun en juge & en parle comme on fait d'ordinaire de toutes choſes, c'eſt à dire ſuivant ſa paſſion & ſes intereſts. Bien ſouvent tel applaudit à ce qu'il n'entend pas, crainte d'eſtre taxé d'ignorance. Un politique

qui ne pense qu'à se menager avec tout le monde, louë ce qu'il y trouve plus digne de censure, de peur d'attirer contre son sentiment les amis & les partisans de l'Auteur.

Si bien que pour éviter ces inconveniens, j'ai coûtume de lire les abregez ou sommaires des chapitres pour voir si ce qui y est traité répond assez à la fin que l'Auteur s'est proposée, & s'il est capable de remplir ce qu'il a promis dans le titre qu'il a donné à son ouvrage : C'est pourquoi lisant ceux de vôtre Dissertation, & sur tout celui du §. premier, j'ai crû que j'y trouverois dequoi me satisfaire ; car vous y promettez de faire voir que vôtre systeme est fondé sur des experiences constantes.

Veritablement j'ai esté pris par cette promesse, qui m'a flatté d'autant

d'autant plus agréablement, que la methode de traiter la Medecine par des principes qui s'accordassent avec l'experience, a toûjours esté d'un tres-grand charme pour moi : mais plus je me suis attendu d'y trouver les choses selon mon goût, plus ma surprise a esté grande quand aprés avoir lû tout ce §. je n'y ai rencontré que de belles promesses, & des complimens à la verité si galamment tournez, & dans lesquels vôtre esprit s'égaye & se joüe d'une si agréable maniere, que j'ai pris un plaisir singulier à les lire : si bien que je m'estimerois trop bien payé si j'avois trouvé dans les autres endroits de vôtre Dissertation ce que j'avois inutilement cherché dans celui-là.

J'y ai bien trouvé les mêmes promesses, mais depoüillées de

toutes preuves, & de tout fondement ; car dans le §. 7. vous vous
pag. 33. faites tellement fort de vôtre experience, que vous ne feignez point d'asseurer qu'elle est indubitable ; le §. 13. porte pour titre
pag. 69. ou sommaire, *que rien ne peut mieux justifier vôtre systeme que l'experience*, & dans le corps de ce même §. vous promettez une épreuve (que vous ne dites pourtant point avoir faite) *qui mettra l'experience hors de tout soupçon de supercherie.*

Je m'imaginois, Monsieur, & je croi que vous en demeurerez d'accord quand vous y aurez fait quelque reflexion, que pour affirmer aussi positivement que vous faites, que la premiere cause de la goutte vient de la mauvaise maniere de respirer, & de ce qu'on attire l'air par la bouche dans le poulmon, au lieu de l'y

faire passer par le nez, *pour luy donner un temperammcnt de chaleur qui lui est necessaire pour servir à l'usage qu'en doit faire la nature :* je croyois, dis-je, que pour établir cette proposition sur une experience certaine, & confirmée, deux choses estoient absolument necessaires. La premiere de faire voir que toutes les personnes travaillées de la goutte dorment la bouche ouverte, & attirent par elle l'air au poulmon. La seconde, que personne ne dort la bouche ouverte qui ne soit sujet à la goutte; c'est pourtant ce que vous avez oublié de montrer. *pag. 16.*

Peut-estre n'avez-vous pas voulu inserer dans vôtre Dissertation la liste que vous en avez faite, pour épargner à vôtre Imprimeur les frais de l'impression : mais du moins deviez-vous nous asseurer

que vous eſtiez ſujet à ce défaut depuis un tres-long temps, afin de ne nous pas laiſſer tout-à-fait ſans exemple.

Je puis vous dire au contraire, & la preuve m'en ſeroit tres-facile, que je connois quantité de goutteux qui dorment la bouche fermée, & beaucoup d'autres perſonnes qui dorment la bouche ouverte, qui n'ont jamais ſenti la moindre atteinte de goutte. Je n'en fais point ici le dénombrement pour ſemblable conſideration pour celui qui voudra ſe charger de l'impreſſion de ce petit ouvrage, qui ſans cela ne ſera peut-eſtre pas d'un fort grand debit, à moins que le merite de vôtre Diſſertation ne le faſſe rechercher : outre que je croi qu'il ſeroit auſſi ſuperflu de l'inſerer ici, qu'il auroit eſté expedient pour appuyer vôtre ſyſ-

téme de faire place dans vôtre Dissertation à celui que je m'attendois d'y voir; car j'ose me promettre d'avoir pour garans de ce que j'avance tout ce qu'il y a de Medecins qui ont traitté des goutteux.

J'ai de la peine à retenir l'envie qui me prend de rire quand je pense à quantité de goutteux de ma connoissance qui ont des nez, mais des nez qui devroient leur servir de Lettres d'Etat contre la goutte, & qui cependant en sont mortellement tourmentez.

Je m'attendois que vous auriez reparé cette omission si remarquable par des observations de ceux qui ont esté gueris par le salutaire expedient duquel vous exhortez si vivement les goutteux de se servir : mais tant s'en faut, je remarque dans vôtre Dissertation * qu'aprés l'avoir

* pag. 113.

apparemment pratiqué fort long-temps, & avoir fermé ce paſſage à la goutte, elle n'a pourtant pas laiſſé de trouver entrée chez vous.

Aprés cela, n'y auroit-il pas de l'imprudence de ſe repoſer de ſa gueriſon ſur la ſeule aſſeurance que vous nous donnez de l'infaillibilité de vôtre remede? Pour moi je vous declare ouvertement que juſqu'à ce que vous m'en ayez donné des preuves plus conſtantes & plus convainquantes, je croirai toûjours que vôtre avis ſera bien payé de cette réponſe ordinaire, *Medice cura te ipſum*; car juſques ici tant s'en faut que vôtre ſyſtéme me paroiſſe fondé ſur de certaines experiences, je n'y vois rien qui n'en ſoit dépourveu, & qui n'y ſoit tout-à-fait contraire.

En effet, que direz-vous de cer-

taines Villes où on est bien plus sujet à la goutte que dans d'autres qui sont sous le même climat, & dans lesquelles on respire un air également doux & temperé. Est-ce à vôtre avis qu'on *n'y dormiroit pas seculierement ?* Ou bien la maniere de respirer par la bouche y seroit-elle plus à la mode? *pag. 65.*

Il m'estoit venu en pensée de vous proposer d'où vient que la goutte passe de nos jours pour une maladie plus ordinaire, & plus commune qu'elle n'a esté par les siécles passez ? Mais j'ai eu peur que cette difficulté ne vous semblât puerile & badine: d'ailleurs je ne me suis pas trouvé la barbe encore assez grise pour donner dans la coûtume de ces vieillards qui loüent perpetuellement le temps de leur jeunesse: * Mais vous avez fait valoir

** Laudator temporis acti se puero Horat. de arte poëtica*

cette penſée que j'avois rejettée; car je lis dans vôtre Diſſertation
page 71. que la goutte *eſt un mal qui ſe rend deſormais ſi commun :* Vous vous eſtes donc engagé à fournir de réponſe à une demande que je n'aurois oſé vous faire ſi vous même ne m'en aviez donné occaſion. Cet accident fâcheux viendroit-il du changement qui s'eſt fait dans la maniere de reſpirer ? Si cela eſt, qu'heureux ſont ceux qui reſpirent à la vieille mode !

Je n'aurois encore oſé vous demander vôtre avis ſur ce qu'on dit que la goutte attaque bien plus ordinairement les gens de ville, ſur tout ceux de qualité, que les gens de village, je craignois encore que vous ne rejettaſſiez cette propoſition comme un conte & une erreur populaire : mais je trouve que des

Medecins tres-celebres ont fait cette observation, entre autres un que je puis fort bien vous comparer en ceci seulement, que quoi qu'il ait esté aussi-bien que vous tourmenté pendant plusieurs années de la goutte la plus cruelle, il s'est pourtant rendu plus remarquable par le poids & par la valeur de ses écrits, que pour nous avoir fourni un exemple des plus extraordinaires de cette maladie. Voici ses parolles: *At vero (quod mihi aliisque licet tam fortunæ quam ingenii dotibus mediocriter instructis hoc morbo laborantibus solatio esse possit) ita vixerunt, atque mortem obierunt magni Reges, Exercituum, Classiumque Duces, Philosophi, aliique his similes non pauci, verbo dicam articularis hic morbus (quod vix de quovis alio affirmaveris) divites plures interimit quam pau-*

Viddhennā tract. de podagra. pag. 18.

peres, plures sapientes quam fatuos. Eh ! quoi seroit-il vrai que les gens de cette qualité aprés toutes les peines & les soins qu'on prend de leur former le corps pour le moins autant que l'esprit, respirassent de plus mauvaise grace que les villageois ?

Il me semble que j'entens que vous vous plaignez de ce que je passe sous silence le défi que vous faites aux incredules, & que vous pretendez devoir tenir lieu d'une experience certaine.
* pag. 14. & 70. * *Si quelqu'un ne s'en rapporte pas à moi, qu'il choisisse un jour plus froid & plus venteux que les autres, qu'il soupe bien pour se précautionner contre la goutte à venir, qu'il couche dans une chambre où il y aura une fenêtre ou une cheminée ouverte, & qu'en se mettant au lit dont les rideaux seront ouverts, il se bouche tellement les narines qu'il*

ne puisse respirer que par la bouche : j'ose asseurer que son attente ne sera point trompée, & qu'il aura la satisfaction de souffrir beaucoup & de crier bien haut. Mais outre que ce n'est qu'une épreuve que vous proposez à faire, & qui peut-estre auroit tout autre succez que celui que vous attendez, je veux que quelqu'un fust assez obligeant pour ne pas dire assez sot pour vous croire, & vous fournir à ses dépens au moins une seule experience dans l'extréme disette où vous vous trouvez: Dites-moi, de grace, quand les choses arriveroient comme vous vous le figurez, quelle consequence en tireriez-vous qui prouvât invinciblement que la respiration par la bouche eût la moindre part en cet évenement, puisqu'elle se trouveroit jointe à tant de circonstances, & si re-

marquables, qu'elle ne meriteroit pas qu'on y fist la moindre attention ? En effet, ce grand souper, cette fenêtre & ces rideaux du lit ouverts pendant une nuit extraordinairement froide, ne pourroient-ils pas tous seuls operer le plaisir de crier bien haut, dõt vôtre charité voudroit regaler l'incredulité curieuse de celui qui n'auroit pas toute la déference à vôtre sentiment ? Vous rendriez-vous bien caution envers celui qui (pour n'avoir pas
pag. 70. bien lû vôtre *ordonnance*) auroit oublié de se boucher exactement les narines, que pareil inconvenient ne lui arriveroit pas?

Ceci pourroit estre appuyé de beaucoup d'autres reflexions, qui trouveront plus commodement leur place en un autre endroit. Cependant je croi en avoir assez dit pour vous faire voir

que mes doutes ne ſont pas ſans fondement, & que ſi je ne me ſuis pas d'abord laiſſé perſuader, ce n'a pas eſté par indocilité & par une attache opiniâtre à mes prejugez.

Je finis cet article par une petite reflexion que j'ajoûte en cet endroit, parce qu'elle aura raport, & qu'elle pourra eſtre appliquée à beaucoup d'autres propoſitions que vous avez avancées, & qu'il me ſemble qu'on peut aſſez raiſonnablement contredire.

J'ai remarqué que les Auteurs & les premiers partiſans des nouveaux ſyſtémes, du moins ceux qui aſpirent à la gloire de l'eſtre, ſont ordinairement aſſez hardis à attribuer la certitude & l'évidence aux propoſitions qu'ils poſent pour principes, quoiqu'aſſez ſouvent elles en ſoient dé-

pourveuës, & qu'elles ſoient avancées à la legere : deplus, qu'ils ſont bien plus opiniâtrement attachez aux ſentimens pour leſquels ils ſe ſont tout nouvellement declarez, que ceux qui tiennent pour les anciennes opinions ne paroiſſent entêtez des prejugez qu'ils ont ſuccé avec le lait. C'eſt encore une methode qui leur eſt aſſez ordinaire, qu'avant d'établir leurs principes, ils avoüent avec aſſez de ſincerité & de franchiſe le peu de fondement & de certitude de leur hipothéſe : mais ſoit qu'ils s'oublient incontinent de ce qu'ils viennent de mettre en avant, ou que pour avoir long-temps cherché la verité, ils s'imaginent que la découverte leur en eſt deuë, ſoit qu'ils ſe ſoient perſuadez de leurs ſuppoſitions, en s'efforçant d'en convain-

cre les autres, s'ils trouvent quelqu'apparence de liaiſon, & quelque maniere de raport entre les effets & les cauſes qu'ils leur voudroient donner, tout ce qui peut s'en enſuivre leur devient d'une certitude & d'une évidence ſans égale.

Une choſe encore à obſerver, c'eſt que quand on s'eſt une fois laiſſé étourdir du bruit de leurs ouvrages, & qu'on vient à les lire dans cette prevention, & dans une eſperance certaine d'y trouver des choſes extraordinaires, & d'y découvrir les veritez les plus cachées, on donne non ſeulement dans leurs ſentimens, mais qu'on prend toutes leurs manieres, c'eſt à dire qu'on ne parle enſuite que par decifions, & qu'on outre toûjours la matiére.

Je veux bien qu'on y ſoit en

quelque façon entrainé par la commodité que nous donnent ces opinions pour entendre & pour parler de quantité de phœnomenes, desquels on auroit plus de peine à discourir & à s'expliquer en se servant des termes & des principes de l'ancienne école : mais il me semble aussi qu'on pourroit bien rapporter quelques autres raisons du choix que bien des gens font de ces sentimens.

L'asseurance avec laquelle beaucoup de nouveaux Auteurs decident, le mépris qu'ils font de tout ce qu'ont dit les autres, engagent dans leur parti beaucoup de ceux qui ne lisent pas avec tout le discernement & toute la precaution necessaire, soit faute de penetration d'esprit, soit pour ne vouloir pas se donner la peine de percer jusqu'au

qu'au fond du myſtere, c'eſt à dire juſqu'à certain je ne ſçai quoi qui dans les nouveaux ſyſtémes, autant pour le moins que dans les anciens,ne contente pas tout-à-fait l'eſprit, mais qui renferme des épines & des difficultez dont on ne ſçauroit ſe débaraſſer.

Quand un homme paſſionné pour la nouveauté, a une fois franchi ce pas, il ne trouve plus rien que de beau & d'agréable dans les nouveaux ſyſtémes, tout lui paroît aisé & facile, & fier des promeſſes & des aſſeurances dont ſes Docteurs ont coûtume de remplir leurs ouvrages, il n'y a rien de ſi caché dans la nature dont il ne ſe faſſe fort de rendre des raiſons auſſi claires que certaines; hors de ſon opinion il n'eſt rien à ſon avis que de ridicule & d'inſoûtenable, & qu'il ne ſe croye en eſtat de renver-

ser d'un seul sillogisme.

Tel est un esprit mediocre, aprés s'estre long-temps nourri de la lecture de certains nouveaux Dogmatiques, desquels il prend de telle maniere tous les airs & toutes les maximes, qu'il semble qu'il ne voye plus que par leurs yeux, & ne parle que par leur bouche.

Cette digression, Monsieur, qui peut-estre vous paroîtra trop longue, n'est pas faite pour décrier les nouvelles opinions de Philosophie, que je reçois aussi volontiers que qui que ce soit, quand elles s'accordent avec sa raison; mais je souhaitte qu'elle puisse servir à rabaisser un peu le sourcil de ceux qui écrivent & qui parlent de leurs opinions avec trop d'arrogance & de presomption, & qui voudroient forcer leurs lecteurs à se soûmettre

à leurs decisions, n'eſtant pas juſte de ravir aux autres la liberté qu'ils ſe ſont eux-mêmes attribuée, en liſant les livres des anciens, c'eſt à dire la faculté de conſentir, & d'applaudir à un ſentiment, non pas parce qu'il eſt ancien ou nouveau, mais ſeulement parce qu'il paroît vrai & & raiſonnable.

Ne vous imaginez pas auſſi que j'aye eu deſſein de vous preparer par un long préambule à recevoir des reproches d'aucun entêtement, ou à écoûter patiemment l'accuſation formée contre vous du défaut que j'y ai repris & blâmé; je vous crois trop homme d'eſprit pour avoir de vous une penſée ſi peu favorable, je conſens neanmoins que nous vous en ſerviez comme d'un avis qui vous eſt donné en ami pour vous precautionner

contre la prevention pour la nouveauté, & pour vous garentir d'y tomber; car à vous parler franchement, vous ne m'en paroissez pas si fort éloigné qu'il n'y ait quelque sujet de craindre pour vous que vous ne vous y laissiez aller à la fin.

Car dans le 7. §. de vôtre Dissertation, vous demeurez ouvertement d'accord que vôtre hy-
pag. 34. pothése *ne passe pas le probable*: cependant immediatement aprés comme si vous ne vous souveniez plus de ce que vous venez de di-
pag. 37. re, *vous la pretendez mettre hors d'atteinte à toute sorte de chicaneries*, ce qui asseurement ne se peut dire que de la verité; mais aussi voulez-vous que cela soit toute pure, puisque vous donnez pour titre à vôtre Livre, *Decouverte de la vraye origine de la goutte*, & que dans le §. 13. vous

dite, *que vôtre fyfteme fe foûtient* pag. 64.
bien par tout, qu'il ne fe dément en aucune partie, qu'il ne luy manque que l'experience, de laquelle vous vous faites pourtant fort dans la fuite. Aprés cela, je vous laiffe à penfer fi vôtre conduite tient quelque chofe de celle dont j'ai parlé ci-deffus.



§. II.

Tout ce que l'Auteur de la Dissertation a dit de nouveau touchant les causes de la goutte se reduit à tres-peu de chose, encore est-il dépourveu de toute preuve & vraisemblance.

QUand je dis qu'il y a tres-peu de chose de nouveau dans vôtre sentiment touchant les causes & l'origine de la goutte, je ne pretens point par là rien rabattre du prix & du merite de vôtre ouvrage : je sçai combien on doit faire de cas d'une nouvelle découverte : mais je n'ignore pas l'estime qu'on doit avoir pour le travail de ceux qui pren-

nent le soin de développer les productions que d'autres s'étoient contentez de mettre en lumiere. Si je fais cette remarque ce n'est que pour voir quel droit vous avez eu de vous attribuer la qualité d'inventeur, & de donner à vôtre ouvrage celle de nouveau systéme.

Pour ne rien dire ici d'inutile, je reduis ce que j'ai à y traiter à ces trois propositions.

1°. Si la matiére de la goutte chaude est le sang même qui coule dans les arteres, & qui s'en estant échappé est porté dans les jointures.

2°. Si ce qui fait sortir ce sang des arteres est un air froid, & qui pour avoir esté respiré par la bouche, & non pas par le nez, manque de la preparation requise & necessaire pour temperer le sang trop échauffé.

3°. Laquelle des trois hypothefes ou fuppofitions que vous faites, peut mieux fervir à expliquer comment l'air peut faire extravafer le fang des arteres.



SECTION

SECTION PREMIERE.

Si la matiere de la goutte est le sang des arteres.

ARTICLE I.

Si cette proposition est nouvelle.

JE ne sçai pas bien au juste l'âge que doit avoir une proposition pour passer pour ancienne ; mais je puis bien asseurer que vous ne ferez jamais recevoir celle-ci pour nouvelle, c'est à dire pour estre de vôtre invention : elle se trouve dans un trop grand nombre d'Auteurs de ce siécle, pour que vous puissiez nous persuader que vous ne l'ayez jamais leüe dans aucun. Je n'ai pas crû qu'il fust neces-

faire de remonter plus haut, puisque dans un besoin ç'auroit esté assez de la faire voir dans un seul; je me contenterai donc du témoignage de quelques-uns.

Je trouve dans Perdulcis une refutation du sentiment que vous combattez, c'est de celui de Fernel qui prenoit la pituite qui découle des parties exterieures de la tête qui environnent le crane, pour la matiere de la goutte; ensuite de cette refutation, il asseure que la matiere de la goutte est le propre sang des veines & des arteres qui s'écoule dans les jointures: il est vrai qu'il le fait indifferemment partir de tous les visceres & de toutes les parties internes. Voici comme il en parle, *non enim tantum frigida tenuisque pituita è capite secundùm membranas & nervos distillat in communia vincula quæ ossa*

Lib. 13. cap. 21.

extrinsecus ambiunt, ut voluit Fernelius, sed etiam alius quivis humor, rariùs tamen melancholicus ex intimis partibus, & visceribus per venas, & arterias guttatim in subjectos articulos defluit &c.

Cette opinion n'a pas esté inconnuë à Hollier ; car parlant des voyes par lesquelles la matiere de la goutte est portée dans les jointures, il dit que les sentimens des Medecins ne s'accordent pas là-dessus ; les uns, dit-il, veulent que cette matiere s'écoule du cerveau par dessous la peau jusqu'aux extrémitez du corps : d'autres le nient, & veulent que cette matiere ne soit pas seulement portée par les membranes & par les nerfs, mais encore par les veines & par les arteres. *Quibus autem viis fiat hujusmodi fluxio non eadem est omnium sententia, alii à capite sub*

Lib. 1. de morb. inter. cap. 13. de artl. ritide.

cute materiam per summa corporis in extimas partes influere aiunt, alii negant quod . . . probabilius sit non solum secundum membranas nervosque, sed etiam per vasa id est venas, & arterias eam fieri.

On trouve la même proposition dans Senerte qui soûtient que l'écoulement de la matiere de la goutte se fait par les veines & par les arteres, *Verum si autoritate sepositâ rem ipsam, & quæ circa ægros fiunt attendamus, facilè perspiciemus per venas, & arterias hunc fluxum fieri*, & dans un autre endroit du même traité, *Quorsum istis per musculos ambagibus opus est cum via recta, ut sæpius dictum est, à venis, & arteriis sit in articulos.*

Tract. de Arthritide c. 2. tom. 3.

Quæst. 7.

Silvius Delboë & Vuillis deux celebres Auteurs de nos jours, à qui la Medecine doit une fort

grande partie de ses plus considerables richesses, ont avancé cette même proposition, mais avec leur érudition & leur netteté ordinaire. Vuillis nous dit donc qu'une matiere saline & tartareuse détachée du sang des arteres, & deposée vers les jointures des os est, comme la semence de cette maladie ; il est vrai qu'il veut que le suc nerveux soit de la partie, mais cela ne regarde pas ce que nous sommes en peine de sçavoir, *materia salina sive tartarea à sanguine arterioso circa ossium intercapedines deposita morbi hujus quasi semen fœmininum est.* *Patholog. p. 2. c. 14. de Arthrit.*

Silvius asseure que la cause de la goutte vient du sang, parce, dit-il, qu'il y a peu de gouttes qui ne soient precedées de la fiévre, & que la fiévre ne peut estre engendrée que par les choses qui

estant mêlées avec le sang sont portées avec lui dans le cœur: *Vtique causa efficiens Arthritidem meritò deducitur ex sanguine postquam mox præcedente, aut comitante febre producitur; nullam autem febrem nisi ab iis quæ cum sanguine ad cor pergunt excitari in confesso est, facili saltem negotio posset probari.* Il avoit dit un peu auparavant que la cause de la goutte a un grand raport à cette partie du sang qui est portée par la circulation dans les parties membraneuses, & dans les ligamens des articles, & qui s'y attache à cause de sa mauvaise constitution. *Causam eandem affinitatem habere cum ea sanguinis parte quæ in sui circulatione deferri solet ad partes articulorum ligamentosas, & membranosas, quæque ob vitiosam sui constitutionem in ipsis hæreat.*

Append. Medic. pr. tract. 8. art. 53.

ibid. art. 52.

Ce n'est pas que Silvius pretende que ce qui fait la goutte soit un sang arteriel tout pur, c'est à dire qu'il soit necessaire que toute la masse du sang qui coule dans les arteres, soit corrompuë pour causer cette maladie, il veut seulement qu'elle naisse d'une humeur acre & acide, qui s'estant mêlée dans le sang, est portée par les arteres dans le siege de la goutte, & cette humeur à son avis est une partie du suc pancreatique ou de la limphe, qui par une alteration extraordinaire ont contracté cette acreté ou acidité fâcheuse ; & pour montrer comment cette humeur vicieuse est portée dans le cœur, & du cœur dans les articles par la voye des arteres, il fait une description succinte de la circulation du *ibid. art. 83.*

ſang & des autres humeurs.

En voilà aſſez, ce me ſemble, pour prouver que ce n'eſt pas choſe nouvelle d'avoir trouvé la matiere de la goutte dans le ſang des arteres; il faut cependant avoüer que quoique vous ayez puisé dans la même ſource avec ces Auteurs, vous n'en avez pas tiré la même liqueur; reſte donc à voir ſi la vôtre eſt la plus pure, je veux dire ſi vous avez raiſonné plus juſte qu'eux.

Vous pretendez premierement que ce ſoit tout le ſang arteriel, c'eſt à dire ce ſang pris & conſideré indifferemment ſelon toutes les parties qui le compoſent.

En ſecond lieu que ce ſang s'échappe dans les poulmons par les extrémitez où les veines ſe

joignent aux arteres, & que de-là il ſoit conduit par des voyes imperceptibles dans les jointures, où eſtant arrivé il y cauſe la goutte, c'eſt ce qu'il nous faut maintenant examiner.



ARTICLE II.

Dans lequel on fait voir que les deux precedentes propositions sont dépoüillées de toute preuve & vray-semblance.

art. 55. Silvius dit dans le traité que nous avons cité ci-dessus, qu'il n'est point necessaire que tout le sang des arteres soit corrompu pour causer la goutte, mais qu'il suffit qu'il soit mêlé de quelqu'humeur vicieuse, laquelle se coulant dans les articles fasse cette maladie. La raison qu'il en apporte est que quoique la fiévre precede & accompagne ordinairement la goutte, elle cesse aussi avec elle, ce qui n'arrive que parce que cet-

te humeur corrompuë a eſté dépoſée dans les articles. En effet le ſang s'eſtant dechargé de ce fardeau doit reſter pur & ſain, & ne contenir plus rien qui ſoit capable de troubler ſon mouvement, & d'entretenir le deſordre & la confuſion entre les parties qui le compoſent.

Je ne vois pas quelle raiſon vous pourriez nous rendre de cette fiévre dans vôtre hypotheſe, & me ſervant du ſyſteme que vous nous avez donné de la fiévre, je ne découvre rien à quoi on puiſſe attribuer cet accident; car la fiévre ſuivant l'explication que vous en avez faite, n'arrive que *parceque le ſang roulant avec ſoi quelque matiere impure la fait circuler dans le corps juſqu'à ce qu'il la porte dans le cœur, & cette matiere eſtant plus groſſiere que le ſang qui la traine* pag. 46.

s'enflamme dans le cœur, & conçoit une ardeur plus grande que la naturelle. Mais ici rien ne ſe mêle dans le ſang ; au contraire il s'en échappe bien quelque goutte, encore eſt-ce un ſang crud & indigeſte, un ſang qui n'a pas receu ſa derniere perfection dans le ventricule gauche du cœur, & qui par ſa ſeparation & ſon détachement doit laiſſer le reſte plus pur & plus ſain, & par conſequent incapable de cauſer la fiévre.

Je pourrois ce me ſemble vous repreſenter ici que vous abandonnez facilement bien des choſes ſur leſquelles tous les Medecins qui ont traité de la goutte, ont fait une tres-grande attention ; car ſi le ſeul ſang arteriel extravaſé de la maniere que vous ſuppoſez, eſtoit capable de produire la goutte, toutes les cau-

ses antecedentes dont on a tant pris de peine de nous faire un détail exact, ne seroient plus à considerer, puisqu'un homme qui aura toûjours mené une vie tres-reglée venant par hasard à respirer un air trop froid par la bouche, pourra aussi bien en estre pris que celui qui se sera consommé par toute sorte de débauches. La quantité de difficultez qui se presentent de toutes parts dans vôtre Dissertation, ne me permet pas de faire aucune pause sur celle-ci, que je vous laisse à mediter pour passer à une autre qui me paroît plus importante, & qui me fait plus de peine.

C'est à l'objection que vous avez formée contre ceux qui pretendent que le sang des veines est la matiere de la goutte, & qu'il me semble que vous avez

fortifiée contre vous-même par la réponse que vous y avez donnée.

Vous dites donc que ce qui empêche que le sang des veines ne puisse estre pris pour la matie-
page 12 re de la goutte, *c'est que ce sang hors des veines arresté aux jointures devroit s'y corrompre, & faire abcez comme dans les autres parties du corps*, &c. Vous m'avez ôté l'avantage de vous opposer cette mesme difficulté, car prévoyant le coup vous avez crû que pour le parer il suffisoit de dire que
pag. 40. *l'abcez suivant le témoignage de Galien au Livre des tumeurs, ne se forme que d'une sorte de sang qui puisse s'exprimer en forme de sueur ou de rosée au travers du vaisseau qui le contient : Or cela ne peut convenir qu'au sang des veines, qui n'estant composées que d'une seule tunique, & assez dé-*

liée en de certains endroits peuvent tranſmettre au travers des pores les plus ſubtiles parties du ſang, au lieu que le ſang arteriel ne peut paſſer au travers de ſes vaiſſeaux tiſſus de deux ſortes de tuniques, & s'il s'amaſſe en quelque lieu ce n'eſt que par diſtillation.

Je ne m'arreſte pas ici à examiner la difference de l'extravaſion du ſang qui ſe fait en maniere de ſueur & de roſée, d'avec celle qui arrive par diſtillation, ni à rechercher comment on doit appeller l'effuſion de celui que vous faites ſortir goutte à goutte du poulmon, ou enfin ſi ces deux ſortes d'effuſions ſont ſuffiſantes pour des évenemens ſi differens; je ne ſuis pas d'humeur à faire comme on dit des procez ſur la pointe d'une aiguille, ni à chicanner ſur un mot, je vous demande ſeulement ſi la

veneration que vous avez pour l'antiquité, vous a fait prendre goût à cette raiſon. Pour moi je vous avoüe que je ne me ſens pas la même delicateſſe ; elle me paroît aſſez legere, & la conſequence un peu forcée auſſi bien que le paſſage que vous avez cité de Galien, auquel vous avez ajoûté une particule negative que je n'y trouve pas. *In inflammationibus autem omnia ſanguine replentur ex vaſis quidem ipſis per tunicas reſudante.* Ce qui ſignifie bien que l'abcez ſe fait du ſang qui s'exprime par les pores des vaiſſeaux, & non pas qu'il ne s'en puiſſe former que de celui-là.

Mais avec un galand homme il ne faut pas prendre garde à ſi peu de choſe ; je vous paſſe donc cette particule, & conſens que vous l'ajoûtiez à ce paſſage. Eh bien aprés cela aurez-vous raiſon

ſon de conclure ſi viſte & ſi hardiment, qu'il n'y a que le ſang des veines qui puiſſe s'exprimer à travers les pores des vaiſſeaux dans leſquels il eſt renfermé? Pourquoi ne s'échapera-t-il pas auſſi bien des arteres? On a bien de la peine à obtenir ici de vous le moindre paſſage pour ce ſang des arteres, qui pourtant à proprement parler n'eſt qu'une bagatelle : nous verrons tantôt ſi vous en ferez toûjours auſſi bon menager, & de quelle reſerve vous uſerez pour determiner d'autres voyes bien plus grandes & bien plus conſiderables.

C'eſt, me direz-vous, parceque les arteres ſont compoſées de deux tuniques. Eh bien que fait cette raiſon? il s'enſuivra tout au plus que le ſang s'en échapera plus rarement, mais non pas qu'il n'en ſortira jamais. Si

vous aviez aussi fait reflexion que le sang des arteres est plus subtil, & qu'il se meut avec bien plus d'impetuosité que celui des veines, vous eussiez aisément compris que cette subtilité de parties jointe à la force & à l'impetuosité de son mouvement pouvoit faciliter sa transpiration à travers les pores des arteres, & qu'ainsi toutes choses bien exactement compensées le sang des arteres pouvoit aussi-bien transuder que celui des veines pour former un abcez, si tant est qu'on doive donner le nom de transudation plûtôt que celui de distillation à cette
pag. 27. extravasion de sang *qui dégorge*
pag. 186. *goutte à gouttee ntre deux vaisseaux décollez.*

Que si l'autorité des anciens a pour vous tant de charmes & de pouvoir sur vôtre esprit, il

sera fort facile de vous desabuser, & de vous faire voir que non seulement le sang qui transude, ou qui s'exprime en forme de sueur, mais que toute sorte de sang ramassé hors des vaisseaux peut faire abcez : si vous voulez vous en rapporter à Hyppocrate, vous n'auriez qu'à lire le deuxiéme Aphorisme de la sixiéme section : *Si in ventre sanguis præter naturam effusus fuerit, is suppuretur est necesse*, il ne specifie pas le sang des veines ou des arteres. Si vous avez plus de croyance pour Galien, vous trouverez quelque chose d'aussi fort en cent endroits de ses ouvrages, & sans vous donner la peine de les beaucoup feüilleter, vous n'avez qu'à remonter un peu plus haut dans le deuxiéme chapitre des tumeurs que vous avez cité, il s'y explique assez

nettement pour vous ôter de doute. *Necesse est igitur sanguinem moram trahentem putrescere*, il ne dit pas si c'est celui des veines ou des arteres, s'il s'amasse par distillation, ou par transudation, non plus que dans les quatriéme & huitiéme chapitre du treiziéme Livre de sa Methode, où il dit que le sang amassé en trop grande abondance dans quelque partie cause abcez.

Je n'ai pas besoin de me servir de la mesme liberté que vous vous donnez pour tourner & pour ajuster les parolles de cet Auteur à mes idées, je ne sçaurois rien souhaitter de plus formel que ce qu'il dit dans le deuxiéme Livre de l'Art de guerir qu'il adresse à Glaucon, c'est dans le premier chapitre. L'abcez, dit-il, se forme du meilleur sang, & qui est d'une consistan-

ce mediocre, *sanguine optimo & mediocrem crassitudinem obtinente.* Ne puis-je pas appliquer avec plus de droit & plus de raison ces parolles au sang arteriel, que vous n'avez fait celles du passage dont vous vous estes servi à celui des veines?

S'il n'estoit ici question que de combattre par autoritez, il me seroit fort facile d'en trouver chez une infinité d'Auteurs: mais tout cela ne seroit pas de saison dans un temps où on ne pese les choses qu'à la balance de la raison & de l'experience; il faut neantmoins, s'il vous plaît, que vous m'en passiez encore une, elle est d'un Auteur duquel vous faites trop d'estime pour que je la laisse échapper. Vous m'accuserez si vous voulez d'avoir pris la méchante methode de certains Auteurs dont les ou-

vrages doivent leur prix aussi-bien que leur grosseur à la quantité de citations dont ils sont remplis ; tout ce qu'il vous plaira, je ne puis passer sous silence la maniere avec laquelle Fernel s'explique en faveur du parti dont je prens la défense, c'est au chapitre troisiéme du septiéme Livre de sa Pathologie, où il asseure que si le sang venoit à sortir & s'amasser hors des arteres, il se corromproit incontinent & feroit un abcez ; *credi vix potest quod nonnulli comminiscuntur per hos affectus ruptam apertamque esse venam, aut arteriam : si enim sanguis è vena aut arteria prosiliens non ampliùs illis contineretur, mox corruptus putresceret tumorque fieret diversi generis.*

Laissons maintenant les autoritez pour nous attacher au raisonnement ; vous m'obligeriez

bien de me faire ſçavoir ce que vous trouvez de ſi particulier dans le ſang des arteres, ſur tout quand il eſt parvenu à leurs extremitez, qui l'empêche de ſe pouvoir corrompre, & de devenir la matiere des abcez plûtôt que le ſang des veines, dont vous reconnoiſſez qu'ils ſe forment; car ce ſang (ſuppoſé que ce ſoit celui des veines) doit eſtre le plus ſubtil qui y ſoit renfermé, non pas ſeulement parceque Galien l'a dit, comme nous l'avons remarqué, mais parceque ſelon vous il doit effectivement s'exprimer en forme de ſueur, & paſſer à travers les pores des vaiſſeaux, ce qu'il ne pourroit faire s'il n'eſtoit tres-ſubtil & tres-ſpiritueux, ainſi il approche fort de la nature & de la conſiſtance du ſang arteriel.

De plus ce ſang dont ſe for-

ment les abcez doit estre celui qui sort des extrémitez des veines capillaires, car les abcez ne se forment que dans les parties où elles aboutissent : Or quel rapport & quelle plus grande ressemblance peut-on trouver que celle qui est entre le sang qui sort des extrémitez des veines, & celui qui s'échappe des extrémitez des arteres? puisqu'à proprement parler c'est la même chose, dautant que le sang qui vient d'entrer dans les veines capillaires, ne fait que de sortir des arteres : si donc l'un peut se changer en pus, & former un abcez, qui empêche que l'autre ne soit propre, & disposé pour faire la même chose?

Il ne faut pas que vous me disiez que vous avez prevenu cette difficulté par la raison qui suit immediatement celle que je viens

viens de combattre ; je n'ai pas manqué de la lire, mais je n'en ai pas esté plus satisfait que de la premiere. pag. 40.

Le sang, dites-vous, *ne degenere en pus que lors qu'il n'a pas assez de chaleur pour transpirer au travers des pores de la peau, dont la dureté luy refuse le passage : mais l'ardeur du sang arteriel le fait continuellement exhaler sans que la densité de la peau puisse l'empêcher, ainsi les esprits ne peuvent pas assez cuire ni fermenter leur matiere pour la changer en pus.*

Quand vous avez apporté cette raison, aviez-vous bien pesé ce que vous aviez dit auparavant, & pensé à ce que vous diriez dans la suite ? Vous souveniez-vous bien de cet endroit où parlant du sang qui fait la goutte, vous dites que l'obstruction la *fermente & l'enflamme ?* Aviez- pag. 31.

vous aussi bien preveu que vous alliez dire pour la seconde fois, *que ce sang arteriel qui n'avoit passé que par le ventricule droit du cœur, n'avoit pas encore sa derniere perfection de sang, qu'il n'acquiert que dans le ventricule gauche aprés plusieurs circulations; que ce sang estoit encore grossierement mêlé avec le chyle: un sang dans lequel le chyle n'est pas encore bien incorporé?*

pag. 32 & 41.

pag. 38.

Un sang de cette nature a-t-il ces belles qualitez que vous lui attribuez? Est-il si enrichi & si peuplé d'esprits que vous nous l'avez voulu persuader, pour empêcher qu'il ne se puisse changer en pus, & pour le faire si promptement & si facilement transpirer à travers les pores de la peau, & exhaler continuellement sans que la densité de la peau puisse l'empêcher?

Les ſoins que vous prenez de montrer que le ſang des arteres ne peut eſtre la matiere des abcez, nous donnent aſſez à entendre que vous avez bien preveu que cette objection ſeroit pour vous une fâcheuſe épine qui vous preſſeroit étrangement, en quoi certe vôtre jugement a eſté tres-juſte : il n'eſt pas même difficile de connoître que vous ne vous eſtes pas ſi fort entêté de vos raiſons, que vous ne vous ſoyez apperceu de leur foibleſſe nonobſtant les peines que vous vous eſtiez donné pour leur trouver des preuves : vôtre défiance me paroît encore fort raiſonnable, & je ne ſçaurois m'empêcher de loüer la precaution que vous avez eüe d'ajoûter une troiſiéme raiſon aprés vous eſtre apperceu que les premieres eſtoient nutiles & ſans force : j'aurois

souhaitté que vous eussiez rencontré plus heureusement cette troisiéme fois que les autres, & je ne puis voir sans chagrin que ce que vous dites soit si foible, que la credulité la plus facile n'y puisse trouver dequoi se persuader : à considerer la maniere negligée, & le peu de regularité de ce raisonnent, on diroit que c'est le dernier effort d'une personne épuisée qui ne le propose qu'à l'avanture, de même qu'un chasseur fatigué & rebutté d'avoir couru & tiré toute une journée inutilement, & sans rien tuer, lâche son dernier coup au hazard, & sans prendre aucune visée.

Pour prouver donc en dernier ressort que le sang arteriel n'est pas capable de se changer en pus, *pag. 41.* vous distinguez le sang des arteres d'avec le sang des arteres mê-

me, & vous trouvez que l'un a passé dans le ventricule gauche du cœur où il s'est achevé de perfectionner; que l'autre pour n'y avoir pas encore esté receu, n'a pas sa derniere perfection de sang; que les parties de celui-là sont *uniformes & de même nature*; que celles de celui-ci sont dissemblables & mal incorporées: cette distinction à la verité est subtile & ingenieuse, il en faut voir l'application: elle consiste en ce que vous pretendez que ce défaut de ressemblance & de mélange de parties rend ce sang incapable de faire abcez, & de se charger en pus; *car*, dites-vous, (il est ici besoin d'un coup de maître) *comme le mélange du chyle avec le sang ne s'acheve que dans le ventricule gauche & aprés plusieurs circulations, les parties dissemblables, & qui ne*

ibid.

ibid.

sont pas bien encore incorporées, demeurent aprés la transpiration en forme de sel & de plâtre.

Je ne pense pas qu'il soit besoin de glosse ni de commentaire pour montrer les défauts de cet argument, puisque sans avoir étudié en Logique, il n'est personne qui ne puisse aisément connoître que vous ne concluez rien du tout de ce que vous vouliez prouver : cependant vous vous applaudissez aprés ce chef-d'œuvre de raisonnement, & ne pouvant tenir vôtre joye pour une si belle production, vous en faites vous-même le panegirique, en disant qu'*il n'y a rien en cela qui ne s'accorde parfaitement avec le bon sens*. Je ne suis pas homme à vous dementir, mais sans faire tort au merite de vôtre ouvrage, je puis dire que vous eussiez bien pû laisser

cet éloge à faire à un autre. Eh quoi, craigniez-vous de ne trouver perſonne qui fût capable de comprendre la force de cet argument pour vous rendre cette juſtice ? Vous euſſiez donc mieux fait à mon avis d'humaniſer un peu vôtre diſcours, & de vous rendre plus intelligible, vous euſſiez peut-eſtre fait plaiſir à d'autres, auſſi-bien qu'à moi qui n'y vois rien moins que ce que vous y avez davantage admiré. Je ne m'arreſte point aux défauts qui ſe trouvent dans la forme ; je ſuppoſe même que vous ayez voulu dire quelque choſe de meilleur que ce qui ſe lit en cet endroit de vôtre Diſſertation, & que la ſuppreſſion des propoſitions qui manquent à ce raiſonnement ſoit une faute de l'Imprimeur, qui peut-eſtre trop impatient de recüeillir le profit

qu'il avoit sujet d'esperer du debit d'un tel ouvrage, se sera precipité de le mettre sous la presse pendant que quelqu'accez de vôtre goutte vous empêchoit de revoir son travail.

Je ne veux qu'examiner la proposition que vous avez pretendu établir, & par laquelle vous vous estes neantmoins oublié de conclure : *Que le sang n'est propre à se changer en pus qu'autant qu'il est composé de parties toutes uniformes & de même nature.* *ibid.*

On ne peut moins faire de façons pour decider une question nouvelle que vous en avez fait pour celle-ci : cependant aprés avoir consideré les consequences que vous en tirez, je croi qu'il n'eût pas esté mal à propos que vous vous y fussiez pris de toute autre maniere, & qu'il n'y a rien que vous deussiez

examiner davantage que ce que vous avez passé sous silence : cette proposition pour avoir la force & l'autorité que vous lui voulez donner, demandoit ce me semble que vous eussiez fait une anatomie exacte du sang qui sort des arteres du poulmon aussi-bien que du sang des veines, & que vous eussiez consideré avec soin la nature des parties de l'un & de l'autre, leur rapport & leurs differences : il estoit encore important que vous fissiez connoître comment se forment les abcez, & les changemens qui doivent arriver au sang afin qu'il se transforme en pus ; aprés quoi il auroit esté facile de juger lequel des deux estoit le plus propre à recevoir cette métamorphose : en agissant de la sorte, vous évitiez bien des contestations : j'avoüe que le travail au-

roit esté plus grand ; mais vous eussiez esté payé de vos peines avec usure par le surcroît d'honneur que vôtre Dissertation vous auroit apporté : je ne crains point d'ajoûter que vous ne fussiez pas demeuré dans une opinion si insoûtenable & si peu vrai-semblable. Il ne vous a pas plû d'en user de la sorte, & vous vous estes apparemment imaginé que vôtre caractere & vôtre probité vous mettant bien au dessus d'Aristote, on devoit vous croire sur vôtre parolle du moins autant que lui : cette pensée auroit esté bonne au temps jadis, lorsque l'autorité l'emportoit par dessus la raison ; mais aujourd'hui ce n'est plus la mode, les choses ont bien changé de face, & c'est ce qui rend la composition d'un Livre bien plus difficile sur tout en Medecine, où les matieres ont

une liaiſon ſi étroite, qu'il faut courir bien du païs avant que d'éclaircir une ſeule difficulté.

Je ne ſuis pas obligé de garder ici toutes les meſures que j'ai dit que vous euſſiez deû prendre ; car n'ayant qu'à détruire la propopoſition que vous avez ſuppoſée vraye, il ſuffit que je trouve quelque repugnance avec les concluſions que vous en voulez tirer, c'eſt ce que je vas faire en bonne forme.

Le ſang ramaſſé hors des vaiſſeaux qui ne peut tranſpirer à cauſe de la denſité de la peau qui lui refuſe le paſſage ; le ſang que ſes eſprits cuiſent & fermentent pour le changer en pus, ne peut eſtre compoſé de parties toutes uniformes & de même nature.

Or c'eſt de ce ſang ainſi ramaſſé hors des vaiſſeaux qui ne peut

transpirer à cause de la densité de la peau qui lui refuse le passage, & que ses esprits cuisent & fermentent, que se forment les abcez.

Par consequent le sang dont se forment les abcez, ne peut estre composé de parties uniformes & de mesme nature.

La mineure de cet argument est tirée mot pour mot de vôtre * Dissertation; la majeure renferme sa preuve en elle-même; car de quelque maniere que se fasse chez vous cette fermentation du sang, elle demande necessairement des esprits dans le sang qui le cuisent & le fermentent, & le changent en pus, ou pour mieux dire qui cuisent & fermentent ses autres parties: Or il est impossible de concevoir que des parties d'un corps cuisent & fermentent les autres, &

* pag 41.

les changent en pus, si elles n'ont entre elles quelque diversité : autrement pourquoi attribuer la force & la vertu de fermenter à celles-là plûtôt qu'à celles-ci : pourquoi celles-ci seroient-elles plûtôt chãgées en pus que les autres : il s'ensuit donc que le sang ramassé hors des vaisseaux, qui ne peut transpirer à cause de la densité de la peau qui lui refuse le passage, que ses esprits cuisent & fermentent pour le changer en pus, ne peut estre composé de parties toutes uniformes & de même nature : c'est ce que j'avois à prouver.

Si vous me vouliez permettre de chercher ailleurs que chez vous la confirmation de la preuve de cette majeure qu'il m'a fallu tirer d'un endroit de vôtre Dissertation que vous avez si fort negligé de rendre intelligi-

ble, qu'il me donne sujet de craindre qu'il ne retienne quelque chose de son obscurité, j'ose bien vous promettre que je vous rapporterois des choses lesquelles bien que toutes opposées à vos sentimens, ne pourroient neantmoins vous déplaire, le merite & la reputation du Livre dont je les tirerai, me font une suffisante caution pour vous en parler avec cette asseurance, c'est du traité de la Fermentation de Vvillis, qui commence par le dénombrement des corps qui sont capables de ce mouvement, & par la recherche des conditions qui leur sont necessaires pour cela : il dit donc qu'il faut qu'ils soient composez de parties differentes, & dont les unes soient subtiles, disposées au mouvement, & toûjours prêtes à s'envoler ; les autres plus gros-

ſieres, plus terreſtres & plus peſantes, qui retiennent & qui embarraſſent entre elles ces parties ſubtiles & volatiles, & les empêchent de s'échapper: c'eſt du combat de ces parties ſi differentes, lorſqu'elles ſe trouvent renfermées dans un même lieu, qu'il pretend que dépend la fermentation; & il ajoûte qu'un corps n'en eſt incapable qu'autant qu'il eſt composé *de parties ſemblables, uniformes & de même nature. In quibus tamen omnibus reperitur partium, aut particularum heterogeneitas, nimirum inſunt ſubſtantiæ quædam ſummè agiles, & ſemper avolare nitentes, adſunt aliæ craſſæ, terreſtres magis fixæ quæ particulas ſubtiles irretiunt, & inplexu ſuo inter avolandum detinent, à gemelli hujus fœtus in eodem utero luctâ, & contra nitentia fermentationis motus præcipuè de-*

pendet : e contra autem quo minùs fermentescunt particulis consimilibus ejusdem figuræ & conformationis ut plurimum constant ; & dans son traité des fiévres, pour montrer que le sang est capable de fermenter, il lui applique ce qu'il avoit enseigné dans l'endroit que je viens de citer, & dit que les parties du sang ne sont pas de mesme nature, & qu'étant de figure differente, elles peuvent entretenir la fermentation tant qu'elles demeurent mêlées ensemble, en se heurtant, & en agissant les unes sur les autres. *Sanguini insunt particulæ heterogeneæ quæ cum diversæ sint figuræ, & energiæ earum mutuo concursu, & subactione quandiu immixtæ perstant, fermentationis motus jugiter conservant.* Ensuite dequoi recherchant les parties dont est composé le sang, il

il y trouve des eſprits, du ſel, du ſoulfre, de l'eau & de la terre.

Je n'ai pas crû qu'il fût beſoin d'autre témoignage que de cet Auteur, ſur tout de celui qui eſt tiré de ſon traité de la fermentation qui a paſſé & qui paſſe encore aujourd'hui pour un chef d'œuvre parmi les ſçavans : ſi neantmoins vous refuſez de vous en rapporter à lui, je vous renvoye à vous-même, & vous prie de conſulter vos yeux, & de regarder le ſang qui a eſté tiré des veines aprés qu'il eſt refroidi, & de nous dire enſuite ſi ſes parties vous paroiſſent toutes uniformes & de même nature ; aprés cela pour achever de vous convaincre, je ne vous demande autre choſe que de conſiderer ce qui ſe paſſe dans les abcez, vous verrez que ſi on

vient à les ouvrir lorsqu'ils commencent à se former, il n'en sortira que du sang; mais que si on differe jusqu'à ce qu'ils soient arrivez à une parfaite maturité, on en tirera du pus qui a toute une autre consistance, une autre couleur, & une autre odeur que le sang. Il ne sera pas difficile de juger d'où peut provenir un si grand changement, si on conçoit qu'aprés la suppuration qui n'est autre chose qu'un combat entre les differentes parties du sang, ou une fermentation plus grande que la naturelle (qui ne se fait que trop connoître par la douleur qui l'accompagne) les parties spiritueuses & volatiles du sang sont échappées de la prison que formoient les plus grossieres pour les retenir, & leur ont abandonné le champ de bataille.

Je ne m'en tiens pas là, je veux encore vous donner le plaisir de vous prouver que ces parties du sang que vous croyez incapables de se changer en pus sont plus uniformes que celles dont vous faites la matiere des abcez, non pas que je croye que cela soit effectivement, mais pour vous faire voir le peu de vrai-semblance & de stabilité de vos principes : voici comme je le montre.

Ces parties sont plus uniformes, qui sont plus propres & mieux disposées à transpirer & à se faire passage au travers des mêmes pores. page 41.

Or est-il que le sang arteriel est plus propre & mieux disposé à transpirer & à se faire passage à travers les mêmes pores.

Donc les parties du sang ar-

teriel sont plus uniformes que celles du sang des veines.

page 40. La majeure est toute entiere de vous: vous ne sçauriez désavoüer la mineure aprés avoir asseuré que l'ardeur du sang arteriel le fait continuellement écouler sans que la densité de la peau puisse l'empécher ; car il ne peut avoir d'autre issuë que les pores de la peau, par lesquels le sang des veines ne peut s'échapper, dautant que la densité de la peau lui ferme ce passage.

N'ai-je donc pas droit de conclure que le sang des arteres tel que vous l'admettez pour la cause de la goutte, peut aussi bien faire abcez & se changer en pus, que celui des veines, & qu'ainsi vous avez encore à vous défendre de l'objection par laquelle vous croyez avoir renversé le sentiment des autres ?

Mais aprés tout,quand nonobstant toutes ces difficultez nous supposerions avec vous que le sang des arteres ne feroit pas propre à faire abcez, y trouveriez-vous vôtre conte ? Pour moi je croirai toûjours que vous vous serez abusé à vôtre calcul jusqu'à ce que vous m'ayez montré que celui que vous établissez pour cause de la goutte est veritablement arteriel. Mais comment le feriez-vous ? puisque je trouve chez vous dequoi prouver aisément le contraire. Je ne m'arresterai pas à ce que ce sang sort d'un vaisseau qui s'appelloit autrefois la veine arterieuse, nom qui ne lui conviendroit pas mal, s'il ne lui estoit attribué qu'à cause de la nature & la qualité du sang qu'elle contient, & qui n'est autre que celui des veines rapporté dans le ventricule droit

du cœur, mêlé avec quelque portion de chyle.

Je ne veux que peser un peu l'explication que vous donnez de la maniere avec laquelle le sang s'échappe & s'extravase pour aller porter les causes de
page 27. la goutte dans les jointures : *l'air froid*, dites-vous, *receu par la bouche dans un poulmon échauffé, peut resserrer au dessous de l'insertion des rameaux de l'artere ceux de la veine, comme n'estant composez que d'une seule tunique ; ces rameaux devenus plus étroits ne peuvent recevoir tout le sang que ceux de l'artere y portent à chaque battement du cœur : une partie de ce sang remonte entre l'artere & la veine qui s'élargit un peu dans l'embouchure, & il s'en dégorge tout autour quelque goutte ; & quant à l'artere comme elle se forme d'une tunique double, le froid ne la peut resserrer,*

ni rechaffer le sang qu'elle apporte, le battement du cœur qui le pousse continuellement avec effort, & la disposition des valvules qui s'opposent à son retour, ne le permettent pas, & tiennent les embouchures de ces vaisseaux toûjours ouvertes, &c.

Par vos propres parolles, le sang ne peut s'échapper tant qu'il se trouve dans les arteres. La duplicité des membranes qui les composent, ne permet pas qu'elles s'ouvrent & se dilatent pour lui faire aucune issuë ; ce sang ne s'écoule qu'aprés qu'il est sorti des arteres, & qu'il est entré dans les rameaux de la veine, par où ne trouvant pas de voye assez libre & assez degagée, à cause de l'air froid qui la comprime & la resserre, il est obligé de remonter vers le lieu d'où il avoit esté apporté : mais trouvant le passage par où il estoit sorti de

l'artere fermé par la disposition des valvules, ou par le sang qui le suit, & qui est poussé avec force par les battemens continuels du cœur, il se degorge par l'embouchure de la veine qui s'élargit pour le laisser échapper.

Ce sang n'est-il donc pas le sang des veines? car qu'est-ce qui le peut faire appeller ainsi, si ce n'est parcequ'il y a esté une fois receu? autrement il faut que vous determiniez le chemin qu'il doit y avoir fait pour changer de nom, & cesser d'estre appellé sang arteriel. Or si ce sang est veritablement le sang des veines, comme vous en devez demeurer d'accord aprés une preuve évidemment tirée de vos propres parolles, il ne reste plus rien dans vos principes qui l'empêche de se changer en pus.

Pour moi, je croi que les abcez

cez se forment d'ordinaire dans les endroits où se trouvent les extrémitez des veines, & où aboutissent aussi les arteres capillaires, comme j'ai dit ci-dessus, ce qui fait qu'il est difficile de determiner, si c'est le sang qui sort des unes ou des autres, qui en doit estre la matiere, attendu, comme je l'ai remarqué, que ce sang a une parfaite ressemblance, ou plûtôt que ce n'est proprement qu'une seule & mesme liqueur qui ne vient que de changer de lieu & de nom ; aussi ne trouvons-nous aucun Auteur qui fasse distinction de cette nature & qualité de sang si necessaire à vôtre avis, pour qu'il puisse se changer en pus, & devenir la matiere des abcez.

Je dis plus, si dans une matiere aussi obscure & si difficile à définir, il y avoit un parti à prendre,

je me determinerois bien plus facilement & plus volontiers à dire que ce soit plûtôt le sang des arteres capillaires que non pas celui des veines, par la raison que celles-là doivent estre plus sujettes à l'obstruction que non pas celle-ci, à cause de leur structure qui va toûjours en retrécissant.

Je n'oublirai pas un endroit de vôtre Dissertation, qui seul nous peut donner autant d'éclaircissement que tout ce que j'ai dit ci-dessus : vous vous y expliquez en des termes plus clairs & plus favorables pour moi que je n'aurois pû faire, quand mesme on m'en auroit laissé le choix, c'est
pag. 52. lorsque vous dites que *la goutte vient d'une cause semblable à celle de la pleuresie, & que ces deux maladies peuvent servir à s'éclaircir l'une l'autre :* Vous aviez dit un

peu auparavant, *on gagne souvent la pleuresie lors qu'étant extrémement échauffé on se rafraichit à contre-temps par une liqueur trop froide, qui au lieu de temperer le sang le chasse des vaisseaux voisins, comme sont les veines sans pair, ou celles du thorax*, &c. Il est donc constant que le sang qui fait la goutte est celui des veines, & qu'ainsi il peut estre la matiere d'un abcez aussi-bien que celui de la pleuresie.

Pouvons-nous aprés cela juger plus favorablement de vôtre Dissertation, qu'en la comparant aux œuvres d'Aristote, cette comparaison ne vous doit pas deplaire, elle doit estre glorieuse pour vous, puisque ce Philosophe a passé pendant tant de siécles pour le genie de la nature : cependant j'y trouve une ressemblance qui s'accorde assez

avec le sentiment que bien des gens ont aujourd'hui du merite de cet Auteur, j'y trouve aussi à la verité quelque difference; mais il est necessaire qu'il y en ait, autrement ce ne seroit plus une comparaison : vous sçavez qu'il n'est guere de sentimens en Philosophie qu'on ne pretende appuyer sur l'autorité de ce Philosophe, & quelques differens partis qui se soient élevez parmi sa secte, ceux qui les ont formez n'ont point eu d'autres armes pour combattre leurs adversaires, ni d'autre bouclier à leur opposer que les écrits de leur maître commun, dans lesquels ils pretendoient avoir puisé leur doctrine : ce qui a donné lieu à ce proverbe,

Cereus est magni nasus Aristotelis.

à cause de la facilité qu'on trou-

ve de lui faire dire le pour & le contre, & d'appliquer ſes parolles à toutes ſortes d'opinions. N'en eſt-il pas en quelque façon de même de vôtre ouvrage ? n'y trouve-t-on pas par tout le blanc & le noir, le oüi & le nom ? Tantôt le ſang qui fait la goutte eſt celui des arteres, tantôt c'eſt celui des veines, tantôt c'eſt un ſang ardent, ſubtil & ſpiritueux, tantôt c'eſt un ſang groſſier, crud, indigeſte, & qui n'a pas encore ſa derniere perfection de ſang, tantôt il paſſe entre les membranes ſans s'y faire ſentir par aucune douleur, tantôt il y cauſe celle du rhumatiſme, ſans parler de beaucoup d'autres contradictions que nous rapporterons ci-aprés. Peut-on une preuve plus riche de cette reſſemblance de contrarieté de ſentimens qu'on reproche à Ariſtote?

J'ai pourtant comme j'ai dit, remarqué quelque difference entre vous & cet Auteur ; elle consiste en deux choses. La premiere est que l'opposition des sentimens qu'on attribuë à Aristote, pourroit aussi-tôt provenir du deffaut d'intelligence dans ceux qui le lisent, & de la fausse application qu'ils font des notions generales qu'il s'est contenté de nous donner de bien des choses, que de l'obscurité qu'on dit qui régne dans ses écrits : tout au plus, si cela n'estoit pas, elle n'auroit pour cause que le peu de soin qu'il a pris de se faire entendre, veu qu'au contraire les contradictions ne naissent chez vous qu'à mesure que vous voulez vous expliquer. La seconde difference qui se trouve entre vôtre Dissertation & les écrits d'Aristote, vient de la

grandeur de ſes ouvrages, de la multitude & de la diverſité des matieres qui y ſont traitées, & qui ſont cauſe que ce qu'il a dit d'une choſe eſtant appliqué à une autre, fait paroître de la contradiction où peut-eſtre il ne s'en trouve pas : mais au contraire les propoſitions qui ſe combattent chez vous, regardent toûjours la même matiere, & la petiteſſe du volume que fait vôtre Diſſertation les rend ſi voiſines les unes des autres, qu'il faut ou que vous ayez la memoire extrémement courte, ou que vôtre imagination ſoit bien forte & bien échauffée pour vous la faire perdre ſi-tôt & ſi ſouvent : mais quoi la nature ne répand ſes graces qu'avec meſure, & met toûjours un contrepoids aux talens qu'elle nous donne, pour nous avertir, que quelque parfaits que

nous puiſſions eſtre, il nous manque toûjours plus que nous n'avons.

Il ne ſuffit pas de vous avoir montré que le ſang dés arteres ne peut eſtre la matiere de la goutte ſuivant que vous l'expliquez, je me trouve encore engagé à vous parler ſur la maniere avec laquelle vous le conduiſez dans les jointures.

Si je n'avois eu pour but dans mon entrepriſe que de rabaiſſer vôtre ouvrage, & de diminuer autant que j'aurois pû l'honneur & la gloire que vous en pouvez attendre, je vous aurois volontiers fait l'inventeur d'une propoſition auſſi extraordinaire que celle que nous allons examiner, & je me ſerois bien donné de garde de la chercher ailleurs que chez vous : je ſerois demeuré d'accord que vous eſtes le pre-

mier qui vous ſoyez aviſé de dire que du ſang ainſi échappé des extrémitez des arteres puiſſe couler & ſe porter dans des parties auſſi éloignées que le ſont les articles : mais comme je ſuis bien plus favorablement intentionné pour vous, j'ai fait mon poſſible pour la rencontrer au moins dans quelqu'Auteur fameux : veritablement je n'ai pas eſté aſſez heureux pour l'y trouver en propres termes ; mais j'y ai remarqué quelque choſe d'approchant ; car vous avez cela de commun avec Fernel, qu'aprés avoir determiné une ſource d'où procede la goutte, vous la laiſſez aller à l'avanture ſans lui marquer aucune voye ſenſible & determinée.

Il eſt vrai auſſi que vous avez eſté plus heureux que lui, parce que l'endroit où vous l'avez

pris paroît bien plus naturel & plus vrai-semblable : mais je ne sçai si pour vous je ne ferois pas mieux de taire que de publier cette remarque, crainte qu'elle ne vous soit pas tout-à-fait favorable, & qu'elle ne serve à faire paroître le tort que vous avez eu de quitter un chemin si beau & si ouvert ; car je m'asseure que bien des gens auront peine à se persuader que Fernel en fût jamais sorti s'il y avoit une fois mis le pied.

Qu'il est dangereux de quitter les grandes routes pour prendre les sentiers, on court souvent risque de faire plus de chemin qu'on n'auroit souhaitté: cela me fait apprehender pour vous, Monsieur, que pareille fortune ne vous soit arrivée ; car pourquoi tenant une voye aussi seure que celle des arteres, vous estes

vous avisé de vous en éloigner? & pour me servir encore une fois des termes de Senerte que j'ai rapportez cy-dessus, pourquoi s'embarasser dans des detours quand on tient le droit chemin? *Quid istis ambagibus opus est cum via recta è venis, & arteriis sit in articulos?*

Encore si vous aviez découvert quelque voye plus courte, je ne me mettrois pas en peine qu'elle fût plus étroite ou plus large; mais lui faire quitter le grand chemin pour l'exposer au hasard de s'égarer en l'abandonnant à sa bonne ou mauvaise fortune, c'est lui joüer d'un méchant tour que tout le monde ne vous pardonnera pas volontiers.

Mais j'ai peur d'aller un peu trop viste; car pour bien examiner les demarches d'un corps

qui passe d'un lieu à un autre, il est à propos de le suivre, & de l'accompagner dans tout le chemin qu'il a à faire : cependant je conduis déja ce sang à son terme avant que d'avoir bien consideré sa sortie & le lieu de son départ : ne trouvez donc pas mauvais que pour ne rien faire avec precipitation, je retourne un peu sur mes pas.

Il y a longtemps qu'on dispute sur l'existance des anastomoses, ou des voyes par où les arteres communiquent le sang aux veines ; on ne croid pas avoir peu avancé dans cette matiere quand on a forcé les plus opiniâtres d'avoüer qu'elles sont necessaires : mais c'est une chose absolument impossible que de faire revenir les plus entêtez, on a beau leur representer tout ce qui peut convaincre de la circu-

culation du ſang, laquelle ne ſe peut faire ſans elles, ils ne nous payent d'aucune autre raiſon, ſinon qu'aprés une infinité de recherches ils n'en ont pû découvrir aucune.

Malpigi qui les a recherchées avec tant de peine & d'inquietude, que pour les decouvrir il a preſque exterminé la race des grenoüilles, & qu'il en a plus tué qu'il n'en perit dans l'horrible combat qu'Homere leur fit autrefois ſoûtenir contre les rats, *Totum*, dit-il, *fere ranarum genus perdidi, quod non contigit in eſſera illa Homeri batrochomiomachia*, ſans parler des diſſections d'autres animaux, & d'une infinité d'experiences qu'il a faites pour cela: cependant voici comme il en parle. Je ſuis encore dans le doute & dans l'inquietude ſi les extrémitez de ces vaiſſeaux (il

Epiſt. 2. de pulmone ad Ioan. Alphon. Borel.

parle de l'artere & de la veine du poulmon) se joignent par une anastomose ou embouchure commune , de maniere que le sang passe dans les veines sans changer de route : ou bien s'ils ont des ouvertures qui aboutissent dans la substance du poulmon. *An hæc vasa in finibus, vel alibi mutuam habeant anastomosim , itaut sanguis è vena resorbeatur continuato tramite : an vero hient omnes in pulmonum substantiam, dubium quod adhuc mentem meam torquet.*

Epist. 1. de pulmone ad Eund. Bor.

Vous avez esté bien-heureux, Monsieur, de les découvrir si clairement que vous sçachiez aussi juste comme elles sont faites que si vous les aviez touché du doigt: il auroit esté à souhaitter que ceux qui ont pris soin de disputer contre ces Anatomistes obstinez qui contestent encore leur

exiſtence, euſſent eu d'auſſi bons microſcopes, ou des lunettes auſſi fideles que les vôtres pour les leur faire obſerver & reconnoître.

Avant que j'euſſe lû ce que vous en dites, je me ſerois aisément laiſſé perſuader que ces deux ſortes de vaiſſeaux ſont continus les uns aux autres, & que la fin des arteres fait le commencement des veines, plûtôt que de croire que leurs extrémitez ſoient placées & ajuſtées les unes dans les autres à peu prés *comme l'entonnoir l'eſt dans la bouteille*; mais comme c'eſt une choſe qui ne ſe connoît pas ſi bien par les ſens qu'ils n'ayent beſoin du miniſtere & du ſecours de la raiſon, vous me donnez lieu d'en douter & d'examiner la choſe un peu plus à fond : aprés quoi rien ne m'empêchera de *pag.* 28.

me ranger de vôtre côté si vous me faites voir dans vôtre sentiment quelque chose de plus fort & de plus certain que la raison qui pourroit favoriser cette opinion.

Les ouvrages de la nature demandent une bien plus grande simplicité dans leur composition que ceux de l'art, parceque la sagesse infinie de Dieu qui la conduit, connoissant parfaitement tous les usages ausquels peut servir chaque partie & chaque organe, elle ne les multiplie jamais lors qu'un seul peut suffire pour plusieurs fonctions.

La preuve de cette verité se trouve dans les principaux organes de nos corps. La bouche par exemple nous sert à parler, boire, manger, rejetter cette pituite excrementeuse qui découle du cerveau, & à respirer l'air : le nez sert

sert aussi à beaucoup d'usages differens.

Sur ce principe, j'aurois crû que si les veines & les arteres s'abouchent effectivement, il y auroit plus de vrai-semblance que ce fût par la continuité des tuniques dont les arteres sont composées (lesquelles on ne pourroit plus distinguer l'une de l'autre pour estre trop déliées) que par insertion, & parce qu'elles sont comme enchassées & emboëttées dans les veines. L'opinion de certains * Anatomistes qui donnent quatre tuniques aux veines, favorise cette pensée qu'on peut encore appuyer par les reflexions suivantes.

Vuillis pharmaceu. ration. sess. 2.

En premier lieu, ces deux sortes d'union estant également possibles à l'égard de Dieu, il semble qu'il n'auroit choisi celle-ci plûtôt que celle-là, sinon afin

que ces vaisseaux ainsi joints les uns aux autres pussent se separer & se détacher plus aisément. Or cette separation tendroit à la ruine de l'ouvrage de Dieu, puisqu'elle ne serviroit qu'à faire extravaser le sang des veines & des arteres, ce qui ne peut arriver qu'au peril & au dommage de l'animal, puisqu'il en suit de si fâcheux effets : de plus cette sorte de structure & d'union de vaisseaux n'est guere propre & convenable qu'aux ouvrages de l'art & des hommes, qui faute de matiere assez deliée & assez subtile, & d'instrumens assez fins & delicats ne se font que par pieces & par morceaux ; elle n'appartient aucunement à ceux de l'Auteur de la nature, dont les parties se forment toutes ensemble, & dans le même moment, parce que la matiere dont il se sert dans ses

productions étant diviſible à l'infini, lui fournit des parties aſſez deliées, & des voyes aſſez étroites pour les paſſer dans les endroits où elles ſont neceſſaires. D'ailleurs Dieu qui determine & conduit tout, ayant une égalité de puiſſance & de ſageſſe, rien n'eſt capable d'empêcher ou de retarder l'execution de ſes deſſeins, & de donner aux parties de ſes ouvrages, pour petites qu'elles puiſſent eſtre, la même diſpoſition & le même ordre qu'il a jugé à propos qu'elles gardaſſent entre elles quand elles auroient atteint le dernier degré de leur grandeur & de leur perfection.

Je remarquerai ici en paſſant, que c'eſt pour n'avoir pas fait reflexion à ces veritez, & pour s'eſtre accoûtumé à juger des choſes comme ſi elles eſtoient

en elles-mêmes telles qu'elles se montrent à nôtre veuë, qu'on agite tous les jours tant de questions inutiles ; comme par exemple lorsqu'on recherche dans le corps de l'animal le principe & l'origine des veines ; car par ce qui vient d'estre dit il n'est rien de plus facile que de resoudre cette question , ou plûtôt de montrer qu'il n'y en a aucune à faire là-dessus : dautant que des parties qui sont toutes formées ensemble , & dans un même moment, ne peuvent estre principe l'une de l'autre , puisqu'il ne peut avoir entre elles ni premiere ni derniere.

Cependant parceque la petitesse imperceptible des corps des animaux dans leur origine , & lors qu'ils viennent d'estre formez , derobe leurs parties à nos yeux , & les met dans une con-

fusion apparente en nous cachant la disposition & l'ordre qu'elles gardent entre elles, nous estimons que celles-là sont formées les premieres qui se developpant d'avec les autres ont une grosseur plus visible : ainsi croyons-nous que le foye & le cœur soient les premieres parties formées dans l'homme , & dans beaucoup d'autres animaux ; & parce que les veines sont plus grosses à proportion qu'elles approchent de ces visceres , cela a donné lieu de croire à quelques-uns qu'elles en tiroient leur origine.

Je n'ai pas crû que cette petite digression pût vous deplaire, s'accordant assez avec les principes * d'un des plus grands Philosophes de nôtre siecle, qui vous doit estre plus connu par le nom & la reputation que la grandeur

* *Le Pere Malbranche. Liv. 1. de la recherche de la verité. Tome 1.*

de ſon genie, & ſa penetration dans les ſciences naturelles lui ont acquis dans le monde, que par l'habit qu'il porte, & parce qu'il eſt membre auſſi-bien que vous d'une des plus illuſtres compagnies qui rendent ſervice à l'Egliſe & à l'Etat.

Je reviens à la deſcription que vous nous avez faite des anaſtomoſes ; mais lorſque j'en veux faire le paralelle avec celle pour laquelle j'ai declaré que j'avois quelque penchant, je ne trouve d'abord aucune raiſon dont vous ayez pris ſoin d'appuyer la vôtre, & qu'on puiſſe oppoſer à celles qui m'ont prevenu en faveur de celle-là, ſi bien qu'à moins que l'application des effets que vous en voulez tirer ne ſoit tres-nette & tres-commode, je pourrai bien m'en tenir à ma premiere penſée : faiſons y donc quelques reflexions.

Vn air froid, dites-vous, *rempli de vapeurs du serain, receu par la bouche dans un poulmon échauffé, peut resserrer au-dessous de l'insertion des rameaux de l'artere ceux de la veine : desorte que rendant par ce moyen son embouchure plus étroite, il oblige le sang de remonter vers l'artere, ce qui fait qu'il s'en échappe quelque goutte entre l'artere & la veine.* pag. 18.

Mais avant que d'embrasser cette opinion, aviez-vous bien consideré la figure & la structure des veines ? aviez-vous fait reflexion à ce qu'elles s'élargissent de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent des arteres, & qu'elles approchent du cœur ; & qu'ainsi le sang qui est apporté par les arteres dans les veines trouvant une voye toûjours plus facile & plus degagée, y doit couler avec une extréme liberté,

tant s'en faut qu'il puisse estre obligé de remonter vers l'artere & retourner à sa source?

Tout au contraire du sang des arteres qui est poussé par des conduits qui vont toûjours en rétrecissant, & qui par leur structure servant d'un obstacle continuel à son cours, empêchent qu'il ne puisse se mouvoir avec la même vîtesse avec laquelle il est poussé, & font qu'il n'avance que par saillies, & suivant les differentes secousses ou impulsions qu'il reçoit du nouveau sang qui est continuellement envoyé du cœur: d'où vient le pouls ou battement qui est propre aux arteres & non aux veines.

Pour ce qui est de la comparaison de l'entonnoir & de la bouteille, tant s'en faut qu'elle rende la chose plus aisée à comprendre, qu'au contraire elle en montre

montre davantage l'impoſſibilité ; car deux choſes ſont cauſe que le vin degorgeant de la bouteille, s'écoule entre le goulet & l'entonnoir. La premiere, c'eſt qu'il eſt repouſſé par l'air dont la bouteille eſtoit remplie, & qui ſortant pour lui faire place s'oppoſe à ſon entrée. La ſeconde, c'eſt que la bouteille & l'entonnoir ne ſe joignent pas ſi exactement l'un l'autre, qu'il ne reſte toûjours quelque petit intervale libre entre deux par où le vin ſe puiſſe échapper ; car ſi on ſuppoſoit qu'ils fuſſent parfaitement joints & appliquez l'un à l'autre, il ne s'en écouleroit pas une goutte, mais il remonteroit dans l'entonnoir.

Or ni l'une ni l'autre de ces choſes ne ſe trouve dans nôtre hypotheſe ; car le ſang contenu dans les veines n'a garde de repouſſer celui qui vient des ar-

teres, dautant qu'il ne tend point de ſon côté, mais à l'oppoſite, où comme nous avons remarqué il trouve un chemin libre & facile, & qui s'élargit toûjours de plus en plus.

Secondement, en cas que les arteres & les veines fuſſent jointes par inſertion, il eſt hors de tout doute qu'elles devroient eſtre ſi exactement appliquées & ajuſtées les unes aux autres qu'il n'y eût aucun paſſage libre entre elles. Deplus l'air froid dans vôtre hypotheſe devroit favoriſer leur union & la rendre plus étroite & plus difficile à eſtre violée; car ſi l'air qui entre dans le poulmon preſſe la veine au deſſous, il la doit auſſi preſſer au droit de l'inſertion, & ſi l'application ou l'ajuſtement de ces vaiſſeaux eſtoit capable de contenir le ſang avant cette compreſſion de l'air,

il doit eſtre pareillement capable de le contenir aprés la compreſſion, puis qu'autant que la veine ſouffre de violence au-deſſous de l'inſertion, autant reçoit-elle de ſecours & de force par la compreſſion de ce même air froid pour ſe tenir & demeurer étroitement appliquée à l'artere: à quoi il faut encore ajoûter que le ſang de l'artere qui trouveroit de la difficulté & de la reſiſtance pour entrer dans la veine, rempliſſant l'artere plus que de coûtume, la preſſeroit de ſon côté contre la veine, & rendroit par ce moyen *le decolement* *pag.* 186. *de ces vaiſſeaux*, & ce pretendu dégorgement plus difficiles.

Vous m'allez peut-eſtre dire que le ſang de l'artere ne peut favoriſer & fortifier ſon étroite aplication avec la veine dans laquelle elle eſt inſerée, parceque

le froid de l'air qui resserre la veine, reprime en même temps le boüillonnement du sang en s'insinuant dans les rameaux de la veine arterieuse, qui accompagnent ceux de l'apreartere, avec lesquels on les voitpar tout entre-lassez.

Si vous le voulez ainsi, nous n'aurons point de dispute là-dessus ; car c'estoit une pensée qui m'estoit venüe : mais aussi vous remarquerez que cela empêchera que le sang ne soit porté dans la veine avec l'impetuosité que vous disiez, & qui causoit ce dégorgement.

Pour avancer un peu matiere & ne pas demeurer plus long-temps sur un même point, je veux bien que nonobstant tou-
page 186. tes ces difficultez *ces vaisseaux se decolent, & se deprennent l'un de l'autre*, je ne connois pas assez

de quelle nature peut eſtre cette colle qui les tient attachez pour entrer en diſpute avec vous : je vous accorde, donc que le ſang ſe puiſſe échapper des veines ou des arteres dans l'endroit que vous avez marqué : je me défie trop de mes lumieres pour croire que j'aye preveu tout ce qui pourroit favoriſer ſon évaſion : je ſuis perſuadé que ſi vous avez une fois entrepris de l'en tirer, vous avez l'imagination aſſez feconde & aſſez induſtrieuſe pour l'en faire ſortir par une autre voye ſi celle-là ne vous réuſſiſſoit point.

Mais quel avantage vous en reviendra-t-il quand vous lui aurez ouvert un paſſage pour ſortir des arteres ? Conſiderez-vous le chemin qu'il aura encore à faire pour arriver aux jointures ? De quelles machines vous aurez beſoin pour l'y faire aller ? Je

vous ai déja prié de nous marquer les conduits par où vous croyez qu'il puisse y estre porté, vous ne vous estes guere mis en peine de le faire, vous vous estes entierement reposé sur son agilité & sur son adresse. Avoüez que chez vous la goutte est un étrange personnage, à qui vous faites joüer des tours admirables : mais esperez-vous que tout le monde ait pour elle des sentimens aussi favorables que vous ? & qu'il soit d'humeur à se payer de la supposition que vous donnez pour toute réponse, quand vous dites qu'il est aussi facile à ce sang de s'en aller dans les jointures qu'à
pag. 29. la goutte *de passer tout d'un coup d'un pied à un autre ; qu'à un abcez de la main, & à une fluxion de poitrine de se vuider & décharger par le siege ; toutes choses que vous avez éprouvées, & dont vous*

dites avoir esté témoin? N'apprehendez-vous pas qu'on ne vous accuse d'avoir voulu prouver une chose obscure par d'autres qui le sont encore davantage? Voilà bien des propositions qui pourroient à peine passer pour problemes? travesties tout d'un coup en paradoxes. J'ai grand tort d'avoir dit qu'on ne trouvoit rien de nouveau dans vôtre systeme, puisque vous n'êtes pas seulement le premier qui ayez avancé ces propositions, mais encore selon toutes les apparences l'unique à qui elles soient venües dans la pensée; car pour le sault que fait la goutte d'un pied à l'autre aussi bien que l'abcez qui de la main se vuide par les selles, ce sont des choses qui ne se verront dans aucun Autheur; & pour ce qui regarde l'évacuation de la fluxion

de poitrine par le siege; bien que quelques sçavans Medecins en ayent douté, il n'y en a pas un qui comme vous lui ait cherché d'autres conduits que ceux des vaisseaux : cette nouvelle doctrine doit apporter un grand changement à la methode qu'on observe dans le traitement de la pleuresie & de l'inflammation de poulmon, & si les voyes sont si ouvertes depuis ces parties jusqu'au siege, ceux qui ont enseigné l'art de traiter ces maladies ont eu grand tort de défendre si expressement la purgation avant leur declin, puisque ce seroit sans doute le meilleur & le plus asseuré remede dans vôtre hipothese. Oseroit-on vous demander quelles sont les épreuves que vous avez faites pour découvrir de si rares évenemens ? & comment vous avez observé que

toutes ces humeurs s'écouloient ainsi par le siege, afin de nous encourager par vôtre exemple à faire la même recherche? Avez-vous fait ouvrir beaucoup de cadavres de personnes mortes de ces sortes de maladies? & dans tous ceux dont vous avez fait faire la dissection, avez-vous trouvé les traces encore pleines du pus de cet abcez de la main ou du sang qui fait la goutte? Nous sera-t-il permis de demeurer dans le doute à cause du sentiment contraire de tant d'habiles Medecins, jusqu'à ce que vous nous ayez plus pleinement informez, ou bien si nous passerons auprés de vous pour entêtez & pour opiniâtres si nous differons à vous croire sur ce que vous en avez dit? Lorsque Fernel nous asseure au contraire que l'humeur qui causoit la dou-

leur dans une jambe, quand elle est appaisée ou dissipée dans l'autre, n'est pas celle-là même qui affligeoit la premiere attaquée, mais une autre toute nouvelle. *Si quando dolori dextro succedit sinister, hunc non loci permutatio, sed nova defluxio parit.* Prendrez-vous nôtre incredulité & nôtre manque de déference à vos sentimens pour une injure ? Vous estes trop raisonnable pour nous traiter avec tant de rigueur : il se peut aussi bien faire que vous vous soyez trompé, que tant de sçavans hommes, & que (comme il n'est pas impossible qu'un malade ait un abcez dans les intestins, dans le même temps qu'il en a un autre à la main) vous ayez pris le pus de celui-là qui se vuidoit par les selles pour la matiere de celui-ci. Si cela étoit ainsi, & que vous n'eussiez pas

Lib. 10. Patholog. cap. 18.

eſté plus clair-voyant que les autres, il ne vous reſteroit plus rien pour juſtifier que vôtre ſang extravaſé du poulmon peut trouver un chemin dans les jointures. Que deviendra-t-il donc ſi ce paſſage lui eſt une fois fermé? Dites-nous s'il vous plaiſt qu'en ferez-vous? le laiſſerez-vous dans le poulmon? prenez garde au moins que vous ne le ſçauriez plus mal placer, & qu'il pourroit faire dans cet endroit de plus étranges ravages qu'en aucun autre.

Cependant tous les Medecins autant les anciens que les modernes, nous aſſeurent que la ſubſtance ſpongieuſe du poulmon eſt tres-propre à le retenir, & à s'en imbiber. Il eſt vrai auſſi qu'ils nous decouvrent une voye pour l'en tirer, laquelle eſt, & naturelle & facile; ſçavoir celle

des crachats : mais ce n'est pas celle que vous cherchez ; cette voye ne le porteroit pas dans le lieu où vous en avez besoin, ainsi elle ne vous seroit pas commode, il vous en faut une qui le conduise dans les jointures. Donnez-vous donc s'il vous plaît la peine de la chercher ; car je ne me sens pas assez d'industrie & de penetration pour en venir à bout: Je me trouve encore obligé d'implorer vôtre secours & vôtre assistance en cela pour pouvoir travailler avec plus de liberté & d'application à decouvrir la cause qui donnera au sang le mouvement qui lui est necessaire pour le conduire & le porter dans les jointures.

Mais je me trouve arrêté tout court quand je considere que le sang n'a de soi aucun mouvemēt,

& qu'il ne coule & ne circule dans les vaisseaux, que parce qu'il est cõtinuellement poussé par celui qui sortant du cœur le presse & l'oblige à lui faire place ; ainsi estant une fois hors de son chemin, que voulez-vous qui le fasse marcher ? pour moi je ne decouvre rien qui soit capable de produire cet effet. Venez donc, je vous prie, à mon aide, autrement j'abandonne la partie.

Vous ne me direz pas qu'il a son propre poids qui peut lui suffire dans ce besoin ; car il ne pourroit tout au plus lui servir qu'à le porter en bas, & à le faire tomber dans les jambes, (comme on dit des serositez qui s'estant échappées des vaisseaux, y commencent quelquefois l'hidropisie) pour y produire cette espece de goutte qu'on appelle

podagre : mais qui lui donnera la force de remonter par les épaules pour s'insinuer dans les bras & dans les doigts ? C'est ce qui passe ma conception, aussi bien que la pensée où vous estes, que ce sang s'échappe du poulmon sans y faire aucun ulcere, & que delà (quoiqu'il soit capable d'exciter des douleurs terribles quand il est arrivé dans les jointures) il passe neantmoins entre les membranes qui enveloppent les muscles sans faire aucun mal ni violence, & que sans s'y arrêter un seul moment, il se glisse à la sourdine jusqu'aux parties les plus éloignées avec une adresse, avec une agilité si grande, & d'un mouvement si prompt que la goutte le puisse gagner * incontinent aprés le repas lorsque *le sang est encore mêlé avec le chyle.*

* *pag. 59 & 60.*

Voici bien des deciſions dans une matiere aſſez cachée, leſquelles nous fourniſſent un vaſte champ de diſpute, il ne nous manque qu'une lumiere pour nous y conduire : mais parceque je ne me plais pas à marcher dans les tenebres, je les laiſſe à quiconque voudra les examiner à fond, je m'arreſte ſeulement à cette circonſtance du paſſage du ſang entre les membranes, auſquelles il ne cauſe aucune douleur, parceque j'y remarque quelque choſe d'aſſez ſingulier, aprés avoir lû vôtre explication du rhumatiſme, & la comparaiſon que vous en faite avec la goutte : *Sa cauſe*, dites-vous, *auſſi bien que celle de la goutte eſt le ſang échappé de ſes canaux, il ne differe d'avec elle que dans l'étenduë, & parcequ'il ne s'attache pas ſeulement aux jonctures, mais qu'il de-* page 53. & 54.

meure encore en chemin : c'eſt à dire à proprement parler que ce même ſang dans le même lieu fait de la douleur, & n'en fait point ſelon ſa volonté ou ſon caprice. Ne vous a-t-il pas paru admirable que la cauſe de ces maladies ſe joüaſt ainſi de nous, & que comme ſi elle s'eſtoit fait un empire abſolu dans nos corps elle ne s'y fit ſentir que quand, & où elle l'auroit pour agréable?

Il ne faut point ſe flatter ni ſe rendre la victoire trop facile : j'ai affaire à un homme qui ſçaura bien relever ce que j'aurai repris mal à propos, & m'avertir quand j'aurai mal entendu ſa penſée. Avant donc de paſſer outre voyons ſi j'y ſuis bien entré. Ne pourriez-vous pas me reprocher que je vous fais une difficulté que vous avez preveuë, & à laquelle vous avez amplement ſatisfait?

tisfait ? en disant *que la goutte s'insinuë dans les jointures, & que le rhumatisme ne s'y borne pas seulement, qu'il demeure en chemin, & qu'il se prend aux nerfs & aux membranes des muscles*; & dans un autre endroit, *quand cette humeur demeure encore engagée entre les membranes des muscles, elle fait le rhumatisme; mais lorsqu'elle distille goutte à goutte, & que coulant le long des membranes elle va seulement remplir les jointures ou des pieds ou des mains, elle forme ce qu'on appelle la goutte*: Enfin, *qu'une humeur chaude ou froide ne peut causer de douleur tant qu'elle est dans un mouvement direct*.

pag. 54.

pag. 130.

page 130.

Peut-on parler plus clairement, & ne faut-il pas avoir un esprit de chicane pour trouver à reprendre dans une explication si nette, dans laquelle vous n'avez

fait que suivre Fernel, qui n'a pas crû non plus que vous, que la pituite qui decouloit du cerveau dans les jointures dût se faire sentir dans les endroits par où elle passe ?

Je ne suis pas garant de ce qu'a dit Fernel, qu'il se soit trompé ou non, cela ne m'importe, rien ne m'oblige à le justifier : suffit que ce sang non plus que la pituite, telle que vous l'admettez pour cause de la goutte froide, ne puissent couler si subtilement & si adroitement dans les jointures qu'ils ne se découvrent & ne se fassent sentir dans les endroits par où vous voulez qu'ils passent : or c'est ce qui me paroît impossible ; car vous leur faites faire *une longue trace jusqu'aux jointures*, & une trace si bien imprimée, & si profonde qu'*elle ne s'éface jamais :* Or comment vou-

pag. 180. & 186.

sez-vous qu'une humeur grossiere telle qu'est un sang mêlé avec le chyle, une pituite épaisse & visqueuse se fassent ainsi un chemin par un endroit tres-sensible, & en écartant les membranes sans y causer aucune douleur? Que ne leur donniez-vous passage par *ces voyes ouvertes de tous sens* qui rendent le corps *transpirable de tous côtez* pour vous parer de cet inconvenient? ou du moins puisque (comme nous le dirons en son lieu) ces sortes de routes vous coûtent si peu à trouver, n'avez-vous pû en épargnant à la goutte la peine de s'en faire une, vous mettre à couvert de cette objection? Fernel me paroît avoir esté bien plus avisé que vous; car quoi qu'il n'eût pas besoin d'un chemin si libre & si dégagé pour sa pituite *claire & deliée* qu'il fai-

pag. 92. & 96.

pag. 152.

soit la cause de la goutte, il n'a pas manqué de lui supposer *des voyes larges & amples* : il connoissoit trop bien la sensibilité des parties pour s'imaginer que tant subtile & tant deliée qu'elle pût estre, elle fût pour cela capable de se tracer un chemin dans aucun endroit du corps sans y causer de la douleur; aussi, s'est-il bien donné de garde de le dire.

Les veritables causes d'une maladie doivent servir à expliquer tous les symptomes & tous les accidens qui la suivent & qui l'accompagnent: c'est pourquoi estudiant autrefois celles de la goutte, je cherchois d'où vient qu'elle a coûtume de commencer par les parties du corps les plus éloignées du cœur, & de remonter ensuite aux plus voisines; comme quand elle prend

aux pieds elle se jette d'abord sur le gros orteüil ou sur le talon, ensuite elle gagne le dessus du pied, puis elle monte au genoüil, & delà elle s'éleve aux cuisses; & quand elle s'attache aux mains, elle s'empare d'abord des doigts, puis elle gagne le poignet, delà elle se jette sur le coude, d'où elle monte aux épaules, & quelquefois se jettant sur les parties les plus nobles & les plus necessaires, elle met fin à la vie aussi bien qu'aux douleurs insupportables qu'elle traîne toûjours avec elle. En quoi il faut remarquer que ce changement de situation n'arrive que par succession de temps, & dans le cours de plusieurs années, comme si cette maladie se saisissoit d'abord des dehors du corps, duquel elle a dessein de s'emparer, pour aprés qu'elle s'y

sera une fois logée gagner pied pied les dedans.

Il me sembloit qu'on pouvoit rendre une raison assez plausible de cet évenement dans le sentiment de ceux qui croyent que la goutte n'est engendrée que par certaines ordures du sang, ou par une matiere saline & tartareuse portée dans les jointures par le moyen des arteres, & qui s'y échappe par les extremitez de ces vaisseaux; & qu'on pourroit fort bien dire que lors des premieres attaques de cette maladie, la nature estant encore forte & vigoureuse, c'est à dire le sang plein d'esprits chasse & pousse facilement jusqu'aux extremitez les plus éloignées les impuretez qui se trouvent mêlées avec lui : mais que dans la suite ayant perdu une partie de sa force par la vieillesse, ou par

les fatigues de pluſieurs accez réïterez ; ou bien encore cette matiere s'eſtant accruë par un mauvais regime de vivre que le malade aura gardé, le ſang affoibli & dépoüillé d'eſprits, ne pouvant plus luy donner le branle, & lui imprimer le mouvement neceſſaire pour gagner les extrémitez, eſt contraint de la laiſſer échapper en chemin.

La comparaiſon que je faiſois de la goutte avec quelques maladies de la peau, qui auſſi bien qu'elle naiſſent de certaines impuretez dont la maſſe du ſang ſe décharge, me rendoit cette explication plus vraiſemblable ; car nous voyons que ces ſortes de maux, par exemple la gratelle paroiſt d'abord au poignet & aux parties les plus éloignées du cœur, & gagne enſuite inſenſiblement celles qui en ſont plus voiſines.

Quoique la facilité que me promettoit vôtre ſyſteme m'ait d'abord flatté aſſez agréablement, cependant je ne ſçai par quel bonheur je ne me ſuis pas laiſſé ébloüir par l'éclat de vos belles promeſſes, & comment j'ai pû garder les mêmes meſures que j'ai toûjours priſes avant de me declarer pour aucune opinion: mais je me ſuis trouvé bien éloigné de conte quand j'en ai voulu faire l'application à cette effuſion de ſang hors du poulmon; car tout ce que vous en dites n'a ſervi qu'à me rendre ce phœnomene incomprehenſible & inexplicable.

En effet, ſi ce ſang ainſi échappé des veines ou des arteres du poulmon, eſtoit par ſon épanchement porté dans les jointures pour y cauſer la goutte, pourquoi paſſant le long des genoux &

& des coudes, ne s'y arresteroit-il pas avant que d'arriver aux orteüils & aux doigts, lorsqu'il n'y a encore aucune trace formée par où il puisse s'y rendre? & pourquoi aprés avoir choisi ces extrémitez si reculées pour le lieu de son sejour, les abandonneroit-il lorsque la voye qui l'y conduit est si large & si degagée pour aller faire sa residence dans ces autres jointures qu'il auroit d'abord méprisées?

Tout cela me semble assez difficile à concilier avec vôtre opinion, dans laquelle il paroît bien plus naturel que le sang qui n'a encore aucune voye preparée qui le determine à aucun endroit, se repose d'abord dans les jointures les plus prochaines qui sont un lieu propre à le recevoir, pour delà en gagnant du terrain avec le temps se faire in-

sensiblement un chemin pour arriver enfin aux plus éloignées; que de s'ouvrir d'abord un passage dans ce lieu écarté pour le quitter aprés qu'il sera bien ouvert & frayé par quantité d'accez réïterez : Ne pourroit-on avec raison vous demander un éclaircissement là-dessus, ou du moins vous prier d'accorder cela avec une proposition que vous posez
pag. 65. comme un principe, *que le sang sortant des vaisseaux suit toûjours les routes qu'il trouve frayées dans le corps?*

Non j'ai tort de toucher cette corde, puisque vous nous avez
pag. 19. averti qu'*on ne vous fist point cette demande;* il est vrai, j'en demeure d'accord, mais que voulez-vous, il est difficile de changer de methode. Or la mienne est de chercher dans un nouveau systeme plus de vrai-semblance & de

clarté que je n'en vois dans les anciens, & quand je ne la trouve point, je compte pour peine perduë & pour travail inutil tous les ſoins qu'on a pris d'ajuſter des hypotheſes à des effets avec leſquels on ne peut montrer qu'elles ayent le raport & la liaiſon requiſe & neceſſaire; outre que j'ai crû que cette demande ne pourroit paroître impertinente à un homme qui aſſeure qu'*il ſe fait une trace de ſang juſqu'aux jointures, laquelle s'élargit toûjours & ne s'efface jamais* : cette expreſſion n'eſt pas d'une perſonne qui cherche & qui ſoit dans le doute, mais d'un homme qui doit l'avoir veuë & remarquée dans pluſieurs diſſections anatomiques; auſſi ne deſeſperai-je pas que vous ne nous en donniez quelque jour la deſcription, qui ne doit pas eſtre moins utile que curieuſe.

page 186.

II. SECTION.

Ce que peut contribuer l'air froid à cette ſortie du ſang des arteres, pour avoir eſté reſpiré par la bouche & non pas par le neZ.

page 15.

S'IL eſt auſſi vrai que vous l'aſſeurez, *que la goutte entre dans le corps par la bouche*, & pendant le ſommeil, les Medecins ont eu grand tort juſqu'à preſent de s'étonner de la difficulté qu'il y a de s'en garentir, puiſqu'elle a l'adreſſe de ſi bien prendre ſes meſures,& ſon temps pour nous ſurprendre ; car enfin il en faut venir là, & quelque diligence qu'on puiſſe faire pour s'en défendre, on ne travaille

qu'à lui preparer une entrée plus libre, puisque les longues veilles nous disposent à un plus long & plus profond sommeil : une chose qui m'étonne au delà de ce qu'on peut dire, c'est la temerité de cette maladie qui ne respecte ni les Rois ni les Princes, qui comme nous avons remarqué avec Sidhennam y sont plus sujets que les autres ; car s'ils ne veillent, ils ont toûjours des gardes en sentinelle qui veillent pour eux. Aprés cela, il faut demeurer d'accord que cet ennemi du genre humain est du moins aussi hardi que rusé. Eh quoi se peut-il une plus grande hardiesse que de faire choix d'un passage dont le seul aspect est capable de donner de la terreur aux plus resolus ? Considerez-le un peu je vous prie, & voyez ce double rempart de lévres & de gencives,

ce fossé profond qui est entredeux, cette palissade de dents qu'on peut dire estre comme autant de pieux qui sont aussi durs & solides qu'ils sont aigus; cette langue pointuë toûjours tournée comme en faction contre l'ennemi; enfin cette grande caverne affreuse par son obscurité, & par les detours du larinx auquel elle aboutit: quelle resolution, quelle force & quelle grandeur de courage ne faut-il pas pour franchir un passage si bien gardé & si bien défendu?

Cependant vous faites cet honneur à la goutte de ne lui point donner d'autre entrée chez nous: mais ne pourroit-on pas sçavoir d'où elle vient, & où elle se met en embuscade pour faire son coup & gagner ce passage? c'est ce que je ne puis imaginer, à

moins que vous ne la faſſiez *tomber du ciel comme la pluye ou comme une maligne influence*, du moins cela me paroît-il auſſi vraiſemblable que de la faire naître d'un air trop froid pour avoir eſté plûtôt reſpiré par la bouche que par le nez. pag. 11.

Vous euſſiez bien pû vous épargner la peine & le ſoin de ramaſſer autant de preuves que vous avez fait pour montrer ce que peut l'air ſur nos corps par ſes bonnes & mauvaiſes qualitez: je vous aurois crû plus menager de vôtre temps, ſi au lieu de cela vous l'euſſiez employé à rechercher les moyens d'appuyer beaucoup d'autres propoſitions que vous avez miſes en avant, & qui en ont bien plus beſoin que celle-là, qui eſt auſſi ancienne que la Medecine, qu'on ne ſçauroit nier ſans s'expoſer à recevoir un

dementi de tous ceux qui en ont écrit, & qui d'une commune voix enseignent que l'air contribuë non seulement à la goutte, mais aussi à toutes les maladies du corps humain.

Silvius duquel nous avons cidessus emprunté le témoignage, asseure même qu'il n'y a rien qui contribuë d'avantage que l'air à retarder & avancer les accez de la goutte, *putamus*, dit-il, *liquorem in glandulis præparatum peccare primario in arthritide qui tandem aut sponte, aut ab externo errore in diæta, aëre in primis, aut potu commisso motus paroxismum novum producat nunc tardiùs, nunc citius repetentem.* C'est pourquoi si vous n'aviez pretendu nous faire entendre autre chose nous n'aurions pas sujet de vous faire de grands remercimens des peines que vous vous estes don-

Tract. de arthrit. art. 35.

nées, parce que vous ne nous auriez rien appris de nouveau.

Je ſçai bien que vous avez eu en veuë de faire ſervir ce raiſonnement à autre choſe ; mais je ne conçoi pas bien l'application que vous en voulez faire à la propoſition dont il s'agit maintenant, qui a pourtant donné occaſion à tout ce long préambule ; car bien que je demeure d'accord avec vous & avec tous ceux qui ont quelque connoiſſance de la Medecine, que l'air fait des impreſſions tres ſenſibles & tres remarquables ſur toutes les parties de nôtre corps, & particulierement ſur les poulmons, & que je reconnoiſſe avec Silvius qu'il eſt une des principales cauſes qui amenent la goutte, & qui en avancent les accez, je ne laiſſe pas de douter qu'il concourre davantage à l'effet que vous lui at-

tribuez, que la saignée feroit à certaines maladies pour avoir esté pratiquée de la main droite plûtôt que de la main gauche du Chirurgien, ou (s'il m'est permis de me servir de cette façon de parler populaire & triviale) que tout ce qu'on appelle en commun proverbe onguent miton mitaine.

Non je ne vois pas que l'air respiré par la bouche plûtôt que par le nez puisse servir à faire sortir le sang des arteres du poulmon, je n'en croirai jamais rien que vous ne me l'ayez prouvé en bonne forme & par de solides argumens.

Il faut avoüer que l'entendement humain a des bornes bien étroites, que ses veuës sont bien courtes, ses raisonnemens vains & ses lumieres mêlées d'étranges tenebres; quiconque le regarde

sans prevention, & dépoüillé de tout sentiment d'amour propre, diroit que Dieu s'est voulu joüer de lui dãs ses moindres ouvrages, & que les plus petits objets qu'il a placez devant nos yeux ne sont que pour l'avertir de sa foiblesse & de son impuissance. Quel sujet d'humiliation pour ces sçavans presomptueux toûjours occupez de la noblesse de leurs ames, & comme enyvrez de la sublimité de leur esprit, de voir que non seulement les yeux de nôtre entendement n'ont pas moins de peine que ceux de nôtre corps à s'élever jusqu'aux cieux pour en considerer la nature & les vertus, mais qu'ils ne peuvent même penetrer jusqu'à celle des choses les plus petites & les plus familieres! Et qu'est-il besoin d'autre preuve pour confondre leur vanité, & ra-

battre leur orgueil, que de considerer que depuis le commencement du monde toute l'étude & toute l'industrie de l'homme, & tous les efforts de sa raison, n'ont pû parvenir la à connoissance de la chose du monde la plus claire & la plus évidente? car qui a-t-il de plus present à nous que nous-même, & dans nous de plus commun & de plus remarquable que la respiration, & comme on dit ordinairement de plus visible dans le visage que le nez? Cependant si nous sommes obligez de vous en croire, on n'avoit point connu jusqu'à present les usages de celui-ci, ni la maniere dont se fait celle-là.

Les Medecins & les Anatomistes les plus éclairez avoient crû jusqu'à ce jour que le nez estoit l'organe de l'odorat, que tous ses usages estoient de donner

passage à l'air, aux odeurs, aux excremens du cerveau, & d'aider à former la parolle ; ils avoient consideré la bouche comme necessaire pour parler, boire, manger, cracher, & pour défendre les dents & les autres parties interieures des injures de l'air, & ils avoient jugé que l'un & l'autre contribuoient beaucoup à la beauté du visage ; pas un d'eux ne s'étoit encore apperceu que le nez fût particulierement destiné pour donner à l'air ce temperamment si important & si necessaire à la respiration ; cependant vous pretendez aujourd'hui les convaincre en cela d'ignorance.

Ils vous doivent avoir une grande obligation de ce qu'aprés la faveur singuliere que vous a fait l'Auteur de la nature de penetrer si avant dans les secrets de

ſes ouvrages, vous voulez bien leur faire part des miſteres qu'il vous a revelez.

Je ne doute point qu'avant de communiquer au public une ſi belle obſervation échappée à l'exactitude des Anatomiſtes les plus adroits, vous n'ayez pris toutes les meſures les plus neceſſaires, & que le compas à la main vous n'ayez mille fois meſuré la diſtance du nez & de la bouche au poulmon.

Quoiqu'il en ſoit, vous avez remarqué que l'inégalité du chemin que faiſoit l'air entrant par la bouche pour arriver aux poulmons, eſtoit aſſez conſiderable pour cauſer infailliblement la goutte : il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque vous l'aſſeurez ſi poſitivement. *

* *page* 17. 80. 89.

En verité cela me paroît admirable, non je ne me fuſſe jamais

imaginé que ſi peu de choſe puſt produire un ſi notable effet : on a bien raiſon de dire qu'il ne faut rien du tout negliger en Medecine, & que les moindres accidens nous fourniſſent quelquefois des indications de grande importance ; car à bien meſurer les choſes, de combien de lignes la diſtance du nez au poulmon peut-elle bien exceder celle de la bouche, & neanmoins ce peu d'eſpace vous a ſervi à trouver un remede certain, *& un ſi excellent preſervatif, que quiconque l'obſervera exactement peut s'aſſeurer qu'elle ne reviendra plus.* pag. 80.

Je croi que vous n'avez pas manqué d'obſerver que les gens camus ſont bien plus ſujets à cette maladie que ceux que la nature a favoriſez d'un long nez, c'eſt une ſuite neceſſaire de vôtre premiere obſervation, car le nez ne

sçauroit estre le moins du monde plus court ou plus long, que cet excez, ou ce défaut de longueur ne soit plus considerable que celui de la distance qui se trouve entre le nez & la bouche à l'égard du poulmon : je m'attendois à voir cette remarque dans vôtre Dissertation, & j'ai esté surpris que vous ne l'ayez pas mis en ligne de conte; mais vous nous l'aurez peut-estre reservée pour servir d'augmentation à une troisiéme édition.

Ma curiosité me porte aussi à sçavoir si ce vieillard* que les hemoroïdes & la goutte visitoient alternativement, respiroit aussi alternativement par la bouche & par le nez; cette observation me sembloit encore fort à propos: au défaut de celle-là, en voici quelques-unes que j'ai peine à accorder avec vôtre systeme.

* page 66.

J'ai

J'ai tiré la premiere de cet endroit de vôtre Dissertation, *lorsque dans un âge avancé, & dans un temperamment affoibli, l'on respire aprés s'estre échauffé un air froid comme est celui de la nuit, & même celui du jour dans une saison froide, sur tout lorsqu'on le respire par la bouche qui le porte tel qu'il est, & sans changement dans le poulmon, il est infaillible qu'on gagne la goutte.* page 17.

Je voudrois bien sçavoir pourquoi cette circonstance d'un âge avancé, aussi-bien que celle de 40. ans passez que vous demandez en un autre endroit * le sang * page 70. dans la vieillesse seroit-il plus petillant, plus subtil & plus spiritueux, & partant plus disposé à s'échapper des arteres pour s'aller placer dans les jointures, & y porter la goutte ? Mais vous nous avez appris le contraire,

& vous nous enseignez aussi-bien que Juvenal, que le *sang est refroidi dans la vieillesse*.

page 63.

Minimus gelido jam corpore sanguis Febre calet solâ.

Ne seroit-ce pas aussi parce que les vaisseaux dans un âge avancé, ou aprés 40. ans seroient moins fermes, moins serrez, & moins étroitement *collez* ensemble? mais je n'y trouve aucune apparence, nos corps ont en cela une parfaite ressemblance avec ceux des autres animaux. Or il n'est pas que vous ne sçachiez ce proverbe, plus vieille est la beste plus elle est dure : d'où cela pourroit-il donc provenir? sans doute c'est de la contraction & du racourcissement qui se fait du nez aussi bien que des autres membres de nos corps avec l'âge.

page 186.

Contrahimur miroque modo decrescimus ipsi,
Diminui nostri corporis ossa putes.

Car enfin puisqu'une si petite inégalité dans la longueur de ces organes, je veux dire du nez & de la bouche, fait une disproportion capable de produire un effet si surprenant, il n'est pas possible que l'inégalité du nez avec lui-même, qui naist de cette contraction ne produise quelque chose de tres-remarquable.

Ce qui m'a donné occasion de faire une seconde observation dont je vous fais part, ç'a esté une Dame chez laquelle je fus mandé pour un accez de goutte tres-violent, dont elle fut attaquée les derniers jours de la canicule pendant une chaleur brû-

lante qui duroit la nuit aussi bien que le jour. Je lisois pour lors vôtre Dissertation : c'est pourquoi j'admirai d'abord la temerité qu'avoit euë la goutte d'attaquer cette Dame dans un temps auquel elle ne devoit prendre aucun logement dans nos corps qui avoient pour sauve-garde la chaleur excessive qui régnoit dans l'air : mais je fis reflexion à l'éclaircissement que vous avez donné sur cette difficulté en nous avertissant qu'il n'y a aucun temps qui puisse nous mettre à
page 77. couvert de ses insultes, qu'*il n'est pas necessaire pour luy donner entrée chez nous que l'air soit devenu plus froid, qu'il suffit qu'on se soit extraordinairement échauffé : l'air qui estoit assez temperé pour une saine respiration, sans aucun réel changement de sa part, devient tout*

d'un coup trop froid, même dans les chaleurs de l'Eſté, pour un poulmon échauffé, & peut donner la goutte par ce refroidiſſement où l'on paſſe d'une extremité à l'autre, &c.

Cela m'engagea à interroroger ma malade ſur les exercices qu'elle avoit faits les jours precedens : ſa réponſe augmenta ma ſurpriſe ; car elle m'aſſeura que depuis plus de huit jours elle n'eſtoit ſortie de chez elle que pour aller à la Meſſe, qu'elle n'avoit fait aucun exercice violent, & que ce n'eſtoit pas une choſe extraordinaire pour elle de ſe voir attaquée de la goutte dans une pareille ſaiſon.

Mais on deguiſe ſi ſouvent la verité aux Medecins pour s'excuſer de la part qu'on a ordinairement dans les cauſes de ſes

maladies, que je ne sçai si nous lui devons ajoûter foi, quoique d'ailleurs ce soit une fort bonne femme assez franche & sincere ; le mensonge & le deguisement sont devenus si fort en regne, & si fort à la mode, que ceux-là même qui ont la reputation d'estre sages & vertueux ne font aucun scrupule de cacher ou deguiser la verité, sur tout en des choses de peu d'importance, & qui ne semble apporter aucun prejudice au prochain : vous ferez donc tel cas que vous vous voudrez de cette observation, qui seroit pourtant tout-à-fait digne de remarque, si elle estoit appuyée sur un témoignage à qui les loix & la coûtume donnassent une plus grande autorité.

Ne nous y arrestons donc pas plus qu'il ne faut, crainte qu'elle ne nous fist oublier une troisiéme

qui est establie sur un fondement plus certain & plus important, & qu'on ne peut sans temerité revoquer en doute, puisque c'est sur le raport des Medecins * qui ont examiné la goutte de plus prés, c'est à dire avec plus de soin & d'exactitude, & qui l'ont pour ainsi dire suivie à la piste dans tous les simptomes, & tous les accidens qui l'accompagnent.

* *Sidhennã tract. de Podan.*

Or il nous ont remarqué que le temps le plus ordinaire des accés de la goutte n'est point le plus froid de l'année, mais plûtôt le commencement du primtemps & de l'automne, qui sont comme vous sçavez des saisons assez temperées. *Dolores podagrici vere, & authumno fere moventur*: cependant j'en aurois jugé tout autrement suivant vôtre systeme, & je me serois persuadé qu'il

Hyppocr. Aphor. 55. sect. 6.

n'y auroit deû avoir de gouteux que dans le fort de l'hyver : j'aurois pareillement juré que cette maladie devoit eſtre familiere aux gens de village, & tout-à-fait inconnuë aux gens de Cour & aux gens de Ville ; car à vôtre avis ce villageois pendant tout un hyver couché dans un grenier ouvert de tous côtez, où il
page 65. dort *ſeculierement en ronflant*, ne reſpire-il pas quoique par le nez, un air bien plus froid, & moins proportionné à la chaleur de ſon poulmon, que cet homme de qualité couché ſur le duvet, muni contre le froid d'un double contour de rideaux bien étoffez, dans le fond d'une alcove d'une chambre bien fermée, & dans laquelle on entretient un bon feu nuit & jour?

Aprés cela je vous laiſſe à penſer ſi la reſpiration d'un air froid,

sur tout lorsqu'elle est faite par la bouche plûtôt que par le nez, est la cause qui contribuë davantage à nous dōner la goutte, & de telle maniere qu'elle puisse passer pour une nouvelle decouverte de la veritable cause de cette maladie.

Je prevois que vous me direz que je n'entre pas dans vôtre pensée, ou que vous m'accuserez d'avoir separé deux choses que vous avez jointes ensemble, & d'avoir attribué l'effet entier à ce qui fait peut-estre la partie la moins principale de la cause. En un mot, que vous ne considerez pas seulement la longueur du nez & de la bouche, mais aussi leur largeur, & que c'est autant du défaut de cellecy que de celle-là que vous pretendez que vienne cette mauvaise preparation de l'air qui entre dans le poulmon; *parce*, *page 16*

dites-vous, *que le passage du nez estant plus long & plus estroit change la figure & la situation des parties de l'air qu'on respire, & par ce changement il le tempere, & le met en estat de servir à l'usage qu'en doit faire la nature:* mais quand nous laisserions la longueur de ces passages du nez & de la bouche, sur lesquels vous ne pouvez disconvenir que vous n'ayez fait un fond tres-considerable, vôtre pensée ne seroit pas receuë sans opposition & sans contredit ; car en premier lieu pour convenir avec vous que ce passage, quelqu'étroit qu'il puisse estre, soit capable de changer la figure des parties de l'air, il seroit fort à propos que vous eussiez declaré vôtre sentiment touchant la solidité des parties de l'air, dautant que si vous raisonniez avec quelqu'un qui fût

du ſentiment d'Epicure, & qui crût que tout eſt composé d'atomes d'une ſolidité telle qu'il la leur a attribuée pour en faire les principes de tous les corps, il vous niroit fort bien que non ſeulement ce paſſage étroit du nez, mais que rien au monde ſoit capable d'apporter aucun changement à la figure des parties, puiſque de ſoi & de leur nature elles ſont d'une ſolidité qui ne peut ſouffrir de diviſion ni de changement.

Vous ne ſeriez pas mieux venu auprés d'un Carteſien, & je doute que vous en puſſiez trouver qui vous paſsât aisément cet article; car quoique chez eux la ſolidité ne ſoit pas de l'eſſence des parties de la matiere, elle eſt neantmoins dans leurs principes, & plus grande & plus ferme que celle du diamant: ainſi

un Cartesien doit avoir de la peine à concevoir avec vous que le canal du nez soit assez fort & assez ferme pour rompre quelque chose de ces parties de l'air, & leur faire changer de figure sans en estre aucunement blessé.

Je sçai que vous estes un homme d'expediens, & d'une prévoyance à ne vous pas contenter d'une seule corde à vostre arc, mais à vous munir de plus d'une ressource pour le besoin, si bien qu'au cas qu'on vint à former contre vous cette contestation, vous pourriez vous retrancher à dire que si le passage du nez pour estre étroit, ne peut rien pour changer la figure des parties de l'air, il pourra du moins en changer la situation & l'arrangement, ce qui suffit pour lui ôter quelque de-

gré de froidure, & par ce moyen pour le rendre plus propre à eſtre receu dans une poitrine échauffée ſans la bleſſer, & ſans y cauſer les ravages que vous avez remarqué qu'il y fait quand il y arrive ſans aucun temperamment, & ſans aucune modification de parties.

Si vous n'avez point d'autre repartie, je ne vous trouve pas fort à couvert, vous aurez encore des aſſauts à ſoûtenir, contre leſquels je ne prevois pas qu'elle ſoit capable de vous défendre.

En premier lieu, il ſera facile de vous attaquer par vos propres armes, & de vous oppoſer la remarque que vous avez faite, que ceux *qui ont le haut du nez eſtroit par leur premiere conformation doivent eſtre plus ſujets à la goutte que les autres ; parce que* pag. 63.

les vapeurs de la digestion en bouchent plus aisément le passage, & qu'estant obligez d'ouvrir la bouche pour respirer, ils donnent entrée à un air intemperé, &c. Accordez-vous s'il vous plaît avec vous même ; car si le canal du nez pour estre plus étroit que la bouche, est plus commode pour la respiration, & pour changer l'arrangement des parties de l'air, & lui donner par ce moyen le dégré de chaleur qui est necessaire pour s'accommoder à celle du poulmon, d'où vient qu'étant plus étroit & plus resserré, il rend plus sujet à la goutte? Il semble au contraire que suivant vôtre raison, il devroit estre plus propre à donner aux parties de l'air une disposition plus convenable, & plus proportionnée à la chaleur d'un poulmon échauffé, ou du moins que si

l'ouverture du nez doit eſtre aſſez ample pour donner à l'air une entrée auſſi libre que celle qu'il trouve par la bouche, faute de laquelle la bouche doive faire ſes fonctions, vôtre remarque ſe trouvera fort inutile, ou tout au plus elle ne ſervira que pour nous avertir de la bienſeance & de la bonne grace qu'on doit garder dans la reſpiration.

Je crains que ma longueur ne vous ennuye, mais vous remarquerez s'il vous plaît que j'en ſuis à l'endroit le plus curieux de vôtre Diſſertation, & qui fait tout le fondement & l'appuy de vôtre ſyſteme : c'eſt pourquoi je ne me ſçaurois reſoudre à le quitter que je ne vous aye auparavant propoſé tout ce que j'en penſe.

Je reconnois donc avec vous que la grandeur du paſſage par

où l'air entre dans nos poulmons doit ſervir à le rendre plus ou moins chaud : mais de ce principe je pretens qu'on doit tirer une conſequence tout oppoſée à la vôtre; c'eſt à dire que l'air reſpiré par le nez doit eſtre notablement plus froid que quand il eſt attiré par la bouche. Voici ſurquoi je l'appuye.

Il eſt certain, & c'eſt un fait prouvé par experience, que plus nous ſerrons les lévres pour faire ſortir l'air de nôtre bouche, plus nous le rendons froid : je croi donc qu'il en doit eſtre de même de celui que nous attirons par la reſpiration (du moins je ne decouvre aucune raiſon qui m'oblige d'en juger autrement) & que generalement parlant, plus le paſſage par lequel l'air s'inſinuë dans quelque lieu eſt étroit, plus il rend l'air froid:

d'où vient que l'air qui se glisse par la fente d'une porte & d'un chassis, ou par le trou d'une serrure est d'un froid bien plus penetrant & plus sensible, & nous incommode bien davantage que celui qui entre par une porte ouverte; c'est aussi pour cela même que l'air poussé avec un soufflet est d'autant plus froid que son ouverture est étroite.

Que si vous souhaittez en sçavoir la raison, vous l'apprendrez des nouveaux Philosophes qui ont pris un soin tout particulier de nous faire connoître la nature du chaud & du froid par l'explication de la plûpart des effets sensibles qu'on attribuë à l'un & à l'autre.

Ils vous diront que la chaleur consiste dans le mouvement des parties de la matiere dont les corps sont composez, mais

dans un mouvement circulaire de ces petites parties autour de leur centre, dans un mouvement qui les écarte les unes des autres, & les rapporte vers le lieu d'où elles étoient parties, enfin dans un mouvement confus & ſemblable à celui d'un tourbillon : ſi bien que tout ce qui interromp, & qui fait ceſſer ce mouvement diminuë la chaleur & produit le froid.

Car le froid dans le ſentiment de ces mêmes Philoſophes conſiſte dans le repos que les particules de la matiere gardent les unes auprés des autres, & dans un mouvement lent, direct & oppoſé à celui auquel nous avons attribué la chaleur.

Il eſt fort aiſé ſuivant ces principes, par leſquels on explique aſſez commodement la nature, les effets & les differentes eſpe-

peces de froid & de chaud, de connoître que l'air qu'on reſpire par le nez doit eſtre plus froid que celui qu'on reſpire par la bouche, puiſque ſon ouverture plus étroite doit reſſerrer & raprocher les parties de l'air les unes des autres, & empêcher par ce moyen la liberté qu'elles auroient de circuler & de piroüetter, & partant pour peu de reflexion qu'on faſſe au fondement ſur lequel vous avez établi vôtre ſyſteme, on decouvre viſiblement qu'il eſt non ſeulement chancelant & ruineux, mais qu'il n'a pas la moindre apparence de verité; qu'au contraire il eſt tout-à-fait oppoſé au bon ſens & à l'experience.

Pour vous en convaincre tout-à-fait vous-même je ne vous demande qu'un petit quart d'heure d'attention, je ſçai qu'on ne ſçau-

roit en trop peu demander à une personne qui doit estre fatiguée d'avoir passé & repassé une même matiere dans son esprit pendant tant d'années : mais aussi si peu de chose ne vous doit pas rebutter ; & vous auriez peine à vous défendre de prevention, & d'entestement si vous refusiez de vous défaire à si peu de frais d'un prejugé de tant d'années.

Laissez si vous voulez à part tout ce que je viens de vous representer pour considerer seulement la longueur de l'apre artere depuis le poulmon jusqu'au larinx que tous les Anatomistes ont reconnu pour un des principaux organes de la respiration: comparez ce canal & sa longueur avec celui du nez, & dites-nous aprés sincerement & de bonne foi si la proportion de l'un à l'autre est assez juste pour

nous obliger de croire que l'air pendant le temps qu'il ſejourne dans l'un & dans l'autre, avant que d'arriver au poulmon, doit lui faire recevoir une plus grande alteration dans celui-ci que dans celui-là ; & pour juger avec une plus parfaite connoiſſance de cauſe, de tout ce qui peut changer l'arrangement des parties de l'air, & ne rien attribuer au nez que ce qui lui convient, n'oubliez pas de jetter les yeux ſur la ſtructure du larinx, je ne vous demande que cette reflexion pour ſouſcrire aprés à tout ce que vous en direz.

Je pourrois ajoûter que la reſpiration eſtant une fonction purement animale, elle ne dépend que des mouvemens qui ſe paſſent chez nous independamment de l'application de nôtre ame & de l'empire de nôtre volonté,

& qu'elle n'est jamais mieux conduite que quand nous n'y faisons aucune reflexion : si bien que lors qu'au défaut des narines nous sommes obligez de respirer par la bouche, la bouche ne s'ouvre qu'autant qu'il faut pour laisser passer l'air de la même maniere & avec le même changement qu'il recevroit s'il entroit par le nez ; que les dents, la langue, tout lui sert pour cet effet : mais comme j'ai promis de ne vous point fatiguer, je laisse tout cela pour quiconque voudra examiner la chose de plus prés, encore un coup je croi qu'il suffit d'avoir fait la comparaison que je vous ai demandée.

Si j'avois affaire à un autre qu'à vous, je lui dirois encore que le temperamment que reçoit l'air vient particulierement de son mélange avec celui qui sort du

poulmon, avec lequel il ſe mêle avant même qu'il ſoit receu dans la bouche, & tout le long de la trachée artere : j'emprunterois même vos parolles pour me mieux faire entendre, lorſque vous dites que l'*Auteur de la nature a fait paroître une admirable ſageſſe à l'égard du rafraichiſſement du cœur, & que pour le menager il n'a pas voulu que l'apre-artere étendiſt ſes rameaux juſqu'au cœur, & qu'elle y portât l'air tout d'un coup, mais qu'il l'a terminée au poulmon où l'air ſe tempere, & prend une chaleur proportionnée au beſoin de la nature.* page 23.

Car vous me ſemblez avoir bien mieux expliqué en cet endroit que dans celui où vous vous ſervez du canal du nez, comment l'air ſe tempere en paſſant par l'apre-artere & par ſes rameaux : quand j'applaudis

à cette explication, je n'y comprens pas l'exemple *de la bouillie* ibid. *trop chaude qui perd cette ardeur dans la bouche de la nourrice, & se racommode pour la bouche de l'enfant*; je n'approuverois pas cette methode, & je me trompe si elle est fort en usage chez les personnes qui aiment la propreté, & qui la veulent dans le manger de leurs enfans : mais si vôtre remarque n'est pas tout-à-fait juste, ce n'est pas une chose dont on vous doive blâmer, vôtre estat vous dispense de la connoissance de cette partie de Medecine qui concerne les nourrices.

Pour revenir à nôtre propos, je croi que mettant toutes ces raisons à part, vous avoüerez que vous avez pris le change, & que si on est contraint d'ouvrir la bouche pour respirer quand le poulmon

poulmon eſt par trop échauffé, c'eſt plûtôt parce que l'air qui paſſe par le nez eſt trop froid que trop chaud, & qu'il n'a pû dans ce paſſage recevoir ce temperamment de chaleur qui lui eſt ſi neceſſaire.



Q

SECTION III.

Dans laquelle on examine les trois differentes manieres deſquelles ſe ſert l'Auteur de la Diſſertation pour faire connoître comment l'air froid porté dans un poulmon échauffé eſt cauſe de la goutte.

PLus une propoſition eſt certaine & évidente, moins a-t-elle beſoin de preuves, parce que la verité eſt à l'égard de l'entendement, ce que la lumiere eſt à l'égard des yeux de nôtre corps, c'eſt à dire qu'elle ſe fait connoître par elle-même. Aprés cela je ne m'étonne pas qu'ayant avancé un ſyſteme ſi extraordinaire, & qui paroît ſe dementir

en toutes ſes parties, vous ayez tenté tant de moyens pour lui donner quelque probabilité, & quelque vrai-ſemblance.

Une autre raiſon m'a fait encore entrer en défiance, & douter de l'infaillibilité de vos pretenduës decouvertes ; ſçavoir la maniere chancelante & indeterminée avec laquelle vous donnez ces trois explications de l'effuſion du ſang des arteres du poulmon cauſée par la fraîcheur de l'air reſpiré par la bouche.

Je devrois pour garder exactement la methode que je me ſuis preſcrite, rapporter ces trois differentes explications l'une aprés l'autre pour vous propoſer mes doutes & mes difficultez ſur chacune : mais je trouve que c'eſt une affaire déja faite ; car en vous montrant que le ſang arteriel n'eſtoit pas la matiere de la gout-

te, j'ai par occaſion & par avance détruit la troiſiéme : ſi bien qu'ayant vous-même rejetté les deux autres comme deffectueuſes & inſoûtenables, vous avez coupé pied à tout ce que j'aurois pû dire de l'une & de l'autre : deſorte qu'il ne me reſte plus rien du tout de ce que j'avois entrepris de de vous propoſer ſur les cauſes que vous donnez à la goutte chaude.

De plus ayant attaqué vôtre principe, & montré que cette preparation que l'air doit recevoir dans le nez, eſt tout-à-fait chimerique, vous n'en pouvez tirer de conſequence qui ſoit d'aucune conſideration & d'aucune importance.

Paſſerons-nous donc ſi legerement les deux autres explications dont vous vous eſtes ſervi pour

montrer de quelle ſorte l'air que nous reſpirons peut contribuer à nous donner la goutte, ou à en avancer les accez? Sont-elles ſi peu conſiderables qu'elles ne meritent pas même une ſeule de nos reflexions ? Si cela eſtoit, vous ne leur euſſiez pas donné place dans vôtre ouvrage.

A vous dire le vrai, quand je les examine, je ne puis approuver que vous les ayez ſi facilement rejettées pour vous attacher à la troiſiéme qui n'a pour moi ni charme ni agrément, veu qu'au contraire les deux autres me paroiſſent tres-commodes pour arriver à la connoiſſance d'une maladie auſſi obſcure & auſſi cachée qu'eſt la goutte : mais quoi, c'eſt une choſe ordinaire de paſſer cent & cent fois ſur ce qu'on cherche ſans le reconnoître, ſur tout lors qu'on le fait avec em-

pressement, & qu'on a l'esprit occupé de quelqu'autre chose.

Peut-estre aussi ne cherchiez-vous pas tout ce qui pouvoit avoir quelque raport avec les causes de la goutte? Suivant toutes les apparences vous vouliez quelque chose de nouveau & d'extraordinaire; cela ne vous l'a pas paru, & c'est peut-estre ce qui vous l'a fait negliger : cependant je croi vous pouvoir montrer qu'il vous eût esté plus aisé & plus avantageux de vous y attacher, que de donner la gêne & la torture à vostre esprit pour prouver une chose qui renferme tant d'absurditez & de contradictions.

N'attendez pas que je vous montre que ces deux explications puissent servir à prouver cette effusion du sang des arteres du poulmon, & son passage

dans les jointures, c'eſt une choſe impoſſible & qui n'a nulle apparence de verité : vous devez eſtre content, & me ſçavoir gré ſi je vous fais connoître que le nître de l'air qu'on reſpire, ou les vapeurs du ſerain avec leſquelles il ſe trouve quelquefois mêlé, peuvent apporter une mauvaiſe diſpoſition dans le ſang qui le rend propre à contribuer à la goutte, ce ſera toûjours faire valoir vos penſées, & je croi ne vous pouvoir mieux montrer que parlà que je n'agis point dans un eſprit de contradiction, mais dans la ſeule veuë de découvrir la verité.

Je n'aurai pas tant de peine à venir à bout de mon entrepriſe que vous pourriez bien croire; car s'agiſſant de deux propoſitions que vous avez mis en avant, il me ſuffit pour leur donner du

poids & de la force, de resoudre les difficultés qui vous ont empêché de vous y arrester, supposant avec justice qu'une personne sçavante & judicieuse ne se sera pas servi d'un moyen pour expliquer une chose, qu'elle n'y ait trouvé quelque raport fondé sur de bonnes raisons, qu'elle aura neantmoins jugé à propos de passer sous silence.

Venons au fait. La premiere maniere ou hypothese dont vous vous estes servi pour expliquer comment l'air froid receu dans le poulmon estoit capable de
pag. 36. donner la goutte, *c'est parce que le nitre dont l'air est plein entrant dans le poulmon sans changer de figure, & dans toute sa force, fermente le sang dans ses vaisseaux, & l'en fait sortir ainsi boüillonnant par les extremitez des arteres qui aboutissent aux jointures.*

J'aurois

J'aurois ſouhaitté pour vous auſſi bien que pour moi, que vous euſſiez pouſſé plus loin cette penſée, laquelle avoit cela de commode, qu'elle vous ôtoit de l'embarras de chercher un chemin qui aboutit aux jointures: ce qui n'eſt pas une petite affaire, comme je croi vous l'avoir montré. Voions maintenant ſi l'inconvenient qui vous a fait quitter cette explication eſt aſſez conſiderable, & plus grand que l'avantage que je viens de vous propoſer.

Si le nitre de l'air cauſoit la goute, dites-vous, comme l'air en eſt toûjours plein, *il devroit produire également la goutte en tous ceux qui le reſpirent*; ce qui n'arrivant pas néanmoins, *on ne voit pas comme on pourroit attribuer au nitre un effet qui peut ſi ſouvent en eſtre ſeparé.* Voilà à *pag. 56.*

quoi se reduit tout l'inconvenient que vous avez trouvé dans cette premiere explication : mais de grace en quoi trouvez-vous cet argument si pressant qu'il ne puisse avoir de réponse ? Ou s'il vous paroît si convainquant pour ce qui regarde le nitre dont l'air se trouve quelquefois rempli, comment avez-vous passé si legerement pardessus, quand vous avez fait choix de l'opinion que vous avez embrassée ? Seroit-il possible que vous ne vous fussiez pas apperceu qu'il la combat du moins aussi fortement que celle-là ? & que vous ne vous fussiez pas dit seulement une fois, si l'air froid qu'on respire estoit capable de causer la goutte, il devroit la produire également dans tous ceux qui le respirent ? Je m'asseure que si vous en eussiez usé ainsi aprés avoir esté aussi

delicat & circonspect pour cette premiere explication du boüillonnement du sang causé par le nitre de l'air, vous n'eussiez pas donné dans la troisiéme avec tant d'empressement & de precipitation.

Pour ce qui regarde le nitre de l'air, on sçait que non seulement il n'en est pas toûjours également chargé & rempli, mais deplus qu'il est souvent mêlé avec beaucoup d'autres corpuscules qui en émoussent la pointe, & en empêchent l'activité : Si vous vous fussiez donné la peine de lire Silvius & Vvillis qui traitent assez au long de la maniere avec laquelle le nitre de l'air concourre à la respiration, vous y eussiez trouvé cette réponse & beaucoup plus de moyens qu'il ne vous en falloit pour resoudre

cette legere objection, qui fera dire à quiconque voudra l'examiner, que vous vous estes effrayé de vôtre ombre.

Encore si vous aviez esté arrêté par la contrarieté des sentimens de Silvius & Vuillis touchant l'effet du nitre de l'air dans la respiration, auquel Silvius attribuë de rafraichir le sang des poulmons, & que Vuillis fait servir pour l'allumer; si pour n'avoir pas voulu entrer dans cette difficulté ni prononcer entre deux Auteurs si celebres & si fameux, vous eussiez quitté cette explication, cela auroit au moins passé pour un digne effet de vôtre modestie: mais vous n'avez point fait de difficulté de vous declarer pour le sentiment du dernier: Que pouvons-nous donc conclure autre chose, sinon que vous avez trop facilement quitté la partie,

& qu'on avance quelquefois davantage en marchant plus lentement ? Je veux dire qu'il auroit bien mieux valu examiner cette penſée à fond, que de vous contenter de l'avoir ſeulement effleurée.

Je ne vois pas que les motifs qui vous ont fait abandonner vôtre ſeconde explication, ſoient plus preſſans que ceux qui vous ont fait quitter la premiere. Voici quelle elle eſt. Le défaut de préparation de l'air qu'on reſpire peut donner origine à la goutte, parce que *le ſang devenu ſereux, crud & indigeſte par le mélange d'un air froid, ou des vapeurs du ſerein, garde cette intemperie juſqu'aux jointures, ou ſortant par les extremitez des vaiſſeaux capillaires, il ne ſe trouve pas ſeulement inhabile à la nutrition, mais il tourmente encore les parties voiſines par ce* page 25.

mélange, à peu prés comme le froid de la pluye qui s'insinuant, ou tombant dans les playes leur cause des douleurs insupportables.

Pour moi je trouve cette explication assez juste & assez naturelle ; je n'y vois rien qui ne s'accorde assez avec l'opinion des Medecins, & qui ne puisse fort bien servir à rendre raison de ce qu'ils mettent tous l'air au nombre des causes antecedentes de la goutte : je ne vous repeterai pas qu'elle s'accorde encore en ce point avec la premiere explication que vous avez donnée, qu'elle conduit la matiere de la goutte jusqu'aux jointures par des voyes certaines & determinées, vous n'avez pas estimé que ces voyes fussent si necessaires que vous deussiez vous appliquer à leur recherche, si bien que regardant cela comme une baga-

telle vous vous eſtes ſeulement arreſté ſur ce qu'il *eſt difficile de comprendre comment le ſang qui ſorti du poulmon avec cette intemperie qu'il y a contractée, ſe va rendre tout droit dans le ventricule gauche du cœur qui acheve de le perfectionner juſqu'à la nature de ſang arteriel, pourroit garder dans une ſi grande ardeur cette crudité ſereuſe & indigeſte juſqu'aux extremitez du corps pour leur porter les douleurs de la goutte, au lieu de la nourriture qu'il leur doit.* pag. 35.

Il eſt vrai, Monſieur, cela eſt difficile à comprendre à ceux qui ne veulent pas ſe ſervir des lumieres de leur entendement, comme il eſt difficile de voir à celui qui ne veut pas ouvrir les yeux en plein midi ; mais pourveu qu'on ſe laiſſe aller à la raiſon, je pretens & je ſoûtiens qu'il n'y eût jamais rien de plus

facile à concevoir : pour vous en convaincre il faut que vous me permettiez de donner à vôtre proposition une modification qui ne détruira pas vôtre hipothese : je dis donc qu'il est tres-raisonnable d'asseurer que le sang puisse porter jusqu'aux jointures quelque chose du mélange & de l'intemperie qu'il a receuë dans le poulmon ; ce qui suffit pour appuyer vôtre explication, pour laquelle il n'est pas necessaire de supposer que *le sang aprés avoir passé par le ventricule gauche du cœur y ait gardé dans une si grande ardeur toute cette crudité sereuse & indigeste qu'il avoit contractée dans le poulmon.*

Cette proposition (qui n'est autre que la vôtre, mais prise dans une juste étenduë, & dans le sens qu'on doit presumer que vous lui avez voulu donner) trouvera

sa preuve en ce qu'on ne sçauroit nier que le sang qui coule dans les arteres ne soit le même que celui qui du poulmon a esté rapporté dans le ventricule gauche du cœur pour y recevoir comme vous dites sa derniere perfection, & estre ensuite distribué par le moyen des arteres dans toutes les parties du corps, afin de fournir à chacune l'aliment qui lui est propre & necessaire : desorte que le sang arrivé dans les arteres y doit avoir toute la crudité sereuse & indigeste qu'il avoit sortant du poulmon, & dont il n'aura pas esté dépoüillé dans le ventricule gauche du cœur.

Il n'est pas besoin de determiner au juste quel doit estre ce degré de crudité que garde le sang aprés avoir passé du ventricule gauche du cœur dans les

arteres; il faudroit pour cela avoir une connoissance entiere & parfaite du changement qu'il y reçoit : mais comme cet effet est le plus considerable & le plus excellent que la nature produise dans les corps des animaux, puisqu'il est le principal ressort qui les meut & qui les anime, il ne faut pas se promettre de devenir si sçavant dans une chose que la nature a pris tant de soin de cacher dans un endroit si obscur & si detourné de nos yeux, qu'il semble qu'elle en ait voulu faire un mystere qu'il nous fût impossible de penetrer.

C'est assez pour arriver au but que je me suis proposé que je puisse montrer que le sang qui du poulmon est rapporté au ventricule gauche du cœur, ne s'y perfectionne pas toûjours de telle maniere qu'il y perde toute

l'intemperie qu'il avoit dans le poulmon, soit qu'il l'ait contractée par le vice & la malignité de l'air qui s'y seroit insinué, soit qu'elle y fut arrivée du mélange d'un mauvais chile, crud & indigeste qui auroit esté apporté avec lui dans le ventricule droit du cœur, ou enfin de quelqu'autre maniere. Or c'est une chose que j'estime qui me sera tres-aisée si vous voulez joindre vos lumieres à celles dont nous sommes redevables aux recherches curieuses & aux longues meditations de tant de sçavans Anatomistes, qui pour demêler un secret si ambarassé ont foüillé dans les entrailles de tant d'animaux, & ont avec une exactitude sans pareille, examiné jusqu'aux moindres vaisseaux qui servent à une operation si importante.

Nous apprenons par les remar-

ques de ces hommes fameux que le ſang ne ſe perfectionne pas tout d'un coup dans le cœur, que le chile qui eſt mêlé avec lui n'y perd pas ſa couleur pour la premiere fois qu'il y paſſe, mais qu'ils circulent longtemps enſemble avant qu'il ſoit dépoüillé de ſa crudité & de ſa blancheur, laquelle il ne quitte qu'aprés pluſieurs circulations, pendant leſquelles il ſe mêle toûjours de plus en plus : de ſorte qu'il ne paroît à la fin qu'une ſeule & même choſe, comme effectivement il a la même couleur.

Lonner. tract. de corde.

Neque enim chylus ſanguinis maſſæ confuſus naturam & indolem ſuam mox adeò exuit ut albedinem ſuam illicò deponat, quin diuturno aliquo ſpatio crudus omnino & lacti ſimilis cum illo circulatur.

Pour preuve de ce fait, ils nous disent qu'ils ont souvent experimenté que quand on vient à saigner quelqu'un trois ou quatre heures aprés un grand repas, * on remarque une quantité considerable de chile qui surnage le sang receu dans les palettes, & qu'on trouve tous les petits vaisseaux plus pleins d'une matiere de couleur de lait (laquelle ils pretendent n'estre autre chose que le chile) que de sang : ce qui n'arrive pas quand on saigne cette même personne longtemps aprés le repas ; car pour lors le chile & le sang paroissent parfaitement mêlez ensemble. On nous rapporte aussi qu'un homme ensuite d'une longue hemoragie rendoit le chile tout pur par le nez au lieu de sang : c'est dans un traité des Mammelles imprimé dans le se-

* *Louver ibid. Barthol. Lib. 2. de son Anatom. ch. 6.*

cond tome de la Bibliotéque Anatomique.

Quoique ces autoritez appuiées sur des experiences si averées soient d'un tres-grand poids, il est pourtant à propos de ne s'y arrester, & de ne s'y rendre qu'autant qu'elles s'accorderont avec les reflexions que nous pourrons faire sur ce qui se passe à l'égard du sang dans le ventricule gauche du cœur.

C'est une chose reconnuë maintenant de tout ce qu'il y a de veritables Medecins & de Philosophes, que le sang reçoit une nouvelle façon, ou un nouveau changement dans le ventricule gauche du cœur, soit que cela procede d'une chaleur, d'un feu, d'une flamme que l'Auteur de la nature y ait allumé, & qui y soit entretenuë par le chile qui lui serve comme d'aliment, soit que

cela vienne de quelque maniere de ferment, ou levain qui fasse fermenter le chile & le sang qui y sont continuellement apportez; soit enfin que le cœur serve seulement de vaisseau, qui par sa chaleur naturelle excite la fermentation des parties, dont le sang & le chile sont composez, de quelque nature qu'elles puissent estre.

La resolution de ces difficultez doit estre mise au rang de celles dont nous avons ci-dessus * fait mention; tout ce qu'on en peut dire est que le changement qui arrive au sang dans le cœur, se fait d'une maniere qui a du raport avec tous les mouvemens dont nous venons de parler, qu'ils peuvent beaucoup nous servir, & nous aider à le connoître, mais que pas un d'eux n'a une assez grande ressemblance pour nous le faire comprendre parfaitement:

* *page* 202.

on l'appellera si on veut fermentation, inflammation, ebullition; car il participe quelque chose de tous ces changemens, mais d'une maniere si rare & si singuliere que nous n'en trouvons aucun qui nous puisse servir d'exemple tout-à-fait juste & proportionné.

Ce qui paroît de plus clair & de plus certain, c'est que le sang s'échauffe, se dissout, se subtilise & se rarefie dans le cœur, qu'il y devient plus propre & plus disposé au mouvement qui lui est necessaire pour arriver dans toutes les parties du corps, même les plus éloignées.

Or un tel effet dépend de deux causes; sçavoir, de la part du cœur, de la vertu ou force qu'il a de détacher, diviser & écarter les parties grossieres du chile & du sang; & de la part du chile & du sang, d'une souplesse ou disposition de

parties pour estre plus ou moins facilement détachées & separées les unes des autres : si bien que comme la vertu du cœur n'est pas toûjours la même, qu'elle s'affoiblit par les grandes maladies, qu'elle s'épuise par la rigueur & par la longueur du travail, & quelle se perd dans la vieillesse; & comme d'ailleurs le chile qui retient toûjours quelque chose de la nature des alimens dont il est formé, & qui reçoit aussi quelque chose de l'air qui se mêle avec lui dans le poulmon, n'est pas toûjours d'une même & d'une égale consistance, il est sans difficulté que cette rarefaction, cette subtilisation, cette separation des parties du sang & du chile dans le cœur ne peut-pas toûjours se faire d'une maniere également parfaite, & qu'il peut s'y en rencontrer dont la liaison sera trop ferme &

trop étroite pour estre détachées les unes des autres, bien qu'elles passent plusieurs fois dans le cœur.

On connoît encore assez aisément que ces particules du chile, si elles sont trop grossieres & en trop grande quantité, apporteront du trouble & de l'embarras dans le sang par leur resistance à son mouvement, qu'elles obligeront le cœur à faire quelqu'effort pour les pousser & les chasser, & qu'ainsi elles causeront la fiévre; ou que si leur nombre & leur grandeur ne sont pas assez considerables pour faire ce desordre, elles rouleront & circuleront jusqu'à ce qu'elles ayent trouvé quelqu'issuë proportionnée par où elles puissent estre rejettées avec les sueurs, les urines ou autres excremens, ou déposées dans quelque partie du corps, comme dans

les reins pour y former la pierre & la gravelle, & dans les jointures pour y causer la goutte plus ou moins douloureuse suivant que ces parties auront une figure plus ou moins propre à fermenter, & à picotter & dechirer les parties dans lesquelles elles auront esté portées.

Quoiqu'en ceci il y ait toute la vrai-semblance requise & necessaire pour le faire recevoir des plus difficiles à persuader, il me semble qu'on pourroit encore l'appuyer par l'observation de la chose la plus ordinaire dans le cours de la maladie la plus commune; sçavoir que rien n'entretient davantage la fiévre que l'excez dans le manger, sur tout des viandes cruës & indigestes, & que le moyen le plus seur & le plus infaillible pour en abreger la longueur & diminuer la violence, est une diette bien

exacte & bien reglée : dequoi on pourroit ce me semble rendre cette raison fort à propos, que le sang qui n'a pas esté employé à la nourriture des parties du corps, retournant au cœur chargé de ces particules grossieres & indigestes du chyle, la chaleur naturelle du cœur ne trouvant presqu'autre chose sur quoi agir & s'occuper, il est assez difficile que ces particules passant & repassant tant de fois dans le cœur & dans les poulmons, & y recevant toûjours quelque nouvelle impression, elles ne se dissolvent enfin autant qu'il le faut, & n'acquierent toute la perfection qui leur est necessaire, c'est à dire une figure propre & convenable aux parties du sang, & à la nourriture & l'entretien des parties du corps, si ce n'est qu'ayant perdu quelque chose de l'excez

de leur grosseur & de l'irrégularité de leur figure, elles ayent trouvé des voyes pour estre portées dehors des vaisseaux de quelqu'une des manieres que nous avons dit.

Je n'apprehende pas de contredit de vôtre part sur cette matiere que je trouve encore plus nettement expliquée dans vôtre Dissertation que je ne l'ai pû faire, c'est dans l'endroit où vous traitez de la fiévre, & où vous rendez raison de la longueur de ses accez, & de ses intervalles; là vous dites que *la cause de la fiévre est quelqu'ordure ou matiere impure qui passe dans le cœur avec le sang : c'est pourquoi vous mesurez la longueur de ses accez par la durée de ce passage, aussi bien que sa violence par le degré de sa corruption*; & selon vous * les intervalles des fiévres durent autant de temps qu'il en faut pour que cette matiere im-

pag. 46.
* page 47. & 48.

pure fasse son tour par les arteres & par les veines pour estre rapportée dans le cœur, où quand elle est arrivée, elle cause un nouvel accez.

Que cherchons nous autre chose? Voici une matiere impure qui aprés avoir circulé dans tout le corps est portée au cœur, & aprés estre passée dans le cœur y est autant de fois rapportée que la fiévre a d'accez: pour estre ainsi portée & rapportée dans le cœur, il faut de necessité qu'elle passe dans le poulmon, & parconsequent il n'est pas extraordinaire que le sang sortant du poulmon garde & *porte jusqu'aux extremitez du corps l'intemperie qu'il y a contractée*, puisque vous croyez qu'il la rapporte même plusieurs fois dans le cœur.

pag. 35.

Ainsi aprés avoir vous-même reconnu que cette proposition n'est pas seulement possible, mais

qu'elle eſt veritable ; de quelle excuſe vous couvrirez-vous pour vous diſculper d'avoir quitté un ſentiment qui ſans cela vous paroiſſoit ſi commode pour expliquer la goutte, afin d'en embraſſer un autre qui vous a jetté dans de ſi grands inconveniens, deſquels celui-ci vous exemptoit ?

Vous me direz peut-eſtre que cette matiere impure qui cauſe la fiévre, lorſque mêlée avec le ſang elle eſt portée dans le cœur, n'eſt pas la même choſe que cette intemperie que contracte le ſang dans le poulmon, à cauſe d'un air froid reſpiré par la bouche : je veux bien vous l'accorder, auſſi-bien ne donnai-je pas à l'air tant de part que vous dans les cauſes de la goutte : mais il faut auſſi que vous m'accordiez à vôtre tour qu'il n'eſt pas plus difficile que cette intemperie du ſang qui pro-

vient de l'air passe par le cœur jusqu'aux articles, que celle qui lui peut arriver de toute autre cause; & de plus encore que celle-ci pourroit bien mieux servir que celle-là à rendre raison de tous les symptomes de la goutte.

Que diriez-vous si aprés tout ce que je viens de vous montrer touchant ces deux explications, j'ajoûtois encore qu'elles n'ont rien de cette incompatibilité que vous avez reconnu dans elles, & qu'*elles pourroient aussi-bien estre ensemble toutes deux veritables que fausses*? Il ne faudroit plus que cela ce me semble pour rendre inexcusable la facilité que vous avez euë de les abandonner.

pag. 34.

Cependant c'est une chose pour laquelle il ne sera pas besoin de trop long discours; car il suffit de faire voir que les principes sur lesquels elles sont establies, ne sont aucunement

aucunement contraires: Or c'eſt ce que j'aurai fait ſi je vous prouve que le nitre de l'air, qui cauſe le bouillonnement que vous attribuez au ſang dans la premiere explication, peut auſſi bien eſtre cauſe de la crudité, & de l'indigeſtion que vous lui donnez dans la ſeconde : Car aprés cela où trouverez-vous cette contrarieté de principes? Rien n'eſt pourtant plus facile, & plus raiſonnable que de ſe ſervir du même nitre pour expliquer l'une & l'autre.

Pour cet effet il eſt important de determiner de quelle manière le nitre dont l'air eſt rempli, peut échauffer le ſang & le faire boüillonner, & fermenter : J'ai bien de la peine à me ſervir de l'explication que vous donnez d'un boüillonnement aſſez ſemblable à celui que nous voulons décrire, c'eſt lors

que parlant de la pleuresie, vous
page 52. dites qu'elle vient *d'un épanchement de sang que la froideur d'un breuvage irrite jusqu'à augmenter son boüillonnement*, non plus que de l'endroit où vous dites que
page 55. *la respiration profonde suffit pour effaroucher le sang* : Il y a longtemps que ces expressions metaphoriques sont bannies de chez les Philosophes, qui demandent des idées des choses, & non des mots qui ne nous laissent rien à penser, & n'apportent aucun éclaircissement, tels que sont ces termes de crainte, d'horreur, de * simpathie, & d'antipathie, à qui on a tant donné la chasse; on pourroit bien traitter de même celui d'irritation, & ne lui pas faire plus de quartier.

* pag. 81. *La respiration tiede appaise par simpathie l'inflammation & la douleur.*

C'est pourquoi pour ne me point exposer aux railleries qu'on fait sur ces façons de parler,

ne trouvez pas mauvais si je me range du côté de Vuillis, & si j'emprunte ce qu'il en a dit : Cet Autheur n'attribuë pas le boüillonnement du sang au seul nitre de l'air, il veut qu'il depende aussi du souffre dont le sang se trouve plus ou moins chargé, la raison est que *le nitre*, dans son sentiment, aussi bien que dans celui de * plusieurs autres, *n'est pas inflammable de lui même, & de sa nature, il aide seulement à faire enflammer le soufre, en ce que ses parties volatiles s'insinuant entre les parties du souffre, les écartent, les rarefient, se joignent avec elles, & les enlevent*, si bien que pour causer ce boüillonnement du sang il faut une quantité proportionnée de nitre & de soufre, l'excez & le deffaut de l'un & de l'autre l'empesche & le diminuë in-

* *Lemmery pag. 33. 427. & 457. de la 4. Edition.*

differemment ; car si le sang est tout à fait depoüillé, & depourveu de parties sulphureuses, il ne se fait point, ou qu'une petite effervescence, ou boüillonnement, dautant que ce peu de soufre s'embarasse dans le nitre : que si au contraire le sang abonde en soufre, & que neanmoins l'air qui se mesle avec lui dans le poulmon ne soit point ou tres-peu chargé de nitre, comme il arrive pendant les chaleurs excessives de l'esté, ou dans une region de l'air fort élevée, pour lors il ne se fera non plus aucun boüillonnement dans le sang, ou bien il sera tres-peu sensible, parce que ce peu de nitre n'aura pas assez de parties volatiles pour écarter, & pour exalter celles du soufre.

D'autres circonstances peuvent encore empescher, à ce que dit

Vuillis, que le nitre de l'air, quoique dans une quantité notable, & même proportionée à celle du soufre qui se trouve dans le sang, n'excite de boüillonnement extraordinaire, sçavoir lorsque ses parties volatiles sont dans une contrainte, & dans un embarras qui ne leur permet pas d'agir sur le soufre du sang, comme quand on respire l'air dans un lieu trop serré & bien clos, ou bien lors qu'avec le nitre il se trouve quelqu'autre corps meslé dans l'air qui émousse la pointe, & diminuë l'activité de ses parties.

Aprés ce petit recit du sentiment de Vuillis touchant les effets du nitre dans la respiration, lequel j'ai fait le plus succintement qu'il m'a esté possible, il n'est rien de plus visible que de même que le nitre, lorsqu'il a-

bonde dans l'air, peut avec le soufre qui domine dans le sang causer un grand boüillonnement, ce même nitre est capable d'empescher la fermentation ordinaire, & naturelle du même sang, lorsqu'il est en trop grande, ou trop petite quantité, par rapport à celle du soufre qui est dans le sang, ou lorsque quelqu'embarras lui oste la liberté du mouvement.

Ainsi les deux premieres explications que vous nous avez données de la maniere avec laquelle l'air receu dans un poulmon échauffé causoit la goutte, pouvoient être établies sur un seul & même principe, & par consequent estre toutes deux veritables : je vous laisse, & à ceux qui liront ceci sans prevention, à en tirer telle consequence qu'il vous plaira.

SECTION IV.

De la matiere de la goutte froide.

J'Ay peine à vous le dire, mais il me ſemble que vous vous eſtes un peu trop preſſé de nous donner la ſeconde partie de vôtre Diſſertation ; ce qui doit faire partie d'un ouvrage avec une autre ſur laquelle on a reflechi pendant pluſieurs années, en demande au moins quelqu'une de meditation quand rien ne nous preſſe de la mettre au jour : Or il eſt fort aiſé de juger qu'il dépendoit de vous de prendre tout le temps dont vous pouviez croire avoir beſoin pour y ajoûter ce ſupplement : car on connoît bien par la lecture de vô-

tre Dissertation que ce cher ami pour lequel vous aviez pris la plume, estoit malade de cette espece de goutte que vous appellez chaude, puisque vous
* pag. 89. & 99.
l'exhortez * si fortement de se servir des remedes que vous croyez propres pour la guerir; c'est aussi ce qui me fait peine à comprendre comment vous avez pû abandonner cet ami à de si vives & de si cuisantes douleurs, pendant que vous vous amusiez à composer ce suplement, duquel vous sçaviez bien qu'il n'avoit pas besoin pour le present. Sa consideration vous a peut-estre obligé de travailler avec un peu de precipitation; si cela estoit, & que vous vous fussiez trompé en quelque chose, ne m'avoüriez-vous pas que cette petite disgrace seroit un juste châtiment de vostre lenteur à

secourir un ami dans un si grand besoin ?

Quoiqu'il en soit, il me semble que pour peu que vous vous fussiez donné la patience de repasser sur ce que vous aviez dit de la goutte chaude, vous eussiez pû fort facilement expliquer l'une & l'autre goutte par une seule & même cause, & diminuant ainsi le nombre de vos principes, donner à vostre systeme cette brieveté qu'on y recherche plus que toute autre chose.

Quelle necessité je vous prie d'aller chercher cette pituite épaisse & visqueuse dans le cerveau, pour en faire naistre la goutte froide, si vous la pouviez aussi commodement tirer du sang des arteres que vous avez fait la matiere de la goutte chaude? Cependant je ne vois rien

qui vous en empêche : En effet il suffit pour cela que cette pituite se trouve meslée avec le sang dans les arteres capillaires, par lesquels il seroit bien plus raisonnable de la conduire directement dans les jointures, que de la promener de côté & d'autre, & la faire monter à la tête pour la laisser ensuite retomber dans les extremitez du corps : c'est neanmoins justement le chemin que vous lui faites faire.

Car qu'est-ce que cette pituite
pag. 120. à vôtre avis, sinon, *les restes ou les excremens de mil petits vaisseaux qui portent au cerveau le sang & les esprits pour sa nouriture & pour ses operations, & qui se vont rendre dans sa substance ; car au lieu que les vaisseaux capillaires qui sont repandus par tout le corps, se déchargent de leurs superfluitez par les pores qui leur sont toûjours ou-*

vers, les eſprits & le ſang qui montent au cerveau, aprés avoir ſervi aux operations de l'ame, demeurent enfermez ſous une eſpece de voûte qui ne leur donne point d'autre iſſuë que des ſutures preſſées & des trous imperceptibles: les parties les plus ſubtiles ſe changeant en vapeurs y trouvent paſſage: mais les plus groſſieres degenerent en une pituite qui s'épaiſſit toûjours par cette évaporation, &c. Ce grand tribut d'eſprits & de ſang que le cerveau leve ſur tout le corps, y demeurant en partie, il ſe change enfin en flegmes; Et c'eſt ce flegme & cette pituite épaiſſe que vous voulez qui ſoit la matiere de la goutte froide. *page 123.*

Par vos paroles que je viens de rapporter, toute cette pituite ne ſe porte pas au cerveau, il s'en diſtribuë une partie dans les vaiſſeaux capillaires, qui ſont *ces ſu-*

perfluitez dont ils se déchargent par les pores qui leur sont toûjours ouvers : Or quel plus grand inconvenient y auroit-il de dire que ces pores venant à estre fermez vers les jointures par quelqu'obstruction une partie de ces superfluitez, c'est à dire de cette pituite, s'y detourneroit & y demeureroit pour y causer la goutte? Que de dire *que celle du cerveau* ne pouvant se contenir dans ses ventricules, distile goutte à goutte, & que coulant le long des membranes, elle va remplir les jointures des pieds & des mains, ou des genoux, ou du coude, ou des hanches?

pag. 130.

En second lieu, puisque la matiere qui fait l'une & l'autre goutte, produit *à peu prés les mêmes effets douloureux dans les membranes où elle s'arrête*, & qu'elle porte le même nom, pourquoi ne se-

pag. 117.

ra-t-elle pas la même ? Ce plus & ce moins sont-ils capables de nous obliger d'avoir recours à des choses si differentes ? Je m'asseure qu'il n'y a personne qui ne se tienne pour convaincu du contraire, pourveu qu'on lui fasse voir que la mesme matiere peut en differens temps avoir cette diversité d'effets : Cependant n'est-ce pas ce que vous enseignez, quand pour raison de ce que la goutte chaude, & qui provient du sang des arteres, est si peu douloureuse dans ses commencemens qu'elle a même peine à se faire connoître, & qu'on la prend d'ordinaire pour toute autre maladie, vous attribuez la foiblesse de ses premieres atteintes * à la vigueur du sang des jeunes gens ? & dans un autre endroit, pour nous faire entendre d'où vient que cette même gout-

* pag. 68.

te devenüe cruelle & facheuse aprés quelques accez, perd neanmoins cette rigueur, & ne cause plus qu'une foiblesse sans douleur dans la vieillesse ; vous dites
pag. 63. *que le sang des vieillards est refroidi, & qu'il abonde en pituite?*

Pour que la matiere de toute sorte de goutte; de quelqu'espece qu'elle puisse estre, plus ou moins douloureuse, enflammée, ou non enflammée, soit la même, c'est à dire le sang des arteres, qu'est-il besoin d'autre chose sinon de la diversité des temperammens, & que le sang soit plus acre quand il abonde en bile, & moins piquant lorsque la pituite y domine? c'est pourtant
*pag. 62 ce que vous dites * assez nettement, & presque mot à mot pour accorder les symptomes de la goutte avec les occasions eloignées.

Vous me repondrez ſans doute que quand vous vous eſtes ainſi expliqué vous n'eſtiez pas encore tout à fait bien inſtruit de la nature de la goutte froide, & que vous n'aviez pas encore étudié cette ſeconde eſpece que vous faites venir de la pituite du cerveau ; & moi je vous dirai qu'avant de vous retracter, & de renverſer ce que vous aviez écrit avec tant de precaution, & aprés tant de ſi belles reflections, il falloit examiner ſoigneuſement ſi vous ne pouviez pas l'accorder avec les nouvelles idées qui vous étoient ſurvenuës, & vous euſſiez cõnu que rien ne vous engageoit à ce changement, & qu'il eſtoit fort aiſé de trouver dans le ſang la cauſe de l'une & l'autre goutte, ſur tout ſi on la faiſoit arriver aux jointures par les extremitez des vaiſſeaux capillaires,

Mais c'est une autre difficulté, de laquelle il est inutile de vous parler davantage ; nous en avons assez dit pour vous faire voir combien cette explication est commode, si quelque chose étoit capable de vous faire rabattre de ce pouvoir absolu que vous donnez à la nature de porter le sang, & les autres humeurs, d'une partie du corps à l'autre, & de les faire aller & revenir de tous côtez.

Certainement il y auroit beaucoup de temerité de nier qu'il y eût d'autres conduits dans nos corps que ceux que les sens nous font voir & toucher : mais aussi quoiqu'il faille avoüer que nôtre corps soit transpirable de tous côtez, ce n'est pas à dire qu'on doive pour cela recourir hardiment en toute occasion à des voyes secretes & cachées

chées pour rendre raison des effets que nous pouvons facilement expliquer par celles qui nous sont connuës : ce seroit tomber dans ce deffaut duquel vous nous avez averti * avec Horace, *stulti dum vitant vitia in contraria currunt*, de nous donner de garde. Je ne vous accuserai pas de n'avoir pas profité de l'avis que vous aviez donné aux autres, & de vous estre jetté dans des voyes inconnuës avec trop peu de circonspection ; il est vray que je ne scache personne qui s'y plaise tant, & qui s'y soit tant de fois & si facilement engagé que vous : il faut que vous ayez eu des raisons de le faire, qui ne sont pas connuës de tout le monde, & qu'il est juste d'entendre avant que de vous condamner. C'est pourquoi je me contenterai de ramasser quel-

* pag. 55.

ques endroits de vôtre Dissertation dans lesquels vôtre esprit merveilleusement inventif s'est davantage signalé dans la decouverte de ces routes qui nous seroient encore inconnuës sans le soin tout particulier que vous avez pris d'en faire la recherche.

Je ne mettrois pas dans le denombrement que je vas faire
pag. 180. *cette longue trace que la fluction* de la pituite *a laissé depuis le cerveau jusqu'aux jointures, par où les humeurs pourroient toûjours s'écouler à mesure qu'elles se fermenteroient dans les ventricules*, si vous ne lui aviez donné un autre cours que Fernel, & que vous ne l'eussiez fait couler
pag. 130. *le long des membranes*, au lieu que cet Autheur lui donne passage *par l'entre-deux*
pag. 160. *de la peau & de la chair* : quoique vous ayez tous deux rejetté

les conduits des veines & des arteres ; l'estime que vous faites avec justice du merite de cet Autheur demandoit que vous monstrassiez combien la voye dont vous avez fait choix estoit plus large & plus visible que celle dont il s'étoit servi.

Si je vous parle *de ces traces humides que fait un broüillard épois qu'on aura respiré, en s'insinuant par tout, & humectant les lieux où il se glisse*, ce ne sera pas pour contester que cette humidité puisse s'insinuer dans nos corps par le moyen de la respiration, & y causer quelque desordre ; toute ma peine est de sçavoir comment il peut concourir à former le chemin par où la pituite se doit aller rendre du cerveau dans les jointures : car *s'il s'insinuë par tout, & qu'il humecte les lieux par où il se glisse*, pag. 167.

je ne vois pas pourquoi vous voulez qu'il contribüe à l'écoulement de cette pituite du cerveau dans les jointures, plûtost que dans tout autre endroit du corps, si ce n'est que passant d'abord par le poulmon, & delà se portant si vous voulez au cerveau, il y aura déja preparé bien d'autres routes avant qu'il lui fraye celles des jointures, pour lesquelles il ne lui restera plus guere de force ni de vertu.

pag. 167. Pour faire valoir vôtre comparaison *des humeurs suspenduës qui ne cherchent qu'à se repandre,* & en faire une juste explication à *l'eau qu'on verse goutte à goutte dans un plancher sec, & peu incliné, qui ne coule qu'autant que les dernieres gouttes poussent les premieres, au lieu qu'elles coulent sans resistance sur une trace humide qu'on y aura faite*, il falloit, si

je ne me trompe, juſtifier que ce broüillard ſans s'écarter de coſté ni d'autre ſe porte directement le long des membranes dans les jointures, & determine par ſon mouvement cette humeur auparavant ſuſpenduë, à ſuivre cette même voye, & à couler dans cet endroit.

Un troiſiéme chemin, duquel j'aurois bien plus d'envie de me faire inſtruire, c'eſt celui que vous faites prendre *au ſang extravaſé* lorſque *la diete contraint la nature à le chaſſer du corps par les hemorrhoydes*; il faut pour cet effet que vous ayez decouvert quelque communication particuliere des veines hemorrhoydales avec les jointures que n'ont pas les autres veines, autrement vous n'auriez pas ſi expreſſement deffendu la ſaignée ordinaire, par cette ſeule raiſon que ne tirant pag. 106.

que le sang des vaisseaux, c'est à
pag. 110. dire des veines, *elle n'a garde de dissiper celui qui en est sorti, & qui n'a plus de communication avec lui* : Ne nous decouvrirez-vous pas par où passent ces rameaux des veines hemorrhoydales qui vont ainsi recueillir ce sang dans les jointures pour le rejetter par l'anus ? Ce seroit un excellent moyen pour guerir seurement & en bref la goutte que vous apellez chaude, par la saignée effective, c'est à dire par l'ouverture de ces vaisseaux.

Tant de routes obscures, & entremêlées les unes dans les autres forment un labyrinthe dans lequel ma raison s'égare & se perd de telle sorte que j'ai besoin d'une assistance plus forte, & plus puissante que celle que receut Thesée pour sortir de celui de Minos : de quelque côté que

je me tourne, ou que j'avance, je m'engage de plus en plus : aprés avoir long-temps, mais inutilement cherché le chemin par lequel *la respiration chaude, si elle duroit assez long temps, feroit remonter la matiere extravasée*, je m'efforce d'entrer dans *ces voyes qui sont ouvertes de tous sens & de tous côtez, par le moyen desquelles une chaleur attire l'autre, avec la matiere qui la causoit, par une espece de saignée interieure qui fait passer le sang d'une partie incommodée dans une partie saine.* Mais toutes ces ouvertures sont fermées pour moi, & pas une de ces voyes ne se presente à ma veuë, c'est pourquoi je tâche de me sauver par quelqu'un de ces sentiers par lesquels *ces gouttes errantes, & vagabondes se jettent tantost sur une partie, tantôt sur une autre, & ces autres qui remontent au peril de la vie:*

pag. 91.

pag. 92. & 96.

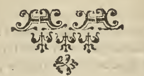
pag. 97.

Mais je n'ai pas assez de bonheur pour les pouvoir decouvrir si bien que dans la peine & dans l'embarras où je me trouve je me harzarderois volontiers à suivre
pag. 6. *ces serositez par l'amas desquels les jambes & les pieds, sans excepter les jointures, s'enflent tous les soirs,*
**pag. 8.* * *& qui remontent pendant le sommeil, & se dechargent par la voye des urines*, si j'y trouvois quelqu'assurance; mais la maniere avec laquelle vous en parlez me fait entrer en defiance, & me fait craindre qu'elles ne me conduisent en quelqu'endroit où il y auroit trop à souffrir : car quoique vous
pag. 8. y applaudissiez * *avec joye*, ce que vous en dites n'est que dans le sentiment de quelqu'Autheur dont vous avez oublié de nous marquer le nom : je ne puis donc avoir recours qu'à vous, puisque je ne sçache personne qui ait été

de vôtre ſentiment ſur cette matiere, & qui en ait parlé comme vous.

Cette diſgreſſion a eſté plus longue qu'il ne falloit pour fatiguer une patience autant accoûtumée à ſouffrir que la voſtre : mais vous me la devez pardonner, l'engagement & l'embarras où je me ſuis trouvé ne m'ont pas laiſſé la liberté de m'apercevoir de ſa longueur, & de la finir avant que je vous euſſe propoſé tous les doutes ſur leſquels j'avois beſoin du ſecours, & de l'aſſiſtance de vos lumieres : j'ai creu qu'en ayant trouvé l'occaſion favorable, il y auroit de l'imprudence de la laiſſer échapper, & d'en faire à deux fois. Il faut auſſi que vous comptiez, s'il vous plaît, que ceci tient lieu d'une queſtion que je n'ai pas voulu agiter, & qu'il en doit

faire la decision : adjoutez que si ce que je vous écris vous paroist trop long & trop important, vous aurez plus d'un moien de vous en défaire plus facilement que vous ne ferez de vôtre goutte, avec tous vos remedes, quelque vertu & quelqu'infaillibilité que vous leur attribuëz.



§. III.

Que la diviſion de la goutte en chaude & en froide n'eſt point exacte.

POUR parler juſte & ſçavamment de quelque maladie, il ne ſuffit pas de l'avoir conſiderée plus d'une fois, il faut encore l'avoir examinée dans un nombre conſiderable des differens ſujets où elle ſe rencontre ; autrement c'eſt une pure vanité de ſe flater d'en avoir une experience certaine. Il me ſemble cependant que c'eſt ce que vous ne vous eſtes pas aviſé de faire, & que vous vous eſtes ſi fortement perſuadé que pluſieurs années de meditation ſur

vôtre goutte étoient plus que ſuffiſantes pour porter un jugement ſolide ſur cette maladie; de ſorte que vous euſſiez aſſeuré qu'il n'y avoit point de goutte qui ne fût chaude, parce que vous n'aviez eſté tourmenté que de celle-là : Et ſi par malheur pour vous,mais par fortune pour vôtre ouvrage,vous n'euſſiez eſté attaqué de la goutte que vous
* *pag.* 112 appellez froide dans * le temps que vous l'alliez mettre ſous la preſſe, vous n'euſſiez jamais voulu croire qu'il peut y en avoir de cette nature.

Cependant bien loin de vous traitter avec la même rigueur que vous traittez ceux qui ne veulent pas s'en rapporter à vôtre ſentiment, & de vouloir que toutes les eſpeces de goutte, dont vous ne faites aucune mention, vous viennent rendre viſi-

te l'une aprés l'autre, pour ſe faire connoître à vous, je ſouhaitte au contraire que vous faſſiez la découverte de remedes plus efficaces que ceux dont vous vous eſtes ſervi juſqu'à préſent,&que vous exhortésun chacun de mettre en pratique; afin qu'étant incontinent delivré de l'une & de l'autre goutte, vous ſoyez dans une entiere liberté de viſiter les perſonnes affligées de cette maladie, pour fortifier par vos ſçavantes exhortations leur patience dans une ſi rude épreuve, & pour vous inſtruire en même tems de ſes differentes eſpeces.

Je m'aſſeure que vous trouverez dequoi enrichir la troiſiéme édition de vôtre ouvrage, en y donnant place à certaines gouttes leſquelles quoique tres-douloureuſes, ne ſont point accom-

pagnées de cette ardeur qui vous a fait donner à la vôtre le nom de chaude : Vous en verrez encore qui causent une douleur moins sensible, & qui sont accompagnées d'une tumeur comme œdemateuse, ausquelles on ne peut aussi faire porter le nom de froides. Si même vous voulez un peu repasser sur la maniere avec laquelle sont arrivez les accez de la vôtre, que vous appellez chaude, quand vous en serez entierement délivré, & capable d'une reflexiõ que la violence du mal a peut-être trop interrompuë pour vous laisser une parfaite liberté d'en bien juger ; vous connoistrez que vostre douleur n'a pas d'abord commencé avec ardeur, mais que l'ardeur est survenüe à vôtre goutte aussi bien que l'enflure, & que par consequent vous l'avez deu prendre

pour un ſymptome, & non pour une difference de la maladie qui en conſtituaſt une eſpece particuliere.

Mais pour vous épargner la peine que vous coûteroit le ſoin de viſiter tant de malades, & ne vous pas expoſer à entendre leurs cris qu'une trop grande ſenſibilité pour des perſonnes affligées d'un mal duquel vous avez eſté ſi long-temps tourmenté, pourroit vous rendre inſuportables, donnez-vous la peine de repaſſer avec moi quelqu'endroit de vôtre Diſſertation, & je ſuis bien trompé ſi vous n'y trouvez dequoi vous convaincre de ce que je vous dis.

Ne reconnoiſſez-vous pas le ſang pour la matiere de la goutte? & n'enſeignez-vous pas *qu'il en fait la diverſité auſſi-bien que des temperammens* : ſi bien que *les* *pag. 10.*

unes sont bilieuses, ou sanguines, les autres pituiteuses, les autres melancoliques? A quoi vous auriez pû adjoûter en vous tenant à vos principes, que quelques-unes sont sanguines & bilieuses tout ensemble: d'autres bilieuses & melancoliques; & suivant cette division que je n'emprunte que de vous-même, vous auriez peine à renfermer toutes ces differentes gouttes sous les deux especes ausquelles vous avez reduit cette maladie: à quoi j'adjouterai qu'en se tenant à l'explication que vous faites de vos deux especes de goutte, je croi pouvoir trouver dequoi vous remontrer que vous les avez toutes deux mal nommées.

En effet, quelle raison vous a pû porter à donner le nom de chaude à la premiere de ces deux especes pretenduës? Est-ce par-

ce que la chaleur predomine dans la matiere qui en est la cause, ou pour parler avec vous, parce que *les esprits du sang estant arrestez piquent & brulent par dehors les nerfs, qui sont d'un temperamment froid*? Veritablement dans ce sens vous n'auriez pas grand tort, il y a des choses que l'on appelle chaudes, sans contredit, qui n'ont pas la vertu d'en tant faire, mais je trouve bien des difficultez à faire valoir cette explication. pag. 64.

Car 1°. Vous ne nous avez pas paru partisan de Vuillis, & dans le denombrement que vous avez fait des causes de la goutte, vous n'avez pas donné rang aux esprits, & au suc nerveux.

2°. Rien n'est plus extraordinaire que de faire marcher les esprits par d'autres voyes que celles des nerfs, depuis le poul-

mon jusqu'aux extremitez du corps, pour les mettre en prison dans les jointures: il seroit fort difficile d'empescher qu'ils ne s'échappassent dans un si long voyage, quelque précaution qu'on pust apporter pour les retenir.

3°. Il n'est pas aisé de comprendre comment une matiere si brûlante pourroit parcourir tout cet espace sans donner des marques de son passage par quelque douleur.

4°. Ces esprits qui seroient en un bien plus petit nombre que ceux qui coulent perpetuellement dans les nerfs, auroient bien moins de force pour brûler les nerfs par dehors, qu'ils n'en ont pour les brûler par dedans, lorsqu'ils y sont ramassez en grande quantité.

5°. Une matiere si subtile que

les eſprits ne pourroit ſervir à former des nodus, qui ſont pourtant les reſtes que vous attribuez à la goutte chaude, * & que la goutte froide ne laiſſe point aprés elle. * *pag.* 183.

Vous n'avez pas grand ſujet non plus d'appeller froide l'autre goutte, pour la matiere que vous lui donnez, puiſque vous reconnoiſſez * que cette matiere, ou pituite n'eſt jamais ſi pure qu'elle ne ſoit meſlée avec quelque portion de bile à laquelle on doit attribuer le peu d'inflammation qui l'accompagne. * *pag.* 169.

Ne trouverez-vous pas mauvais que je vous parle avec franchiſe & ſans rien diſſimuler? Il y a lieu de craindre pour vous que quelqu'un aprés avoir lû vôtre Diſſertation; aprés l'avoir bien examinée, & conſideré l'attache avec laquelle vous avez com-

battu les sentimens de Fernel, ne vous soubçonne de l'avoir voulu contredire en toutes choses, & qu'il ne croye que l'ayant regardé comme celui qui auroit le mieux parlé de la goutte, parce que personne ne l'a fait plus éloquemment que lui, vous ne vous soyez flatté, que si vous pouviez le surpasser vous triompheriez en sa personne de tous ceux qui ont écrit sur cette matiere. Je ne voudrois pas asseurer que cela fût tout à fait veritable, mais il me semble que vous avez donné quelqu'occasion de le croire : Car en premier lieu, on ne sçauroit s'imaginer qu'ayant entrepris d'écrire de la goutte, & d'en dire quelque chose de nouveau, & d'extraordinaire, vous n'ayez choisi pour cette fin les Auteurs que vous avez jugé les plus forts,

& les plus ſçavans ſur cette maladie. On ne peut avoir de vous une autre penſée ſans faire tort à vôtre prudence: d'ailleurs il n'eſt que trop viſible que vous vous ſoyez écarté autant que vous avez pû des ſentimens de ce Docteur, aprés vous eſtre ſervi de ſon authorité, & de ſon exemple, pour quitter les opinions qu'il avoit rejettées, comme il paroiſt par celle de Bruheſius. Vous n'avez point voulu de ſa pituite claire & deliée pour matiere de la goutte; vous ne l'avez point écouté ſur le lieu d'où il la faiſoit partir, non plus que ſur les voyes par leſquelles il la faiſoit couler; & parce qu'il ne vouloit point qu'il y eût de goutte qui ne fût froide, vous n'en avez point reconnu d'abord qui ne fût chaude: de ſorte que vous l'euſſiez entierement depoüillé ſi

vous n'euſſiez eſté condamné avec depens d'en venir à une compoſition honnête avec lui: je veux dire ſi vôtre propre malheur ne vous avoit forcé de reconnoiſtre d'autre goutte que celle dont vous aviez ſi longtemps, & ſi opiniatrement défendu les intereſts. Pour n'en avoir donc pas tout à fait le dementi, vous conſentez que le different ſoit partagé entre vous & lui, & que la Medecine reconnoiſſe doreſnavant deux eſpeces de goutte, l'une froide & l'autre chaude.

Mais de grace, qui empeſche qu'on ne puiſſe dire en general de la matiere de toute ſorte de goutte, ce que vous dites de
pag. 178. celle de la froide, *que de ſoy c'eſt une matiere morte, immobile & qui ne ſe remuë qu'autant qu'elle eſt agitée, qu'elle n'a point de*

chaleur que celle qu'elle reçoit de l'obstruction qui la fermente ? Cela s'accorderoit merveilleusement avec un autre endroit où vous asseurez, *qu'une humeur chaude ou froide ne commence à se faire sentir vivement que par la fermentation, lors qu'étant arrestée elle s'échauffe & s'enflamme.* pag. 151.

Suivant ces principes, il n'y auroit point de goutte chaude par elle-même, elle n'aquereroit cette qualité que par ce qui la feroit fermenter : Cela supposé il ne faudroit plus que trouver quelque cause survenante qui excitast cette fermentation que la matiere qui fait la goutte n'auroit pas d'elle-même.

Vous en avez voulu parler dans l'endroit que je viens de citer, mais vous ne vous y estes pas expliqué pour moi d'une maniere à vous faire entendre :

j'avoüe franchement mon foible, je ne puis deviner ce que signifie, que *cette matiere recoit de la chaleur par l'obstruction qui la fermente .... qu'elle s'echauffe dans le corps par l'obstruction*, non plus que ce que vous dites ailleurs, *que l'obstruction fermente le sang, & l'enflamme de plus en plus ...... qu'un linceüil produise un nouveau degré de chaleur.* Car comment entendez-vous que l'obrstuction fermente, qu'elle échauffe & qu'elle enflamme, à moins que vous ne vouliez dire qu'elle fasse à l'égard de cette humeur placée dans les jointures, ce que fait une chambre bien clause, & dans laquelle il y a un bon feu, à l'égard d'une personne qui y est enfermée? Mais cela ne nous rendra pas plus sçavans, & nous aurons toûjours à deviner la cause physique

pag. 179.

sique de cette chaleur, & de cette fermentation.

Cherchons donc ailleurs qu'en cet endroit une plus grande lumiere : Ne pouvons-nous pas bien ici nous servir de ce que vous employez pour rendre raison de la transpiration de cette même humeur qui cause la goutte? Je veux dire de la chaleur du sang que la nature ramasse & reünit dans cette partie, pour s'en servir à resoudre & à dissiper cette matiere extravasée ; & cela à peu prés comme vous avez dit qu'elle faisoit dans les personnes *qui dans une parfaite santé ont de petits frissons aprés le repas, lesquels ne proviennent que de ce que la nature rapelle le sang des extremitez des vaisseaux, & le ramasse dans le foye & dans la ratte pour mieux cuire des deux côtez les alimens dans l'estomach, d'où* pag. 49.

vient que pvr ce concours du sang dans le milieu les extremitez destituées de chaleur sentent ces petits frissons?

Cela me paroist assez commode pour éclaircir mon doute : vous pourriez ajoûter que comme la chaleur ainsi rappellée au foye & à la ratte, n'aide à cuire les alimens, qu'en avançant leur fermentation ; de même la chaleur du sang accouruë aux jointures pour en chasser cette matiere qui s'y est amassée, n'en peut venir about si elle ne divise & n'en écarte les parties pour les faire plus aisement transpirer : & c'est cette fermentation qui se fait en un lieu incommode, & trop resserré, qui cause des douleurs si sensibles & si cuisantes.

Cette explication tirée de vos principes, me paroîtroit bien

plus claire & bien plus naturelle que ces expressions extraordinaires dont vous vous servez lorsque vous attribuez en partie cette transpiration au *desseichement d'une longue trace, où d'une route humide qui s'est faite du cerveau jusqu'aux jointures, & à une succion interne que fait chaque partie de l'humidité au deffaut de sang*: Car il n'est pas moins impossible qu'il est inoüi, que les parties se puissent nourrir d'humidité ny d'autres particules de matiere, que de celles du sang qui sont propres & destinées pour leur entretien.

page 180.

page 181.

Il est aisé de conclure par tout ce qui vient d'estre dit, qu'il n'y a nulle necessité de faire une goutte chaude par elle même, & pour la matiere qui la cause, puisqu'elle peut tirer d'ailleurs la chaleur qui l'ac-

compagne, & qui ne doit estre plus ou moins grande qu'à proportion que la quantité de matiere ramassée dans les jointures aura obligé la nature d'y porter une grande quantité de sang & d'esprits pour la digerer & la resoudre, & suivant que ce sang sera plus ou moins subtil, acre & brûlant, & qu'enfin les pores seront moins ouverts, ou resserrez pour donner passage à cette matiere ainsi poussée par le sang & par les esprits.

J'espere n'estre pas le seul qui aimeray mieux me servir de cette explication, & dire avec vous que la matiere de la goutte est
pag. 31. *un sang grossierement meslé avec le chile, qui n'a pû aller recevoir dans le costé gauche du cœur sa derniere perfection du sang* : ou bien si vous voulez avec Vuillis, une humeur saline & tarta-

reuſe, que de vous ſuivre lorſque vous voulez *que ce ſoit un ſang ſubtil, ardent & ſpiritueux,* pag. 64. * *un ſang que ſon ardeur fait continuellement exhaler ſans que la denſité de la peau puiſſe l'empeſcher, & qui aprés s'eſtre échappé des arteres*, nonobſtant la double membrane dont elles ſont compoſées, au lieu de tranſpirer & de s'evaporer, ſe precipite aux extremitez du corps, comme pourroit faire la portion des humeurs la plus groſſiere, & la plus peſante, & qu'enfin ce même ſang nonobſtant la ſubtilité & la tenuité de ſes parties devienne la matiere des nodus indiſſolubles qui reſtent aprés la goutte.

* pag. 40.

§. IV.

Des remedes de la goutte, qui sont ordonnez par l'Auteur de la Dissertation.

PAssons de la theorie à la pratique, & voyons si vous avez esté plus heureux dans la découverte des remedes, que dans celle des causes de la goutte. Ce seroit assez pour rendre vostre ouvrage recommandable: Car quoyque la meilleure maniere de faire la Medecine soit de ne se conduire que par connoissance & par raison, c'est neanmoins une chose de laquelle les malades se mettent fort peu en peine. On n'en voit guere qui s'embarassent de sçavoir la

nature & la definition de leur maladie, pourveu qu'ils en trouvent la guerifon, ou qu'ils reçoivent du foulagement; & je m'aſſeure qu'il n'y en a pas un qui n'aimaſt beaucoup mieux guerir par les remedes, & par les ſoins d'un Charlatan & d'un Empyrique, que de mourir dans les formes avec l'aſſiſtance de tout ce qu'il y a de plus fameux & de plus ſçavans Medecins dans le monde; c'eſt pourquoi nous devons regarder cette partie de voſtre ouvrage qui contient les remedes de la goutte, comme celle qui doit decider de ſon prix, & de ſon merite.

Il faut dire d'abord à voſtre avantage que vous avez évité l'embarras dans lequel nous jettent ordinairement ceux qui traittent de la guerifon des maladies en particulier: Car ils ont

coûtume de proposer une si grande multitude de remedes que le choix n'en est pas moins difficile qu'en auroit esté la découverte.

Vous avez sagement évité cette confusion, & si ceux que vous proposez sont aussi bons qu'ils sont en petit nombre, on peut asseurement s'en servir dans l'attente certaine d'un heureux succés : ce petit nombre nous donnera la commodité de les connoistre, & de juger plus facilement du secours que nous devons nous en promettre.

Pour en venir plus aisement à bout nous distinguerons ceux qui peuvent passer pour estre de vôtre invention d'avec ceux que vous avez tirez de differens Auteurs, & comme vous n'avez rien dit de particulier de ceux-ci qui les puisse faire valoir par-

dessus

dessus une infinité d'autres qui se trouvent chez eux, il suffira de remarquer une chose en passant, sçavoir que ces mesmes Autheurs recommandent sur tout de s'en servir avec methode, & que vous les ordonnez sans reserve, & sans aucune consideration des personnes, des temperammens, des temps & des circonstances de la maladie.

C'est en quoi vous vous acordés bien moins avec Fernel que vous n'avez fait en ce qui regarde les causes de l'une & de l'autre goutte. Car ce docte & éloquent Medecin ne recommande rien tant dans la cure de la goutte, que l'art & la methode : ce qu'il fait dans cette réponse à Bruhesius que vous avez si judicieusement examinée, & dont vous avez fait un si juste paralelle avec la Lettre de ce Medecin Hollandois ; là il

asseure que la goutte se guerit bien plus facilement & plus seurement par la methode que par la multitude des remedes. *Et sanè puto faciliùs ac tutius methodo quàm medicamentorum multitudine profligari arthritidem.* Et dans le conseil qu'il donne pour le Marquis de Brandebourg, lequel se trouve ensuite de cette réponse, il asseure que cette maladie ne se guerit pas par les remedes des Empyriques; mais bien par art, & par methode : *morbi hujusce curatio arte & methodo, non Empyricis persici potest.*

Peut-estre aussi que vôtre systeme a encore cela de particulier, qu'il ne demande pas tant de façons & de mesures, & c'est sans doute pour cette raison que vous avez passé par dessus cet avis de Fernel, qui s'accorde

pourtant en ce point avec tout ce qu'il y a de Medecins ſçavans & experimentez.

Pour juger de la bonté des remedes qui ſont comme de vôtre invention, il faut poſer pour principe, qui ne ſera conteſté de perſonne, que la bonté & la valeur d'un remede ſe meſure par les bons effets qu'il a coûtume de produire, quand il eſt employé comme il faut : ſi bien que rien ne rend un remede plus pretieux & plus recommandable, que quand il rétablit infailliblement la ſanté. Que ſi outre cela il agit promptement, & que l'uſage en ſoit doux & agreable ; il n'eſt rien en fait de remedes qui lui puiſſe eſtre comparé. C'eſt pourquoi toute la fin d'un Medecin a toûjours été renfermée dans ces trois circonſtances, de rétablir la ſanté

promptement, certainement & agreablement : Si vous estes arrivé là, & si vos remedes ont la vertu de guerir ainsi la goutte, il n'est point de loüange qu'ils ne meritent à juste titre.

Vous me permettrés de vous dire que je ne m'apercois pas qu'ils ayent tous ces grands avantages. Car en premier lieu, que trouvez-vous dans ces remedes qui flatte nos sens, & qui nous les puisse rendre agreables? Pour moi je ne me sçaurois imaginer de tourment pareil à celui de cette nouvelle maniere de saignée
pag. 99. faite avec des orties, que vous proposez à vos malades, & pour laquelle vous vous efforcez de leur relever le courage par les motifs les plus pressans, & que vous avez crû les plus capables de les toucher. La promenade de deux lieües n'auroit pas de plus

grands charmes pour moi, si j'étois attaqué de la goutte aux pieds. Je ne puis vous dire si la respiration par le nez me seroit plus delicieuse que celle qui se fait par la bouche, comme elle se passe en dormant, je ne sçai quel plaisir l'une apporte plûtost que l'autre ; mais je doute qu'on ne passast bien de facheuses nuits avant que de s'accoustumer à respirer par le nez, si on avoit des dispositions, ou des habitudes contraires : ainsi je n'estime pas que ces trois remedes, qui sont ceux pour lesquels vous vous estes le plus hautement declaré, & sur lesquels vous faites un si grand fond, soient neanmoins recommandables par aucun agrement & par le plaisir qu'on trouve à les pratiquer.

S'il ne leur manquoit que ce-

la, & que du moins ils fussent d'une vertu si connuë qu'on ne pust douter du recouvrement de sa santé par leur usage, ils ne laisseroient pas d'estre d'une grande importance : ce tresor est si pretieux, & souhaitté d'un chacun avec tant d'ardeur, & d'empressement, qu'il n'y a rien de si rude & de si penible à quoi on ne s'expose tres-volontiers pour l'obtenir: d'ailleurs la goutte est un mal si cuisant, si rebelle & si opiniâtre, qu'il ne faut pas chercher toutes les particularitez qu'on pourroit demander dans les remedes des autres maladies qui laissent quelque treve & quelque repos. C'est beaucoup pour un mal de cette nature, qu'on puisse estre asseuré que leur effet est immanquable, & que par leur secours on en sera infailliblement délivré. Il

nous reste donc à examiner si vos remedes ont cet heureux succez.

Je sçai bien que vous nous en asseurez en cent endroits de vôtre Dissertation, la difficulté est de sçavoir si vous ne vous y estes point flatté, & si nous devons vous en croire sur vôtre parole lorsque nous apprenons par cette même Dissertation, qu'aprés une pratique exacte de ces remedes, pendant plusieurs années, on vous trouve encore au lit *affligé de cette maladie, quoiqu'avec moins de rigueur à la verité que par le passé; mais cette diminution de mal ne peut servir à nous persuader de la bonté & de l'infaillibilité de vos remedes, aprés que vous nous avez appris que la violence de la goutte diminuoit avec le temps, *lorsque le sang se refroidit & qu'il abonde en pituite, & que d'ailleurs*

pag. 80. 89. 92. & 99.
* pag. 113.
pag. 63.

les routes eſtant faites par tant d'accez precedens donnent paſſage aux humeurs.

En effet, Monſieur, conſeilleriez-vous à un Medecin de vos amis, qui iroit voir un malade dont la patience ſeroit épuiſée, & pouſſée à bout par la violence des douleurs de la goutte la plus cuiſante & la plus aiguë, de lui ordonner de s'armer contre lui-même d'une poignée d'orties, & d'en frapper ſans miſericorde la partie déja ſi ſouffrante & ſi malade ; ſans lui donner autre raiſon de ſon ordonnance, ſinon qu'il a oüi dire à un tres-honeſte homme, lequel eſt actuellement malade de la goutte, & de laquelle il a eſté tourmenté pendant longues années, que ce remede eſt infaillible ? Un tel diſcours ſeroit-il à voſtre avis fort agreable ? Et croyez-vous

de bonne foi qu'il fût tres-favorablement receu, ou pour mieux dire pouvez-vous douter que ce Medecin ne s'exposast de gaïeté de cœur au mépris & à la risée ? Cependant ce sont là tous les charmes & tous les attraits par lesquels vous voulez nous porter à l'usage de ces agreables remedes.

Je sçai que vous pourrez nous dire qu'il ne faut pas tout-à-fait s'arrester au peu de soulagement que vous en avez tiré ; que s'ils n'ont pas eu leur effet en vous, ce n'a pas esté manque de vertu de leur part, mais plûtôt faute des dispositions necessaires, ou pour les contraires qu'ils ont trouvés dans vous : qu'un Medecin qui rejetteroit tous les remedes qui n'auroient pas eu de succez dans quelqu'occasion, n'en trouveroit jamais qu'il pût

mettre en usage : que le meilleur moyen de juger de la bonté d'un remede est de la considerer par rapport à la maladie & à ses causes: En un mot, que vous vous estes servi de cette voye pour connoistre les vostres, & pour vous asseurer de leur vertu, & qu'ainsi pour les blâmer & les rejetter, il faut faire voir que vous vous estes trompé dans vos raisonnemens.

Certainement c'est parler juste, & j'aurois tort si je manquois dans ce point, d'autant plus que la discussion n'en doit pas estre longue, ayant déja fait voir ci-dessus que la respiration faite par le nez, à qui vous donnez le premier lieu, n'est pourtant d'aucune consequence, & qu'elle ne peut rien contribuer pour nous preserver ou guerir de la goutte : je ne croy pas mê-

me avoir beaucoup de peine à vous prouver le peu d'utilitê de vostre nouvelle saignée, aussi bien que de vos longues promenades.



SECTION I.

De la nouvelle saignée faite avec des orties

LE soin que vous avez pris de nous décrire cette operation chirurgique si nouvelle, & si importante, nous la fait assez bien comprendre pour la pouvoir aisement mettre en pratique : vous avez determiné la partie sur laquelle cette operation doit estre faite, l'instrument propre pour la faire, qui est une poignée d'orties : vous n'avez pas même oublié la maniere de se servir de cet instrument, puisque vous avez marqué qu'il le falloit prendre avec un gand, on ne peut en demander davan-

tage, ſinon que vous euſſiez determiné le nombre des palettes de ſang qu'il eſtoit à propos de tirer, qui eſt ce qu'obſervent particulierement les Medecins qui ſçavent faire un bon uſage de la ſaignée, non pas un remede à tous maux.

Vous m'allez dire que la ſaignée dont vous parlez ne ſe meſure pas par onces & par palettes, qu'elle tire moins d'une goutte de ſang, & cependant elle ne laiſſe pas de produire des effets bien plus ſenſibles & bien plus merveilleux que la ſaignée ordinaire.

Je le veux croire ſi vous le dites : mais penſez-vous pour cela eſtre diſpenſé de determiner la quantité de l'évacuation qu'elle doit faire, pour petite qu'elle puiſſe eſtre ? Pour moy je croi que vous y eſtes d'autant

plus obligé, & j'estime que plus la dose ou la mesure d'un remede est petite, plus elle doit estre exactement determinée, sur tout lorsque l'excez en peut estre prejudiciable & vitieux: or vous nous avez donné à entendre que l'excets de cette saignée estoit à craindre; *qu'il suffisoit de la premiere dose de ce remede*, *que la seconde feroit un mauvais effet:* Vous avez donc dû prescrire cette dose, & non pas dire indeterminement, *qu'il falloit foüetter la goutte pendant quelque minutte pour la chastier de la temerité qu'elle auroit eüe de se prendre à nos pieds.* Je soutiens au contraire que vous avez deu marquer non seulement le nombre des minuttes que devoit durer cette correction, mais encore le nombre des coups qui doivent estre appliquez pendant

pag. 100.
pag. 99.

chaque minutte, & la force avec laquelle ils doivent estre appliquez.

Car je suppose que la juste dose soit de deux minuttes, & de six coups à chaque minutte : si quelqu'un *qui s'aime avec moins de tendresse qu'un autre*, ou plus charitablement cruel envers soi-même, continuoit cet exercice pendant quatre minuttes, ou s'il estoit plus prompt & plus degagé, & qu'il frappast douze fois à chaque minutte, ou enfin qu'il ne passast ni le temps, ni le nombre des coups, mais qu'il les appliquast une fois plus rudement, il est sans doute que pour une dose de vostre remede, il en prendroit deux, & qu'ainsi si nous vous en croyons, *il feroit un mauvais effet* : il n'étoit donc pas indigne de vos soins, & de vôtre exactitude, de nous

pag. 99.
pag. 100.

marquer une circonstance si importante & si necessaire.

Mais à propos de la seconde dose de ce remede, il me semble que je vous trouve encore en dispute avec vous-même; car vous asseurez que l'effet de ce
page 98.
remede *est immancable pour une fois seulement* : cependant vous dites que *si on le vouloit reïterer il faudroit l'appliquer plus haut que la partie goutteuse* : Mais je vous prie quel besoin de remede a celui qui n'est pas malade? Ou si on est encore malade aprés s'estre servi de ce remede, comment pouvez-vous asseurer qu'il est infaillible?

Ce n'est pas la seule contradiction qui me paroist dans cet endroit, j'en découvre une bien plus importante, puisqu'elle renverse tout ce que vous croyez avoir si solidement établi.

Cette

Cette ingenieuſe ſaignée *doit* page 93.
s'apliquer dites-vous, *aux vaiſſeaux capillaires, par où quelques Medecins ſuppoſent que le ſang peut s'extravaſer dans les jointures*, parceque (ajoûtez-vous) *tout le feu qui* pag. 100.
enflammoit la partie s'évapore par les petites puſtules que les parties de l'ortie excitent ſur la peau.

Ne vous apercevez-vous pas que vous donnez des armes à vos adverſaires, & que vous travaillés à prouver une choſe que vous avez ſi long-temps combattuë? Car ſi en tirant par vôtre ſaignée imaginaire le ſang des extremitez des vaiſſeaux capillaires vous gueriſſez la goutte, il s'enſuit qu'elle eſtoit cauſée par le ſang qui de ſes petits vaiſſeaux couloit dans les jointures.

Quelque claire que me paroiſſe cette contradiction, j'ai peur de trouver des gens qui ayent peine

à la vouloir reconnoiſtre : un Livre poliment écrit, qui a pour Auteur un homme de grande reputation, qui eſt ſoûtenu de l'approbation de la premiere faculté du monde, porte avec ſoi une recommnadation ſi favorable, qu'on ſoubçonne toûjours celui qui a eu la hardieſſe de l'attaquer de s'eſtre ſervi d'artifice & d'avoir gliſſé quelque choſe dans les prémices de ſes raiſonnemens pour faire trouver de veritables contradictions où il n'y en avoit pas même d'apparentes: il ne ſera donc pas inutile de montrer celle-là chez vous en termes plus precis, & plus formels.

La recherche n'en ſera pas plus longue ni ennuyeuſe, puiſqu'elle ſe voit dans l'endroit que nous avons déja une fois cité ; où pour raiſon de la de-

fenſe que vous avez faite de la ſeconde doſe de ce nouveau remede, vous dites que cette artificieuſe ſaignée *ne feroit qu'ouvrir les extremitez des petits vaiſſeaux qui entretiendroient goutte à goutte le ſang extravaſé avec la tumeur qu'il produit.* Je ne me flatte pas d'une conception plus facile, & plus heureuſe qu'un autre, cependant cela me paroiſt d'une netteté à n'avoir beſoin de gloſſe ni de commentaire pour trouver ſon application. *pag. 101.*

On peut à ces deux contradictions en joindre une troiſiéme, qui paroiſt en ceque parlant de la ſaignée effective qui eſt en credit dans la Medecine, vous dites *qu'elle n'eſt pas d'un grand uſage contre la goutte actuelle*, parce que ne tirant que le ſang des vaiſſeaux, elle n'a garde de diſſiper celui qui en eſt ſorti, & *pag. 100.*

qui n'a plus de communication avec lui : Or je vous demande, Monſieur, vôtre ſaignée virtuelle, (car je ne ſçai plus quel nom lui donner) tire-t-elle d'autre ſang que celui qui eſt enco-
pag. 98. re dans les vaiſſeaux ; & *vos lancettes quoiqu'aſſez fines & aſſez deliées pour trouver les extremitez des vaiſſeaux capillaires*, sont-elles auſſi aſſez longues & aſſez perçantes pour penetrer juſque dans le fond des jointures, qui eſt bien plus éloigné de ces extremitez des vaiſſeaux capillaires, qu'il ne l'eſt des vaines qu'on ouvre par la ſaignée effective ? Comment pouvez-vous donc pretendre que vôtre ſaignée ſoit d'un ſecours infaillible contre la goutte, qui ne peut eſtre guerie qu'en tirant ce ſang des jointures ?

pag. 153. *O Monſieur, qu'il nous prend*

mal quand nous écrivons, non pas *de n'eſtre point Prophetes*, car je ne croi pas que le don de Prophetie ſoit abſolument neceſſaire à tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, mais de ne pas faire reflexion à ce que nous avons dit en chaque endroit de noſtre Ouvrage.

SECTION II.

De l'utilité de la promenade pour la guériſon de la goutte.

JE reconnois avec vous que l'agitation & le mouvement peuvent beaucoup pour diſſiper l'humeur qui fait la goutte, de la même maniere qu'ils contribuent à nous preſerver & guerir de beaucoup d'autres maladies, en un mot, que rien n'eſt plus propre pour conſerver la ſanté que l'exercice du corps, pourvû qu'il ſoit moderé ; auſſi eſt-ce une des choſes que les Medecins recommandent, & c'eſt ce que Fernel conſeilloit pour Mr Duprat, dans la Lettre qu'il é-

crivit à Silvius, pour ce Seigneur auſſi bien que dans l'avis qu'il donna pour le Sieur Valletot, Chantre du Roi : Je doute neanmoins ſi ce grand homme ſe fuſt accordé avec vous ſur la maniere avec laquelle vous l'ordonnez ; & meſme qu'eſtant pratiquée de la ſorte, elle procuraſt tout le ſoulagement que vous en attendez.

En effet, vous voulez * que dés la premiere attaque, ou le moindre reſſentiment de goutte, un homme faſſe un tour de deux lieuës, le matin, à pied & à jeun, & cela ſans s'aſſeoir pour ſe repoſer, parce que, dites-vous, quand la goutte commence par une douleur moderée, *c'eſt un ſigne qu'il y a du ſang extravaſé, mais qui n'eſt pas encore arrivé tout entier aux jointures.* Comment vous ſervez-vous de ce

* pag. 104.
Ibid.

principe pour appuïer cette consequence? Pour moi j'en tirerois une toute opposée, & je conclurois que le meilleur, & le plus à propos pour un homme que la goutte attaqueroit en chemin, seroit de rechercher au plûtost son lit & le repos; parce que je ne sçache rien plus propre que le mouvement & la promenade pour hâter le cours du sang, & le faire plûtost arriver aux jointures, d'autant que pour lors les extremitez des os roulant les unes dans les autres, le changement de situation, ou l'extention de tout ce qui sert au mouvement lui ouvre un passage, & plus grand & plus libre.

Je ne sçai s'il vous est si souvent arrivé de vous trouver le lendemain d'une semblable promenade, *les pieds fermes & en*

pag. 105.

estat

estat de recommencer avec plaisir: Mais je puis vous asseurer que j'ay entendu bien des goutteux se plaindre d'avoir esté bien plus maltraittez de la goutte pour en avoir esté attaquez dans un temps auquel leurs affaires les avoient empêché de garder le lit. Quoiqu'il en soit, il faut qu'une goutte ne soit pas bien forte quand elle nous laisse la liberté de faire tant de chemin : car si peu qu'elle soit violente, elle ne nous permet pas même de pouvoir demeurer debout, & quand elle guerit aprés cet exercice, on peut bien croire qu'elle seroit aussi guerie dans le lit, & avec le repos : d'où on peut conclure que tous les éloges que vous avez faits de vôtre remede sont de foibles moyens pour le mettre en vogue.

Pour donner du credit à un

remede aussi douloureux que celui-là, il feroit besoin d'aussi fortes preuves que celles que nous demandions pour la saignée de vôtre nouvelle invention : mais tant s'en faut qu'il s'en rencontre aucune dans vôtre Dissertation, j'y trouve dequoy me convaincre du préjudice qu'il pourroit apporter : car vous nous y asseurez que la goutte pour laquelle vous ordonnez *d'exercer*
pag. 182.
ses pieds par cette promenade, * *ne*
* pag. 169
tourmente guére ceux qui la laissent en repos, & qu'elle ne se rend intraitable que lorsqu'on s'appuye sur la partie malade. Ainsi pour faire valoir vôtre remede il faut que vous nous enseigniez le secret de marcher sans nous appuyer sur nos pieds, & de nous promener en demeurant dans le repos : si vous en sçavez quelqu'un pour cela, vous ne l'aurez

pas si-tôt mis en lumiere que je rens les armes, & souscris à toutes vos ordonnances.

Ces reflexions faites sur vôtre ouvrage me font croire qu'il n'est pas encore temps de brûler tout ce que les autres ont écrit sur la mesme matiere : je ne doute pas que vous ne les eussiez tous effacez, si vous ne vous fussiez pas engagé à faire valoir une pensée si extraordinaire, & qui avoit si peu de rapport à la chose. Il y a bien de l'apparence que tout ce que vous en avez fait n'a esté que pour rire, & dissiper le chagrin que vous causoit la goutte. Cela nous fait juger de ce que vous pourriez, si vous travailliez serieusement. Je souhaitte de tout mon cœur que l'envie vous en prenne : car vôtre facilité d'écrire, la netteté de vos expres-

sions jointes à la penetration de vôtre esprit, & à l'étenduë de vos lumieres, nous promettent de vous tout ce qu'on peut attendre de beau & de grand. Vous avez trop bien étudié cette maladie pour en demeurer là : vous pouvez juger par l'accueil avec lequel vôtre Dissertation a esté receuë, quel applaudissement aura un ouvrage auquel vous aurez travaillé tout de bon. J'espere que vôtre charité pour vôtre prochain vous rendra agreable la priere que je vous fais pour lui ; & cette attente m'empêchera de faire voir si-tôt le jour à un petit recueil de reflexions sur la goutte, que j'ay reduites en forme de Traité. Je m'attens de l'enrichir de beaucoup d'autres que j'auray occasion de faire si vous ne refusez pas de donner au public

tout ce que vous pouvez nous apprendre de cette maladie.

Au reste je vous prie d'excuser si dans la critique que j'ay faite de vôtre ouvrage il m'est échappé quelque expression qui ne réponde pas assez à l'estime & au respect que j'ay pour vôtre personne, que j'honore autant qu'homme du monde : il faut s'en prendre à la familiarité trop grande à laquelle on se laisse insensiblement aller dans un long entretien, & à la chaleur de la dispute, qui ne nous permet pas de demeurer toûjours sur nos gardes, & dans une parfaite retenuë. J'ay tâché, pour ne vous point rendre la lecture de cet écrit ennuyeuse, de l'assaisonner de quelque petit trait de gayeté, & d'imiter ces agreables saillies qui brillent dans chaque endroit de vôtre Dis-

sertation. Je n'ay peut-estre pas assez fait reflexion sur ce que ce talent n'est pas commun à tout le monde, & que

Supprimit Orator quod rusticus edit ineptè.

Quand on manque de cette delicatesse qui donne aux choses un tour agreable, en voulant plaire au Lecteur on ne lui fournit que trop de sujets de rire. Je croy bien que cela ne me sera pas arrivé pour une seule fois, mais je m'en consoleray, parceque par là mon travail ne vous aura pas esté tout-à-fait inutile.

FIN.

Extrait du Privilege.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 28. d'Avril 1690. Signé, BOUCHER, Il est permis à M *** Medecin de faire imprimer un Livre intitulé *Rèponse à la Dissertation sur la goutte*, pendant six années, avec défenses à tous autres d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, sur les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Imprimeurs & Libraires de Paris, le 14. Juin 1690,
P. AUBOUIN, *Sindic.*

Achevé d'imprimer le 8. Octobre 1690.

